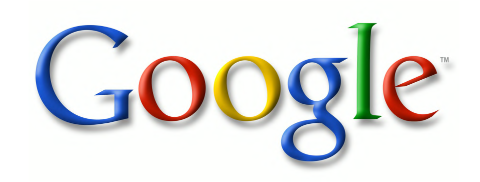




Tome. I.



Delamonce inv. Joubert Sculp.

ESSAIS
SUR
L'HISTOIRE
DES
BELLES LETTRES,
DES SIENCES ET DES ARTS.

Par M. JUVENEL DE CARLENCAS.

TOME I.

Nouvelle Edition augmentée.



A LYON,

Chez les FRERES DUPLAIN, ruë Mercière.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR

PALLU,

CONSEILLER D'ETAT, Maître des Requêtes, Intendant de Justice, Police & Finance de la Ville & Généralité de Lyon.

MONSEIGNEUR,

C'EST aux Siences & aux Lettres que vous protégez, que vous aimez, à vous rendre des hommages dignes de vous, dignes d'elles.

Borner à publier leurs productions, nous n'osons qu'admirer en vous leur Mecene.

La permission de vous consacrer cet Ouvrage, MONSEIGNEUR, *seroit pour tout autre une occasion de relever ces qualités sublimes, qui, dans la Place eclatante que vous occupez, savent allier les droits du Souverain & le bonheur des peuples. Elle ne doit être pour nous qu'un objet de reconnoissance : c'est une marque de la protection que vous accordez à notre travail, & qui en est la récompense la plus flateuse.*

Les sentimens que vos bontés inspirent à tous ceux qui ont

l'honneur de vous approcher ; sont ici nos seuls interprétes : puissent - ils vous exprimer , comme nous l'éprouvons , le profond respect avec lequel nous sommes ,

MONSEIGNEUR,

Vos très-humbles & très-obéïssans Serviteurs ,

Les Freres DUPLAIN.

PREFACE

DE LA PREMIÈRE EDITION.

RIEN n'eſt plus intereſſant que l'Hiſtoire des Siences. On y ſuit pas à pas toutes les démarches de l'eſprit humain dans l'invention des Arts, dans leurs progrès, & dans leur perfection. On y obſerve l'affoibliſſement où il tombe enſuite, après s'être épuiſé; les ténébres qui le couvrent quelquefois; les foibles lueurs qui s'échappent à travers ces ſombres nuages, & qui recueillies avec ſoin, répandent ſouvent une vive lumière.

Telle eſt l'Hiſtoire des Siences : elle embraſſe tous les ſié-

cles : elle étend ſes droits ſur tous les Peuples qui ont ſu faire uſage de leur raiſon : elle fait remarquer les cauſes du bon & du mauvais goût, la différence preſque infinie qui ſe rencontre dans les eſprits ; combien peu ſe réüniſſent dans la véritable idée du vrai & du beau, & quelles routes ils tiennent pour arriver au même but.

Cependant, comme on traite volontiers d'inutile ce qu'on ne ſait point, & que l'Hiſtoire des Siences eſt moins à la portée de certaines gens, que l'Hiſtoire des Nations & des Empires, la prémière paſſera peut-être pour un vain amuſément. Un beau Diſcours nous plaît, un Poëme bien conduit nous attache, un excellent Tableau nous touche ;

que nous importe, dira-t'on, que Démosthène ait excellé dans l'Eloquence, Homère dans la Poësie, Apelle dans la Peinture? Nous jouïssons des découvertes qu'on a faites dans les Arts; à quoi bon examiner si les Anciens ont connu la circulation du Sang, & dans quel siécle on a trouvé la Boussole?

En vertu d'un raisonnement si plausible, on pourra impunément confondre les tems & les caractères des Grands hommes, se persuader que l'Italie étoit aussi savante sous le Regne de Théodoric que sous le Pontificat de Léon X. & la France aussi polie sous Philippe Auguste que sous Loüis XV. Il sera même permis d'avancer niaisement que Pindare a réüssi dans le Tragi-

que, & Sophocle dans le Lyrique. Une ignorance ſi profonde à l'égard des faits hiſtoriques obſcurciroit bientôt les Belles-Lettres. On ne ſeroit plus en état de choiſir de bons modéles, plus utiles ſans contredit que tous les préceptes. Le mauvais goût rameneroit la barbarie, dont on a eu tant de peine à ſe défaire. On ſaiſit avec avidité les récits des Siéges & des Batailles, les exploits des Grands Capitaines, les aventures bizarres, toûjours fabuleuſes, des Héros de Roman : ſera-t'il indigne d'un homme ſage d'étudier hiſtoriquement les opinions humaines ? Les différentes formes ſous leſquelles on a vû paroître les Siences en des Climats différens, offriront-elles un ſpectacle moins varié & moins

agréable que ces révolutions qui ont renversé les Etats, que cette feinte contexture d'événemens, que ces portraits de pur caprice qui ne plaisent que par l'imitation ? Curiosité pour curiosité, amassons toûjours des connoissances qui à une utilité réelle joignent beaucoup d'agrément.

Il y a plus. Si l'objet de l'Histoire est de peindre l'Homme par rapport à l'esprit & au cœur, ne manque-t'il pas à cette peinture un trait essentiel, lorsqu'on néglige l'un de ces deux points, pour s'attacher uniquement à l'autre ? Le peu de goût qu'on voit dans Mummius pour les chefs-d'œuvres de l'Art, n'entre-t'il pas dans le caractère de Consul Romain ? Ne peut-on pas

rapporter à la passion qu'eurent les Egyptiens pour toutes sortes de Siences, le penchant de ce Peuple pour une vie douce & paisible, & le peu d'empressement qu'il fit paroître à étendre les limites de son Empire? aussi les bons Historiens de l'Antiquité ont-ils eu un soin particulier de recueillir les points importans de l'Histoire Littéraire. Tite-Live n'omet aucune occasion de parler de l'abrogation des anciennes Loix, & de l'établissement des nouvelles. Il ne croit pas même sortir de son sujet, lorsqu'il mêle avec les faits les plus interessans l'origine de la Comédie. Velleïus Paterculus, dans un Abbrégé très-succint, fait passer en revûë les Siences & les Savans; il ne se

troit pas permis de négliger les Artiſans habiles.

Il eſt vrai que la plûpart des Modernes n'en ont pas uſé ainſi. Les uns ont vécu dans un ſiécle où l'on avoit perdu les traces des Siences ; les autres ont paru dans un tems où les Arts ne faiſoient que de naître. Aujourd'hui que les Siences ſont en vigueur, nous ne manquons pas de ſecours pour avoir à fond leur Hiſtoire. Mais nos Ecrivains ſe ſont partagés leur tâche : ils ont donné l'Hiſtoire Littéraire piéce à piéce, au lieu de la donner en entier & dans toute ſon étenduë.

En attendant qu'une main habile veuille bien ſe donner la peine de ramaſſer ces matériaux épars, je préſente aux jeunes

gens qui commencent d'entrer dans le Monde une courte Introduction à cette Hiſtoire. Ils n'y puiſeront pas une connoiſſance exacte de tout ce qui regarde les Arts ; ce qui n'appartient nullement à un Eſſai : mais ils pourront peut-être avec ce ſecours prendre des idées juſtes, claires & préciſes de chaque Sience, de chaque Art en particulier ; fixer à des époques certaines ſa naiſſance, ſon accroiſſement, ſa perfection, ſa décadence & ſon renouvellement ; ſe familiariſer enfin avec des Savans, dont ils entendront ſouvent parler, & dont les noms ſe trouvent preſque toûjours accompagnés, dans cette Inſtruction, d'un trait qui les caractériſe.

Au reste, je n'ai point suivi mon propre goût dans le jugement que je porte sur ces Savans. Qui suis-je pour m'ériger en Juge des Ouvrages, & pour régler les rangs entre les Auteurs ? Ce droit n'appartient qu'au Public : lui seul peut immortaliser les uns, & condamner les autres à un oubli éternel. C'est aux décisions d'un Tribunal toûjours respectable, toûjours infaillible, que je me suis conformé, & dans mes éloges, & dans ma censure. S'il m'arrive quelquefois de m'en tenir au sentiment d'un Ecrivain célébre, ce n'est que lorsque le Public l'a avoué, & y a mis, pour ainsi dire, le sceau par son approbation.

Je ne crois pas avoir encheri sur la pensée d'autrui : peut-être

trouvera-t-on que je l'ai resserrée dans des bornes trop étroites. Je nomme d'ordinaire mes garans, &, autant que je puis le faire, sans charger la marge de citations trop fréquentes. Quand une chose a été bien dite, je n'ai garde d'essaïer de la dire mieux : je tâche d'éviter l'affectation puérile de ceux qui veulent que leurs expressions fassent une nuance toute différente, & aillent même au de-là de l'original qu'ils se proposent d'imiter.

On me reprochera peut-être d'avoir oublié plusieurs Savans qui auroient dû trouver place dans cet Essai : mais je prie ceux qui pourroient me savoir mauvais gré de cette omission, de considérer qu'il ne s'agit ici que de quelques Réflexions histori-

ques ſur l'origine & ſur le progrès des Siences ; des exemples ont pu ſuffire pour en fixer les dates.

En voilà aſſez pour mettre ſur les voies ceux que leur inclination particulière portera à étudier les différens morceaux que nous avons de l'Hiſtoire Littéraire. Je crains ſeulement qu'on ne m'impute des mépriſes où je pourrai être tombé, & des conjectures hardies, que je n'ai toutefois données que pour des conjectures. J'avouë que je ſuis capable de m'égarer dans les routes nouvelles que je viens de me tracer : auſſi je ne ſerai nullement ſurpris de me voir redreſſer par une main ſavante. D'autres ſur un plan plus régulier fourniront cette longue

carrière, & donneront une juste étenduë à un ouvrage presque sans bornes.

Mî sat erit specimen clari monstrâsse laboris.



AVIS

AVIS AU LECTEUR.

UN Auteur dans la réimpression de son Ouvrage ne manque jamais d'annoncer une édition revûë, corrigée & augmentée. Le Public, qui connoît ce stile, y est rarement trompé, parce qu'il ne s'attend pas à trouver aucun changement considérable. J'espére toutefois qu'il ne portera pas ce jugement de cette édition. Des matières contenuës dans deux volumes n'ont pû en former quatre qu'à la faveur d'un grand nombre d'additions ; & telle chose aura déplu à un Lecteur intelligent, qui se trouvera présentement plus conforme à son goût. J'avouë que je pouvois m'en tenir aux corrections : le titre d'Essais que porte mon Livre sem-

bloit m'exempter de lui donner plus d'étenduë. Mais l'accueil dont le Public a honoré la prémière édition m'a fait souhaiter de rendre la seconde, s'il est possible, digne de lui être présentée. Dans cette vûë, j'ai fait de nouvelles recherches ; j'ai tâché d'éclaircir ce qui étoit embarrassé, d'étendre ce qui demandoit du développement, & de donner du jour à ce qui étoit obscur. Malgré tous mes soins, je n'ai garde de penser que ce petit Ouvrage soit en l'état où un autre auroit pu le mettre. Je suis au contraire persuadé qu'il m'est encore échappé beaucoup de fautes. Dans cette complication de matières, qui différent entre elles de principes, il est facile de prendre le change. Un Historien qui embrasse l'universalité des Siences, pour bien fournir sa tâche, devroit être un homme

universel. Et comme je ne suis pas assez vain pour dissimuler la foiblesse de mon génie, je demande la même indulgence dont j'ai ressenti les effets. De simples Essais *dispensent de pousser un discours préliminaire : car il y auroit de la folie d'être long avant que de commencer une Histoire, & d'être court dans l'Histoire même.* *

* Stultum etenim est ante Historiam effluere,
In ipsa autem Historia succingi. *Macchab. lib. II. Proëm.*

TABLE DES CHAPITRES DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.

FAUTES A CORRIGER,
ET ADDITIONS
AU TOME PREMIER.

PAge 18. *ligne* 4. Euſtache : *liſez*, Euſthate.

P. 112. *lig.* 11. de l'Aloméon de Catulle : *liſez*, de l'Alcméon de Catulle.

P. 187. *lig.* 13. réduire en principe ; *liſez*, réduire en principes.

P. 252. *lig.* 2. *ajoûtez* : Ce qui nous reſte de ce célébre Orateur ſur l'Elocution Françoiſe ſe trouve à la fin de ſes Plaidoïers & Œuvres diverſes, & a été réüni en 1738. aux Notes de Thomas Corneille ſur les Remarques de Vaugelas.

P. 292. *lig.* 27. à un véritable bien ; *liſez*, à un véritable bonheur.

ESSAIS



ESSAIS
SUR
L'HISTOIRE
DES BELLES LETTRES,
des Sciences, & des Arts.

GRAMMAIRE, LANGUES.



LA connoiſſance des Langues ouvre l'entrée aux Siences. Les Orientaux inventeurs des Arts ſe contentoient de bien parler leur Langue maternelle, ſans ſe mettre

GRAMMAIRE, LANGUES.

en peine d'aprendre celles des étrangers. Les anciens Egyptiens dans les bons tems n'avoient nulle ambition de s'étendre au dehors, ils trouvoient dans un païs très-fertile de quoi satisfaire à tous leurs besoins; & constans dans leurs maximes, ils évitoient avec soin d'introduire chez eux le langage, & les mœurs de leurs voisins, qu'ils regardoient comme barbares, & qui en effet étoient moins polis.

J'en excepte les Hébreux, qui à une noble simplicité joignoient une grande politesse : mais c'étoit un peuple séparé par état de tous les autres peuples, qui avoit de l'horreur pour les coûtumes des Gentils, & qui méprisoit leurs études, où tout ne respiroit que l'Idolatrie. Le seul livre que Dieu leur avoit mis entre les mains, leur tenoit lieu de tous les autres livres, & renfermoit tout ce qu'ils devoient savoir.

Langue Hébraïque.

La Langue en laquelle ce livre est écrit est entièrement conforme au caractère de ce Peuple : elle est simple dans ses mots, tous dérivés de peu de racines, sans aucune composition; elle est riche, claire & solide dans ses expressions, qui donnent des idées distinctes, & forment des images sensibles; & ce qui me paroît bien remarquable,

GRAMMAIRE. LANGUES.

cette Langue n'a point changé depuis Moïse jusques à la captivité de Babylone (a) : alors, je veux dire, pendant les soixante & dix-ans que la captivité dura, l'Hébreu cessa d'être la Langue commune des Juifs, qui lui substituerent la Syriaque ou Chaldaïque. Depuis leur retour il n'y eut plus que les Savans qui entendissent l'Hébreu, encore abandonnerent-ils les anciennes Lettres Hébraïques, qu'ont gardé les Samaritains, pour prendre celles des Chaldéens, que nous appellons improprement Hébraïques.

Syriaque, ou Chaldaïque.

Les Chrétiens conserverent le corps entier de l'Ecriture, qu'ils lisoient en Langue vulgaire, même dans l'Office public : car toutes les lectures se faisoient en Grec dans tout l'Orient, & en Latin dans tout l'Occident. On peut néanmoins en excepter la haute Syrie où l'on se servoit de la Langue Syriaque, & la Thébaïde où l'on ne parloit que l'Egyptienne (b). Dans ces prémiers tems les fidéles s'éloignoient également des Païens & des Juifs ; ainsi ils n'avoient garde d'étudier l'Hébreu, qu'ils laissoient aux

(a) Fleury, Mœurs des Israël. art. 15.
(b) Fleury, Mœurs des Chrêtiens, art. 30.

GRAMMAIRE, LANGUES.

Rabins; cependant la Providence suscitoit quelquefois des Docteurs, qui s'appliquoient à l'étude de la Langue Sainte pour l'utilité générale de l'Eglise.

Au commencement du troisième siécle, le laborieux Origène entreprit des travaux immenses pour expliquer l'Ecriture, & pour en faciliter l'intelligence, en conférant les différentes Versions avec le Texte Original; & sur la fin du quatrième, S. Jerôme fit sur l'Hébreu cette traduction si célébre, connuë aujourd'hui sous le nom de Vulgate.

Traduction de la Bible appellée la Vulgate.

La ruïne de l'Empire Romain, & les dévastations des Peuples du Nord arrêterent les progrès que la Langue Hébraïque alloit faire en Occident; l'ignorance jetta depuis à cet égard de si profondes racines, qu'il n'y a que deux cens ans qu'on s'est remis à cette étude. On trouve dans le treizième siécle quelque peu de gens de Lettres qui savoient l'Hébreu, comme les deux qui furent emploïés à Paris à la traduction des extraits du Thalmut en 1248. &, selon Mathieu Paris, Robert d'Arondel en Angleterre, qui fit plusieurs Versions fidéles en latin, & mourut en 1246.

Pour faciliter la conversion des Infi-

GRAMMAIRE, LANGUES.

déles, le Concile de Vienne établit en 1312. l'étude des Langues Orientales, & il ordonna qu'à Rome, à Paris, à Oxford, & à Salamanque on établiroit des Maîtres, pour enseigner l'Hébreu, l'Arabe & le Chaldéen.

Dans le quinzième siécle, le Mantoüan & Pic de la Mirande cultiverent en Italie la Langue Hébraïque : l'un la croïoit nécessaire à l'intelligence des livres sacrés; l'autre s'y appliqua par le seul désir de savoir (c). Vers le même tems, le Pogge & Janotti-Manotti, Florentins, s'adonnerent à cette étude, & y firent quelque progrès (d). En Allemagne Jean Reuchlin, qui avoit appris les prémiers élémens de l'Hébreu de Jean Wessel, de Groningue, se rendit très-habile dans cette Langue, & la réduisit en Art. Forster fut Professeur en Hébreu à Wittemberg, Pellican à Zurich, Néandre à Isfeld, &c. Mais celui qui s'acquit le plus de réputation fut Sébastien Munster, que l'on appella l'Esdras Allemand, à cause de sa belle Version de la Bible.

(c) *Boiss. El. Viror. Doctr. Prastan. tom. 2.*
(d) M. Recanati, vie du Pogge.
M. Muratori, tome 20. de sa Collect. des Historiens d'Italie.

GRAMMAIRE, LANGUES.

Dans le même-tems, on cultivoit l'Hébreu en France avec la même ardeur, & le même ſuccès.

Le ROI FRANÇOIS I. cet illuſtre reſtaurateur des Siences, établit en 1529. des Profeſſeurs à Paris pour y enſeigner les Langues. Vatable, Bertin, Genebrard, & pluſieurs autres s'y diſtinguerent, & formerent d'excellens éleves. De l'Ecole de Vatable on vit ſortir Salignac, Cevalier, Mercier; & Raphelengius, diſciple du dernier, donna aux Flamánds du goût pour la Langue Hébraïque, dans laquelle André Maes, ce ſavant Critique, ſe rendit très-recommandable.

L'humeur des Eſpagnols les portoit naturellement à une étude, qui demande beaucoup d'aſſiduité & de patience: auſſi y firent-ils d'aſsès grands progrès; je n'en citerai que deux exemples: celui du Cardinal Ximenes Editeur de la Bible Poliglotte d'Alcala, & celui d'Arrias Montanus, qui par l'ordre de PHILIPPE II. travailla à l'édition de la Bible de Complute.

On n'apprend bien les Langues mortes que par principes; les Rabins (e)

(e) Kimhi, Elie Levite, &c.

avoient réduit en Art celle des Livres Saints; il l'enseignoient par régles. Environ mille ans après que la Langue Hébraïque avoit cessé d'être une Langue vulgaire, certains Critiques sortis de l'école de Tybériade, & que nous appellons Massoretes, inventérent les points-voïelles; ces Grammairiens d'une suffisance très-médiocre croïoient fixer par-là la prononciation du Texte Hébreu; quoique probablement ils dussent alors ignorer quelle étoit l'ancienne & la véritable prononciation de ce Texte. Dans le renouvellement des Belles Lettres les Savans adopterent l'usage des points-voïelles qui se trouvoient établis depuis long-tems, & ne laisserent pourtant pas de faire à l'envi des méthodes abregées, pour faciliter une étude qui n'est pas sans épines: de-là cette foule de Grammaires que composerent la plûpart de ceux que nous venons de nommer, & qui furent bientôt suivies des Grammaires de Buxtorff, d'Erpenius, de Keckerman, plus éxactes que les prémières.

GRAMMAIRE, LANGUES.

Points-voïelles aux lettres Hébraïques.

A mesure qu'on avançoit dans un païs auparavant inconnu, on ne pouvoit manquer d'y faire de nouvelles découvertes. Pour ne parler que de nos François, Sa-

GRAMMAIRE, LANGUES.

muël Bochart, vers le milieu du dernier siécle, étonna le monde ſavant par les recherches curieuſes, & par la profonde érudition qu'on admira dans ſon Phaleg & Canaan : long-tems après, le Pére Thomaſſin fit ſon Gloſſaire univerſel, où il donna de grandes preuves de ſon habileté dans les Langues Orientales ; il les fait toutes ſortir de l'Hébreu comme de leur commune ſource ; auſſi ont-elles preſque le même génie ; le Chaldaïque approche fort de l'Hébreu, & c'eſt en cette Langue que ſont écrites les Paraphraſes que les Juifs impriment avec leurs Bibles, & leurs Commentaires ſur les Livres de l'Ecriture.

La prémière Grammaire qui ait paru pour le langage Chaldéen, eſt celle de Munſter. Un des plus célébres Profeſſeurs en Syriaque a été M. d'Herbelot, Auteur de la Bibliothèque Orientale. Il avoit compoſé ce Livre en Arabe ; mais il le fit enſuite en François pour le rendre plus utile.

La Langue Hébraïque d'un accès fort difficile n'eſt le partage que d'un petit nombre de Savans ; on ne peut lui donner des diſciples qu'en retranchant les épines qui l'embarraſſent, & ces épines

GRAMMAIRE, LANGUES.

font les points-voïelles; ces fortes d'accens, ou d'esprits font inutiles, maintenant qu'il ne s'agit plus de parler Hébreu, mais de le lire, & de l'entendre; & toute la difficulté se réduit à savoir si cette Langue admet des voïelles, ou si les points des Massoretes ont été inventés pour suppléer à leur défaut.

M. Masclef, Chanoine d'Amiens, a pris le prémier parti, & dès l'année 1717. il a donné une Méthode toute nouvelle, & très-commode. Le Pere Guarin, Benedictin, s'est déclaré pour les points-voïelles: mais malgré les soins de ce zélé défenseur, la plûpart des Hébraïsans secouent aujourd'hui un joug fâcheux, qui ne feroit que les retarder dans l'étude des Livres Sacrés.

On ne se sert presque plus des points-voïelles.

La plûpart des Savans conviennent que les Lettres Syriennes, ou, Phéniciennes sont les mêmes que les Hébraïques (f), parce que les Hébreux, qui ne faisoient qu'un petit Peuple, étoient compris sous le nom général de Syriens (g). De plus, les Phéniciens parloient le même langage que les Cananéens &

(f) Les Samaritaines.

(g) Dissertations de M. l'Abbé Renaudot, dans le second tome de l'Histoire de l'Académie des Belles Lettres.

GRAMMAIRE, LANGUES.

les Israëlites, & les Cartaginois le même que les Phéniciens, ou les Tyriens, c'est-à-dire, la Langue Hébraïque, ou une Langue qui en étoit dérivée. Le *Pœnulus* de Plaute nous offre une Scene en Langne Punique, qui a mis à la torture les Interprétes de ce Poëte.

Arménienne.

La Langue Arménienne aussi ancienne que la Syrienne, emprunta d'abord les caractères des Syriens, puis ceux des Perses, & des Grecs; & elle ne commença à avoir de caractères propres, qu'au quatrième siécle, lorsque l'Arménie embrassa la Foi Chrétienne; & ces nouveaux caractères doivent leur origine, non à S. Chrysostome, comme l'ont cru quelques Auteurs, mais à Mesrobes, Traducteur de la Bible en la Langue des Arméniens, & avec leurs caractères (h). Il n'y a eu que peu de Savans qui aïent étudié cette Langue, & ces Savans sont tous renfermés dans notre siécle: les principaux sont M. de la Croza, Bibliothécaire du Roi de Prusse, & Auteur d'une Version Latine de deux Epîtres Arméniennes des Corinthiens à S. Paul, & de

(h) Moïse de Chorene dans son Histoire d'Arménie.

GRAMMAIRE, LANGUES.

S. Paul aux Corinthiens; M. Schroëder, Professeur des Langues Orientales à Marbourg, qui publia à Amsterdam en 1711. le Tresor de la Langue Arménienne; Jacques Villot, dont le Dictionnaire Latin & Arménien fut imprimé à Rome en 1714. MM. Whiston, qui ont traduit en Latin & publié à Londres en 1736. l'Histoire & l'Abregé de Géographie de Moïse de Chorene; & M. Villefroi, qui a mis au jour une Notice des Manuscrits Arméniens de la Bibliothéque du Roi, choisis par M. Sevin & apportés de Constantinople en 1730.

L'Histoire des Tems fabuleux nous apprend que Cadmus, fils d'Agenor Roi de Phénicie, apporta en Grèce l'invention de l'écriture environ 260. ans avant la prise de Troye. Cet alphabet, Phénicien d'origine, réduit alors à seize lettres, fut dant la suite augmenté de huit lettres, de quatre par Palamede, & de quatre par Simonide. Il est aisé de juger que Cadmus introduisit dans le même païs la Langue Phénicienne, laquelle venant à se mêler avec celle que parloient les descendans d'Hellen, forma enfin la Langue Gréque. C'est à peu près de cette manière que l'on vit naître dans la

Gréque.

GRAMMAIRE, LANGUES.

ſuite du tems les différentes Dialectes.

Pluſieurs troupes de Grecs cherchant de nouvelles demeures, les Ioniens & les Eoliens paſſerent en Aſie, & s'établirent dans les deux contrées qui de leurs noms furent depuis appellées Ionie & Eolie (i); le langage de leurs deſcendans prit aiſément une teinture de celui des anciens Aſiatiques; & de là la Dialecte Ionienne, en laquelle ont écrit Hippocrate & Hérodote, & la Dialecte Eolique, qui a été ſuivie par Sapho & Alcée. La Dorique me paroit plus ancienne: elle vient ſans doute des enfans de Dorus ſecond fils d'Hellen. Cette Dialecte, qui fut en uſage à Sparte & à Argos, puis dans l'Epire, dans la Sicile, à Rhode & en l'Iſle de Crete, ſe retrouve dans les Ouvrages d'Archiméde, de Théocrite & de Pindare.

Dialectes. Ionienne. Eolique. Dorique.

Attique.

La Dialecte Attique étoit uſitée à Athénes: Thucidide s'en ſervit dans ſon Hiſtoire: Ariſtophane, Platon, Iſocrate, Xenophon, & Démoſthéne n'ont point emploïé d'autre Dialecte.

On ſe feroit une bien fauſſe idée de ces Dialectes, ſi on les prenoit pour des ma-

(i) *Vell. Paterc. Hiſtor. lib. 1. cap. 4.*

nières de parler grossières & corrompuës, semblables à celles qui ont cours dans nos provinces ; chaque Dialecte étoit un idiome parfait, qui avoit ses beautés particulières. Avoüons toutefois que la Dialecte Attique l'emporte infiniment sur les autres : pourquoi? Par Atticisme on entend un discours qui semble dicté par la Nature, où ce n'est que goût, qu'agrément, que graces légères ; qui est assaisonné d'un certain sel qui se fait vivement sentir; en un mot, où tout est bien dit (k). Cette politesse propre à Athénes y étoit si généralement répanduë, que Théophraste qu'on loüe avec raison pour la douceur du stile (l) fut reconnu étranger par une simple fruitière à je ne sçais quoi, qui lui manquoit.

GRAMMAIRE, LANGUES.

Nous ignorons quels furent les progrès de la Langue Gréque : mais les Poëmes d'Homére, les plus anciens Ouvrages que nous aïons en cette langue, font foi que du tems de ce Poëte elle avoit acquis sa perfection ; qu'elle avoit dès lors tous les caractéres d'une langue riche, polie, réguliere, capable de se prêter à tous les

(k) *Ut benè dicere, id sit atticè dicere. Cic. de claris Oratoribus.*

(l) *Id. de opt. gen. Orat. n.* 13.

GRAMMAIRE, LANGUES.

genres d'écrire, & à laquelle il n'étoit pas possible de rien ajouter. Cette perfection du langage se conserva depuis Homére jusqu'à Théocrite, pendant plus de cinq cens ans. La Grammaire étoit aussi toute formée du tems de l'Auteur de l'Iliade ; il suivoit des règles fixées par l'usage ; mais c'est dans Platon où l'on trouve les prémiers vestiges de l'Art Grammatical. Il montre dans le Philebe la manière d'enseigner la sience des lettres ; & il examine dans le Cratyle si la signification des mots est naturelle ou arbitraire. Platon avoit jetté les fondemens de la Grammaire : Aristote commença à élever l'édifice par la distribution des mots en certaines classes, & par l'examen de leurs différens genres, & de leurs proprietés particulières (m). Epicure donna des leçons de cet Art (n) ; & les Stoïciens l'enrichirent d'observations nouvelles (o). Philétas enseigna la Grammaire à Ptolomée Philadelphe Roi d'Egypte, & Aristarque au fils de Ptolomée Philométor. Les Grecs envoioient les jeunes gens à Athénes chez des maîtres qui leur appre-

(m) Poëtiq. ch. 20.
(n) Diog. Laër. in vitâ Epicuri.
(o) Quintil. Inst. Orat. lib. 6. cap. 6.

noient par principes leur propre Langue, & qui leur en faisoient sentir la beauté, le nombre & la cadence.

GRAMMAIRE, LANGUES.

La Langue Gréque ne fut pas toûjours renfermée dans la Gréce. Carnéade, Critolaüs, & Diogéne, députés d'Athénes à Rome pour des affaires publiques, inspirerent à la jeunesse Romaine un ardent desir d'apprendre les Lettres Gréques; & d'un autre côté, Crates Ambassadeur d'Attale II. mit en honneur à Rome les Siences des Grecs alors très florissantes à Pergame. Les Romains les plus illustres commencerent à s'attacher les plus savans hommes de la Gréce, & à les tenir auprès d'eux. Scipion, Lælius & Furius leur en donnerent l'exemple (p); & la passion qu'on eut pour cette nouvelle Litterature alla si loin, que le vieux Caton craignit que les jeunes gens ne quittassent la gloire des armes & de bien faire, pour l'honneur de savoir & de bien dire. (q)

Depuis le premier Africain jusqu'à Ciceron, c'est-à-dire, pendant près de quatre-vingts-ans, les Romains donnerent une forte application à l'étude de la

(p) Cic. de Oratore lib. 2. n. 155.
(q) Plutarq. Vie de Caton le Censf. de la version d'Amiot.

GRAMMAIRE, LANGUES.

Langue Gréque. Ainsi la Grece assujettie aux Romains, s'assujettit à son tour ses propres vainqueurs (r); elle devint l'Ecole des beaux Arts, & conserva sa réputation assés avant sous les Empereurs.

Tyrannion, d'Amise dans le Pont, disciple de Denys de Thrace, ouvrit une école de Grammaire Gréque dans la maison de Ciceron, & fit un traité de Prosodie. Denys le Thracien, disciple d'Aristarque, enseigna à Rome le même Art du tems de Pompée, & y publia un ouvrage qui peut donner quelque idée de la méthode de ces Grammairiens.

Sous les Empereurs parut d'abord Apion d'Alexandrie, & l'un des prémiers de sa nation, homme vain & grand parleur. Tibere appelloit ce Grammairien le tambour du monde, parce que ses discours fastueux n'étoient que du vent(s). Le Medecin Galien, au rapport de Suidas, écrivit sur la Langue Gréque, & Julius Pollux fit son *Onomasticon* sous l'Empire de Commode. Telephe, & Hephestion montrerent le Grec à Lucius

(r) *Græcia capta ferum victorem cepit. Horat. Ep. 1. Lib. 2.*

(s) *Plin. Præf. Hist. nat. Gell. Noct. Atti. lib. 5. cap. 14.*

Verus

Verus (t) : l'Empereur Julien l'apprit par règles : il le parloit purement : sa Cour n'étoit composée que de Grammairiens Grecs : cependant leur Langue avoit dégénéré ; ceux qui l'enseignoient laissoient le solide pour courir après le frivole ; & s'occupant de questions épineuses, ils ne cultiverent à la fin qu'une érudition obscure. Le mauvais goût est contagieux ; il avoit aussi gagné les Romains : il ne faut donc pas s'étonner si sous l'empire d'Adrien on écoutoit un Ptolomée Chennus, & si l'on faisoit quelque cas d'un Léander Nicanor, d'un Diogénien & d'un Jason : les Princes les plus polis traitoient favorablement ces Grammairiens ; ils avoient l'équité de ne pas rejetter les défauts de ceux-ci sur l'art qu'ils professoient ; d'ailleurs l'étude de la Langue Gréque étoit dès lors le fondement de toutes les études, même pour les Princes.

GRAMMAIRES, LANGUES.

A Constantinople & dans tout l'Orient, le mêlange du Latin, l'affoiblissement de l'Empire, la décadence des Arts, firent un changement sensible dans la Langue Gréque. Ce fut encore pis depuis le septiéme siécle de notre Ere jusqu'à la

(t) *Capitolin. Vit. L. Veri.*

GRAMMAIRE, LANGUES.

prise de Constantinople. Il y eut néanmoins dans cet intervale de tems d'assés bons Grammairiens, Hésichius, Suidas, les deux Tzetzes, & Eustache Archevêque de Thessalonique, Commentateur d'Homére. Car depuis long-tems certains Grammairiens [on les appelle Philologues] s'attachoient à expliquer les anciens Auteurs, à les corriger, à les mettre au jour. Tels furent Pisistrate, Aristarque & Zenodote, qui donnerent au Public les Poëmes d'Homére, après les avoir revûs (v). Tels furent encore Eratosthéne, de Cyréne; Aristophane, de Byzance; Athénée, de Naucrate en Egypte, auteur du Banquet des Savans; Jean Stobée & plusieurs autres. Il y avoit beaucoup à apprendre dans leurs écrits: ils conservoient la belle Littérature. C'est ce qui leur fit prendre le nom d'amateurs des Belles Lettres (x); & ils portoient ce nom dès le tems d'Auguste, puisque Vitruve, qui vivoit sous le regne de ce Prince, met Homére à la tête de ces amateurs des Belles Lettres (y).

(v) Elien liv. 13. des diverses Histoires, ch. 14. Eustache, Préf. de son Comm. sur Homére, pag. 5.

(x C'est ce que signifie le nom de Philologues.

(y) *Omnis Philologiæ Ducem.*

Les Scholiastes, qui faisoient une classe séparée, avoient aussi leur utilité. Ils fixoient la tradition des anciens usages & des coûtumes : ils jettoient de grandes lumières sur les textes, soit par les différentes leçons, soit par les citations de plusieurs Auteurs qui sont péris depuis. On peut rapporter à ces derniers tems l'invention des accens si utiles pour bien entendre les Ecrivains Grecs : ceux qui voudroient les renvoïer à des tems plus reculés, seroient bientôt démentis par les Inscriptions & même par les anciens Manuscrits.

GRAMMAIRE. LANGUES.

Nous voici insensiblement arrivés au renouvellement de la Langue Gréque en Occident, où elle avoit été tout-à-fait inconnuë pendant plusieurs siécles. Vers la fin du quatorzième, Emanuel Chrysolore aïant été envoïé par Jean Paleologue pour demander du secours aux Princes de l'Europe contre Bajazet qui assiégeoit Constantinople, fixa son séjour en Italie après la mort de son maître, & professa la Langue Gréque à Venise, puis à Florence, & ensuite à Pavie sous la protection du Duc Jean Gallas (z). Guarino (a)

En 1388.

(z) Thevet, Vies des Hommes illustres, liv. 2. ch. 45.

(a) Il naquit en 1370. & mourut en 1460.

GRAMMAIRE, LANGUES.

encore fort jeune avoit étudié cette Langue à Constantinople sous Chrysolore, & l'avoit enseignée en Italie avant son maître (b). De l'école de ces deux savans sortirent François Philelphe Espagnol, Ambroise moine de Colchestre en Angleterre, François Barbaro &c. Dans la suite, quand Mahomet II. prit Constantinople, tous les Grecs qui aimoient les beaux Arts se refugierent en Italie, & y furent reçus avec distinction par le célébre Laurent de Medicis.

En 1453.

Lascaris, après avoir dressé la belle Bibliothéque de Florence, vint en France, & jetta à Fontainebleau les fondemens de la Bibliothéque du Roi, & à Paris ceux du Collége Roïal. Budé son illustre disciple, qui avoit contribué à ces deux établissemens, communiqua aux François le goût de l'érudition Gréque. Dès le commencement du seizième siécle, le Collége du Cardinal le Moine avoit d'habiles Professeurs de la Langue Gréque. Le plus célébre fut Jean Evagre de Reims, sous lequel Jacques Amiot étudia cette Langue : celui-ci de disciple devint bientôt maître ; il eut une Chaire dans l'Univer-

(b) *Maffei Verona illustrata, part. 2.*

GRAMMAIRE, LANGUES.

sité de Bourges, par le moïen de Marguerite Sœur du Roi de Navarre. Le coup d'essai d'Amiot fut la traduction de Grec en François du Roman de Teagene & de Chariclée, suivie peu de tems après de la version des Œuvres de Plutarque (b 2); & ce goût fut cultivé par Danés, Tusan, Stragelle, Cheradame, Dorat, Lambin, & Helie, qui furent successivement Professeurs en Langue Gréque au Collége Roïal (c). Il n'est pas croïable avec quelle rapidité, & avec quel succès cette nouvelle étude se répandit dans ce Roïaume; elle fut bientôt mise en honneur, & les personnes les plus qualifiées en firent leurs délices. Henri de Mesmes (d) savoit non seulement le Grec; mais il récitoit tout Homére (e): on n'avoit point encore abandonné aux pédans une Langue, seule capable d'inspirer la vraïe politesse; cet injuste préjugé vint, à ce que je crois, de l'abus que firent de leur profession quelques-uns de ceux qui se mêloient

(b 2.) Mém. de M. le Bœuf pour l'Hist. d'Auxerre, tom. 1.

(c) Pâquier, Recherches de la France, liv. 9. ch. 18.

(d) Il vivoit vers le milieu du seizième siécle.

(e) Rollin, Manière d'enseigner les Belles Lettres, tom. 1. liv. 1. ch. 2.

GRAMMAIRE, LANGUES.

d'instruire, gâtés peut-être par le mauvais exemple de ces Grammairiens dont nous avons parlé, & par la solitude de leur cabinet, qui les éloignant du commerce du monde, leur donnoit une certaine rusticité qui les rendoit méprisables. Cependant incapables de sentir des beautés qui avoient pour eux trop de finesse, ils n'ont pas laissé de travailler utilement pour ceux qui sont venus après eux; & ils leur ont épargné de longues recherches.

Les uns ont donné d'excellentes éditions des bons Auteurs, & publié des ouvrages auparavant inconnus; de ce nombre sont dans le seizième siécle Jean Sambuc prémier éditeur d'Aristenete, d'Eunape, d'Hesichius, &c. & Arnaud de Lens qui, au rapport de M. de Thou (f), tira de la poussière les livres de Joseph contre Appion. Les autres ont éclairci par des Notes les écrits des Anciens, & en ont donné d'assés fidéles traductions Latines. Quelques-uns enfin ont composé des Grammaires avec beaucoup d'exactitude: tels sont Clenard, Gretzer, Vossius, Weller, & quelques autres (g)

(f) *Hist. sui temporis ad annum* 1561.

(g) Adolphe Mekerchus, Théodore de Beze, Jacques Ceratius & Henri Etienne.

qui composent le Recueil de M. Havercamp (h).

GRAMMAIRE, LANGUES.

Ne dissimulons pas toutefois que ces traductions ne peuvent jamais bien faire connoitre les Auteurs, ni en donner une juste idee, à cause de l'extrême différence qu'il y a souvent des expressions d'une Langue à celles d'une autre, pour le sens, pour la force, & pour la noblesse. C'est beaucoup si les traducteurs par leurs travaux facilitent l'intelligence des grands Ecrivains de la Gréce à ceux qui ne savent pas leur Langue.

Rendons justice à notre Nation & à notre siécle; ceux de nos Savans qui se sont attachés à la Grammaire Gréque, ont apporté à cette étude & plus de critique, & plus de goût: sans se borner à la lettre de leurs Auteurs, ils en ont pénétré l'esprit, ils en ont saisi le beau & le solide; pensées fortes ou sublimes, tours naïfs ou délicats, rien ne leur a échapé (i). Ils ont même étendu leurs soins sur le Grec du moïen & du dernier âge; & par un travail aussi pénible qu'utile, ils n'ont pas négligé ce Latin informe que la barbarie

(h) Imprimé à Leyde en 1736.
(i) M. & Mme. Dacier, MM. Boivin, Tourreil, &c.

GRAMMAIRE, LANGUES.

de nos peres avoit substitué à la Langue des anciens Romains (k). Arrêtons-nous à celle-ci, & considérons-la dans toute sa pureté.

Latine.

La Langue Latine grossière dans ses commencemens, ainsi que toutes les autres Langues, fut d'abord négligée par les Romains occupés du soin d'étendre leurs conquêtes, & de les assurer par la voïe des armes. Dans la suite du tems, cette Langue se dévelopa peu à peu par des accroissemens insensibles, & se forma lentement pendant plusieurs siécles. Un grand nombre de mots Grecs devenus comme naturels, enrichit la Langue Latine : enfin le commerce plus fréquent avec la Gréce épurant l'Eloquence & la Poësie, épura aussi le langage, qui arriva à sa perfection du tems de Scipion & de Lælius.

Térence en maniant & remaniant Ménandre, osa le prémier faire entrer toutes les graces Gréques dans le langage Romain. Ciceron lui donna plus de nombre & d'harmonie, & les Poëtes qui fleurirent sous Auguste acheverent de l'enrichir des dépoüilles de Pindare & d'Homére.

(k) M. du Cange dans ses deux Glossaires.

GRAMMAIRE, LANGUES.

C'eſt dans cet intervalle que l'on doit renfermer l'Urbanité Romaine, cette fleur d'expreſſion & de politeſſe auſſi particulière à la ville de Rome, que l'Atticiſme l'étoit à celle d'Athénes; qui diſtinguoit le citoïen de l'étranger; où Ciceron a excellé; mais qui a manqué à Tite-Live, à qui on a reproché un certain air provincial (1).

Dans ces beaux jours parurent des Grammairiens illuſtres, Nicia intime ami de Ciceron, Pompilius Andronicus, Syrien de nation, & Epicurien de Secte; Orbilius Pupillus, homme ſévère à outrance, qui montra à Horace les Lettres; Marc-Antoine Gniphon, qui eut pour eleve Ciceron pendant ſa Préture; Atteïus, qui compta parmi ſes diſciples Saluſte & Pollion; Valere Caton excellent Grammairien & bon Poëte, admirable ſur tout pour former à la Poëſie. Aurelius Opilius, Profeſſeur de Philoſophie, enſuite de Rhétorique, puis de Grammaire, publia des Mêlanges de Littérature, *Variæ eruditionis.. volumina*, & les diſtribua en neuf livres à l'honneur & ſous le nom des neuf Muſes.

(1) *Quintil. Inſt. Orat. lib. 8. cap. 1.*

GRAMMAIRE, LANGUES.

Cornelius Epigadus, Affranchi de Sylla, donna la ſuite des Mémoires de ce Dictateur. Le deſintereſſement de Laberius rendit ce Grammairien plus célébre, que l'honneur d'avoir eu Brutus & Caſſius pour diſciples. Lenœus ouvrit ſon école après avoir ſuivi Pompée dans toutes ſes expéditions militaires. Cæcilius s'éloigna de la conduite de ſes confreres, qui n'expliquoient que les Poëtes du bon vieux tems, & il fut le premier qui lût dans ſon école Virgile & les nouveaux Poëtes. Verrius Flaccus, Précepteur des petits-fils d'Auguſte, alluma parmi ſes diſciples une émulation loüable, en donnant des prix à ceux qui avoient le mieux traité les ſujets propoſés. C. Jul. Hyginus, Garde de la Bibliothéque Palatine, eut le Poëte Horace pour ami & l'Hiſtorien Licinius pour protecteur. Caïus Meliſſus contemporain d'Hygin dreſſa par l'ordre d'Auguſte les Bibliothéques dont ce Prince voulut enrichir le Portique d'Octavie. M. Pomponius Marcellus fut ſi zélé pour la pureté de la Langue Latine, qu'il oſa reprendre l'Empereur Tibére, & lui repréſenter qu'il pouvoit donner le droit de Bourgeoiſie aux hommes, non aux mots. Valerius Pro-

bus marcha sur les pas de Marcellus, & dans la vûë d'arrêter le cours d'une foule de mots nouveaux qu'on s'efforçoit d'introduire, il s'attacha à faire des observations sur l'ancien langage, pour y ramener son siécle (m).

GRAMMAIRE, LANGUES.

Les Romains, ainsi que les Grecs, avoient leurs Philologues. Varron, le plus docte des Romains, se fit un grand nom par les cinq cens volumes qu'il composa sur différentes matières (n).

Dès le regne de Tibére, la Langue Latine commença à se corrompre : elle perdit cet air simple & naturel qui faisoit sa beauté, pour prendre je ne sais quoi d'affecté, & de puérile : on voulut avoir trop d'esprit; & parce que le goût avoit baissé, on crût faire beaucoup que d'orner la diction de figures, & de l'hérisser de pointes : c'étoit les jeunes gens qui avoient donné cours à cette sorte de mode : mais les plus habiles estimoient le langage des Anciens, & les Grammairiens s'attacherent à les expliquer.

Du tems de Claude, (de Néron & de Vespasien, selon quelques-uns) Asconius Pedianus se rendit célébre par ses Com-

(m) *Suetonius de illustribus Grammaticis.*
(n) *Agell. Noct. Attic. lib. 3. cap. 10.*

GRAMMAIRE, LANGUES.

mentaires sur Ciceron : il servit de modéle aux Critiques & aux Scholiastes Latins qui le suivirent. Sulpice Apollinaire qu'on place sous Antonin Pie, éclaircit Térence (o). Evantius travailla sur le même Poëte (p). Donat & Servius illustrerent Virgile par leurs savantes notes (q). D'autres pour mettre à profit leurs lectures, se contenterent de faire des extraits des bons Auteurs, & d'en donner des compilations ; telles sont les nuits Attiques d'Aulu-Gelle (r), laborieux Recueil de ce qu'il avoit appris de plus beau par la lecture des Auteurs, ou par la conversation des Savans, & auquel il ne manque qu'un choix plus judicieux des matières, & qu'un stile moins dur & moins barbare. Telles sont encore les Saturnales de Macrobe (s), curieuse compilation de tout ce qu'il savoit sur les Antiquités, rapporté dans les propres termes des Auteurs, parce qu'il cherchoit moins à briller qu'à instruire. Enfin il y eut des Grammairiens qui se te-

(o) *Calvis. Chronol. an.* 163.
(p) Baillet, Gramm. ch. 622.
(q) On met le prémier sous Constance, & le second sous Honorius.
(r) Il vivoit sous Marc-Aurele.
(s) Il florissoit sous Théodose & ses enfans.

nant dans les bornes de leur profession d'une manière plus précise, écrivirent sur les différentes parties de la Grammaire Latine.

GRAMMAIRE, LANGUES.

Censorin, l'homme le plus docte de son siécle, fit un livre des Accens que Priscien cite : Nonius Marcellus en fit un sur la propriété des mots : Festus contemporain du dernier, après avoir abregé Verrius Flaccus (t), a été abregé lui-même par Paul Diacre : ainsi le mérite de ces Ecrivains ne consistoit bien souvent qu'à se copier les uns les autres ; ce qui les a tellement confondus, que le nom de l'Auteur des instructions sur la Grammaire est aujourd'hui un problême pour les Savans ; les uns attribuent ces cinq livres à Charisius, les autres à Dioméde.

Les Clercs & les Moines étudierent toûjours la Langue Latine : mais cette Langue avoit perdu sa pureté & sa noblesse. Ce ne fut que dans le quatorzième siécle que quelques génies plus heureux s'appliquerent à lire Ciceron & Saluste, qui avoient été fort négligés, & cette lecture rendit le stile plus poli &

(t) Auteur d'un Traité de la signification des mots.

GRAMMAIRE, LANGUES.

plus élégant. Laurent Valle fit remarquer la barbarie des siécles précédens, & Domitio Calderini fit connoître la méthode d'expliquer les Anciens en joignant le secours de l'érudition à celui de la Grammaire.

Quand le Latin cessa d'être une Langue vulgaire, on se mit à chercher divers moïens de l'enseigner, sur tout dans les deux derniers siécles; quelques-uns le montrerent par l'usage : c'est la conduite qu'on tint envers Montagne (v), & qui de nos jours a été renouvellée avec succès à la vûë de tout Paris.

On crut pendant long-tems qu'il n'y avoit rien de mieux que d'emploïer tous les mots latins dans un discours suivi : ce fut sur ce plan que Coménius fit son *Janua Linguarum*, livre qui après avoir fait les délices de toute l'Europe, n'a pu conserver sa réputation : d'autres en introduisant les Tables, s'imaginerent abréger une étude, qu'ils rendirent par-là beaucoup plus difficile : enfin le plus grand nombre se déclara pour les Méthodes, où les préceptes furent d'abord exposés en Latin, & ensuite en langue vulgaire.

(v) Essais, liv. 1. ch. 25.

GRAMMAIRE, LANGUES.

Les Dictionnaires, autre secours pour l'intelligence des Langues mortes, parurent dès le quinzième siécle. On vit d'abord le Lexique de Jean le Begue, Genois, composé en 1286. & imprimé en 1460. sous le tître de *Catholicon Joannis de Janua.*

Le Vocabulaire de Papias vint ensuite, rédigé en 1053. & publié en 1476; puis, les Dictionnaires Latins de Junianus Maïus & de Jean Tortellius, imprimés pour la première fois l'un en 1475. l'autre en 1477. le *Breviloquum* de Capnion en 1480. les *Synonyma* & *Æquivoca* de Jean de Garlande en 1490. & la Corne d'abondance [*Cornu-Copia*] de Nicolas Perotti, Archevêque de Siponte, ou Manfredonia, au Roïaume de Naples, en 1492. C'est ici la source où puiserent les Léxicographes Latins du seizième siécle. Le prémier fut Ambroise Calepin dont le Dictionnaire publié en 1502. eut un succès étonnant. Marius Nizobius, qui vint ensuite, mit par ordre Alphabétique ses Observations sur Ciceron en 1530. Robert Etienne le suivit de près, & mit au jour en 1531. son Thresor de la Langue Latine. Cœlius Secundus Curio fit imprimer à Bâle par Froben en

GRAMMAIRE, LANGUES.

1576. son *Forum Romanum.* Curion avoit été précédé en 1536. & 1538. de deux misérables plagiaires d'Etienne, Theodose Trebellius & Etienne Dolet, Auteur d'un Promptuaire, & d'un Commentaire sur la Langue Latine; & en 1541. de Thomas Elliot, qui publia à Londres un Dictionnaire Latin-Anglois (x).

La connoissance des Langues mortes n'a pour but que l'intelligence des Auteurs qui ont écrit en cette Langue; mais plus ces Auteurs sont anciens, plus il est mal-aisé de les bien entendre: il faut concilier un Ecrivain, ajuster ses principes, tirer les conclusions: il faut le regarder dans les circonstances du tems & du lieu où il vivoit; faire attention aux mœurs & aux coûtumes qui étoient alors en usage; remarquer les allusions fondées sur certains faits peu connus. Dans cette vûë les Grammairiens du seizième siécle s'appliquerent à éclaircir les Auteurs Latins, les uns par de longs Commentaires, les autres par de courtes notes. En Italie, Corrado, Curion, Alde-Manuce, Ursin & Ricoboni se signalerent dans ce genre

(x) Præf. de la nouv. édit. du Thresor de R. Etienne en 1736.

de

de doctrine. Les Allemands s'y distinguerent aussi, entr'autres Amerbachius, Betulée, Rhenanus, Ghelen, Glarean & Fabrice. Les François ne furent pas les derniers à saisir cette sorte d'étude, & l'on peut dire, sans trop donner à la prévention, que Turnebe, Lambin, Joseph Scaliger & Muret allerent plus loin que les étrangers. Il est vrai que Scaliger avoit trop d'esprit & trop de sience pour faire un bon Commentaire; car à force d'avoir de l'esprit, il trouvoit dans les Auteurs qu'il commentoit plus de finesse & plus de génie, qu'ils n'en avoient effectivement; & sa profonde littérature étoit cause qu'il voïoit mille rapports entre les pensées d'un Auteur, & quelque point rare d'Antiquité (y). On peut dire le même du célébre Casaubon : son érudition immense lui faisoit tirer de son propre fonds pour l'explication des Auteurs, ce qui n'étoit jamais tombé dans l'esprit des autres Interprétes, & qui étoit peut-être étranger aux Auteurs qu'il s'étoit proposé d'éclaircir. M. le Président Bouhier [pour me borner à un seul exemple] aussi savant, mais plus judicieux

(y) Nouvelles de la Rép. des Lettres, Juin 1684. art. 4.

GRAMMAIRE, LANGUES.

que Scaliger & que Casaubon, fait dans ses Remarques ou des restitutions heureuses de passages quelquefois entièrement desespérés, ou des conjectures très-probables, & modestement proposées pour la correction de quantité d'autres, ou un choix de *Variantes* toûjours dirigé par un discernement sûr, & éclairé par une lumière qui se refuse au commun des Commentateurs.

Car les Variantes sont l'écueil où ils viennent échouer. Ces abréviateurs d'Interprétes coupent leurs pensées de telle sorte, qu'ils suppriment une partie des passages, en retenant l'autre : ainsi, loin d'éclairer les Auteurs, ils les couvrent d'une obscurité ténébreuse (z). De plus, s'ils manquent d'habileté, ou d'attention, ils resserrent ce qui demande de l'étenduë, ils remplissent leurs Notes de collections étrangeres, qui sont pour l'ordinaire de pénibles bagatelles.

Les Antiquaires dont la tâche étoit plus forte, firent une classe à part, & se partagerent en quelque façon le travail. Nicolas de Grouchi traita des Comices des Romains, de même que Charles Sigonio ; & d'un point de Littérature

(z) Id. Mai 1684. art. 6.

GRAMMAIRE, LANGUES.

ils en firent une querelle perſonnelle.

Pierre Ciacon écrivit ſur les poids & ſur les meſures, & expliqua le *Triclinium* des Anciens. Hubert Goltz, Antoine Auguſtin, & Fulvius Urſinus travaillerent ſur les Médailles, d'autres ſur les Inſcriptions, d'autres ſur la Mithologie.

L'ignorance des ſiécles précédens avoit rendu ces études néceſſaires; mais quelques-uns s'y arrêterent trop: ils ſe bornerent à s'exprimer en Latin le plus purement qu'il étoit poſſible, & à lire tous les Auteurs, pour montrer qu'ils avoient beaucoup lu; & ils conſumerent à la recherche des mots un tems qu'ils auroient emploïé plus utilement à la recherche des choſes. De tels Savans, loin de ſe former le goût ſur de ſi parfaits modéles, connurent tout dans les Anciens, hors la grace & la fineſſe.

Nous ſerions néanmoins injuſtes, ſi nous refuſions de leur ſavoir gré des travaux qu'ils nous ont épargnés. Reconnoiſſons ſur tout le ſoin qu'ils ont apporté pour déterrer les meilleurs Manuſcrits, pour rechercher les plus anciens, pour en comparer pluſieurs enſemble, & pour donner d'excellentes éditions. En voulez-vous un exemple? Jettez les

GRAMMAIRE, LANGUES.

ïeux ſur le Térence de Faërne. Les ſucceſſeurs de ces Grammairiens hériterent de leurs bonnes & mauvaiſes qualités, & juſques vers le milieu du dernier ſiécle, à une vaſte érudition Saumaiſe joignit beaucoup de vanité & de baſſe jalouſie.

A meſure qu'on approche de notre tems, on voit des Savans enchérir ſur leurs maîtres, & faire de nouvelles découvertes. Je ne parle pas des éditions qu'on appelle à la Dauphine : elles n'ont pas enlevé tous les ſuffrages. Je parle de ces belles éditions qui depuis quelques années paroiſſent en France & dans les païs étrangers, où, en conſervant les variantes & les notes des prémiers Commentateurs, on a retranché tout ce qui étoit ſuperficiel, & chargé d'une érudition vaine & faſtueuſe. Je parle du Phedre que M. Pithou a reſſuſcité ; du Tite-Live que MM. Gronovius ont reſtauré (a), & que M. Crevier a rétabli dans ſa prémière pureté (b). Je parle du Saluſte & du Pline que MM. Corte & Longœuil nous ont donné (c), &, ce

(a) En 1665. & 1679.
(b) En 1735. & ſuiv.
(c) En 1724. & 1734.

qui eſt plus important, de tant d'Ouvrages auparavant inconnus des Peres de l'Egliſe, que Jerôme Vignier & François de Combefix ont publié pour la premiére fois.

GRAMMAIRE, LANGUES.

D'un autre côté, des Savans ont tenté avec moins de ſuccès que de zéle de réparer les bréches que le tems avoit faites à quelques Auteurs. Freinshemius plus fidéle à l'Hiſtoire qu'à l'Hiſtorien, a entrepris dans ſes Supplémens de complétter Tite-Live & Quinte-Curce. S'il mérite des loüanges pour ſon travail, le faux Petrone n'eſt digne que de blâme pour ſon impoſture, & pour le choix d'un Auteur ſi obſcéne. La difficulté d'imiter le ſtile inimitable de Velleïus Paterculus a empêché de remplir ſes lacunes; M. Doujat l'a fait en François; mais il s'eſt trop écarté de ſon Original. La beauté de nos Traductions a fait croire à un homme d'eſprit [M. de S. Evremont] que notre Langue pouvoit s'élever à la majeſté de l'Hiſtoire; en effet, ſi Quinte-Curce & Tacite avoient écrit en François, l'auroient-ils fait autrement que Vaugelas & d'Ablancourt?

Les Critiques ferment la carriere: on ſait que leur art conſiſte à bien juger des

GRAMMAIRE, LANGUES.

Auteurs & de leurs écrits : Erafme & l'Abbé de Billy ont travaillé utilement en ce genre : Pamelius & Rhenanus n'ont pas fi bien réüffi.

Françoife.

Le bon goût de notre fiécle n'a point permis de négliger la Langue Françoife, en cultivant la Latine. Comme il nous importe de bien connoître la prémière, remontons à fa fource, & fuivons-la dans fes progrès.

Les Francs en s'établiffant dans les Gaules, laifferent aux naturels du païs leurs ufages & leurs coûtumes particulières, & pendant la prémière Race de nos Rois, on vit en France deux peuples qui parloient deux Langues différentes, le Latin & le Tudefque : cependant ces deux peuples fe rapprochoient peu à peu. Soit néceffité, foit complaifance, les Romains s'accommodoient aux manières des François, qu'ils ne trouvoient plus fi barbares, & ils quittoient leurs mœurs, pour prendre en partie celles de leurs maîtres ; ceux-ci d'un autre côté admiroient la politeffe de leurs nouveaux fujets, & goûtoient fort leur manière de vivre ; enfin chacun y mettant du fien, il n'y eut plus qu'un feul peuple, & un feul langage ; mais un langage compofé des

deux qui venoient de s'abolir, Latin pour les mots, Tudesque pour la construction du discours. GRAMMAIRE, LANGUES.

Il faut néanmoins remarquer que le génie de cette Langue tenoit moins du Romain que du Germanique : elle fut bientôt assujettie aux articles & aux verbes auxiliaires : ses termes qui se corrompoient en s'éloignant de leur origine, prirent une nouvelle terminaison, & se confondirent avec plusieurs termes de tous les peuples du Nord, qui en divers tems avoient fait irruption dans les Gaules.

On commença au milieu du douzième siécle à écrire en Roman, c'est-à-dire, en François du tems: mais ce n'étoit guére que des chansons traitant d'armes ou d'amours, pour le divertissement de la Noblesse ; & delà est venu le nom de Romans aux Fables amoureuses. Le prémier ouvrage sérieux en cette Langue est l'Histoire des Ducs de Normandie écrite en l'année 1160. par un Clerc de Caën nommé Me. Vace. Dans la suite, Geoffroi de Villehardoüin écrivit en prose l'Histoire de la Conquête de Constantinople.

Cette Langue nommée Romance, après avoir banni la Tudesque, qui étoit

GRAMMAIRE, LANGUES.

dans la bouche de nos prémiers Rois, se trouva toute formée sous le regne de Loüis le jeune. Fauchet (d) en donne la preuve : cet Auteur si savant dans nos Antiquités, dit que dès lors on commença à écrire : or un langage est fait, lorsque sortant des bornes du discours familier, il est capable de stile. Un bel esprit (e) a cru avec assez de vraisemblance que dans les voïages d'Outremer qui précéderent & suivirent cette époque, les François voulurent imiter en quelque chose l'œconomie de la Langue Gréque.

Les Poëtes qui inonderent ensuite les Cours des Princes sous le nom de Trouveres, donnerent un tour nouveau à notre Langue, à laquelle Jean de Meun (f), puis Alain Chartier (g) ajoûterent de nouvelles graces. Amiot, Marot, & leurs contemporains l'enrichirent de quelques locutions étrangères, à l'occasion des affaires que nous eumes à démêler au delà des Monts. Les guerres civiles qui affligerent la France, arrêterent un peu les

(d) De la Langue Françoise.
(e) Le Pere Bouhours, Entret. sur la Langue Françoise.
(f) Continuateur du Roman de la Rose.
(g) Secrétaire de Charles VII.

GRAMMAIRE, LANGUES.

progrès de nos Ecrivains, & notre Langue demeura fort imparfaite sous ces quatre regnes; la gloire d'achever de la polir étoit reservée à Malherbe & à Balzac; ils y firent entrer une cadence & une harmonie dont on n'avoit eu jusqu'alors nulle idée; pour tout dire en un mot, ils la rendirent capable d'exprimer toutes les beautés de la Poësie & de l'Eloquence. Un changement si inespéré fit regarder Balzac non seulement comme le plus éloquent homme de son siécle, mais comme le seul éloquent : il sut saisir dans sa Langue le point de solidité & de perfection, qui étoit nécessaire pour la faire durer; il entendit parfaitement la propriété des mots, & la juste mesure des périodes; & rien ne manqueroit à sa gloire, s'il avoit eu autant de soin de fuir l'affectation & l'enflure, que de rechercher la pureté & l'élégance (h).

La Langue Françoise uniforme dans ses constructions met presque tous les mots à leur place naturelle; & ordinairement cela leur tient lieu de nombre. Ennemie de toute contrainte, elle ne goûte pas les périodes si concertées des Grecs & des

(h) Despreaux, Réflexion VII. sur Longin.

GRAMMAIRE, LANGUES.

Romains (i). Du reste, cette uniformité que de beaux esprits (k) trop prévenus en faveur des Anciens, ont reprochée à notre Langue, a un avantage bien considérable : l'arrangement des mots, en suivant l'ordre des idées, jette dans le discours une clarté qui se refuse souvent aux Langues savantes. Nul n'a mieux connu cet arrangement que M. d'Ablancourt : un mot de plus ou de moins ruineroit dans les périodes de cet excellent Traducteur une certaine harmonie, qui plait autant à l'oreille que celle des vers (l).

Ne prétendons pas néanmoins que la Langue Françoise soit aussi riche que la Gréque & que la Latine : la richesse d'une Langue est toûjours proportionnée à la mesure d'esprit du peuple qui la parle ; savons-nous si sur ce point-là nous valons les Grecs & les Romains ? Ils étoient du moins très-exacts à garder la même manière d'écrire ; & par nos innovations dans l'Ortographe nous effaçons la trace de toute Etimologie. Ce principe de corruption doit faire craindre qu'elle ne se

(i) Lettres de M. de Maucroix.
(k) M. de Fenelon, Archevêque de Cambrai : & le Pere du Cerceau, Jésuite.
(l) S. Evremont, Discours sur les Traduct.

glisse insensiblement dans la Langue même : car toute Langue vivante est sujette au changement ; elle se perfectionne, ou elle dégénére ; elle suit le goût bon ou mauvais de la nation. GRAMMAIRE, LANGUES.

C'est pour épurer le goût de plus en plus, & pour mettre la Langue au point de perfection qui lui est propre, que le Cardinal de Richelieu en 1635. fonda l'Académie Françoise, laquelle sous la protection de nos Rois a porté les Belles Lettres au degré d'élevation où nous les voïons aujourd'hui. Cette illustre Compagnie se proposa d'abord de déclarer le bel usage, & de fixer les régles fondamentales de notre Langue ; c'étoit promettre un Dictionnaire, & une Grammaire.

Elle satisfit à son prémier engagement en l'année 1694. & après avoir revu exactement son travail, elle donna au public une nouvelle édition de son Dictionnaire, 1718.
ou, si l'on veut, un Dictionnaire tout nouveau. Dans la vûë d'être utile à tous, l'Académie a voulu s'accommoder aux différens goûts. Des deux méthodes qu'elle a suivies, la prémière qui dispose les mots par racines, convient mieux aux Savans ; la deuxième qui range dans

GRAMMAIRE, LANGUES.

leur ordre alphabétique tous les mots, soit simples, soit composés, est plus à la portée du commun des Lecteurs.

L'Académie avoit travaillé en corps à ce double ouvrage; elle pensoit en même tems à sa Grammaire; pour s'y préparer, elle avoit fait des observations sur les Remarques de Vaugelas. „ Mais cette Compagnie, dit un célébre Académicien [m], „ dans l'examen des doutes sur la Langue, jugea bientôt qu'un ouvrage de „ systême, tel qu'une Grammaire, ne „ pouvoit être conduit que par une personne seule, & elle en donna le soin à „ l'Abbé Regnier, qui y emploïa tout ce „ qu'il avoit acquis de lumières par 50. „ ans de réflexions.

Ce n'est pas que notre Langue manquât absolument de Grammaire : mais toutes celles qui avoient paru étoient fort défectueuses. Dès l'année 1572. Pierre Ramus avoit publié une Grammaire Françoise, où il tâchoit de fixer les déclinaisons des noms, & les conjugaisons des verbes, & de régler l'ordre des mots par la syntaxe : mais comme son érudition gram-

(m) M. l'Abbé d'Olivet, Hist. de l'Acad. Franç. tom. 2. pag. 63.

maticale se bornoit à la Langue des anciens Romains, ce qu'il fit pour la nôtre fut trop imparfait, pour être utile même à ses contemporains.

GRAMMAIRE, LANGUES.

En 1604. Jean-Baptiste Duval & Charles Maupas mirent au jour leurs Grammaires avec un succès inégal : dans Duval regnent également la précision, la clarté, & la pureté de stile : dans Maupas tout est confusion, négligence, & barbarie.

Vers le même tems, Jean Masset fit une courte introduction à la Langue Françoise, & ce petit ouvrage fut extrêmement recherché par les étrangers. Maupas avoit copié Ramus : Oudin perfectionna Maupas, & d'une mauvaise composition il en fit une bonne, que du Ryer, Baro, & quelques autres estimoient beaucoup. On ne fit pas à du Tertre un accueil aussi favorable. La Grammaire du Pere Chifflet, Jésuite, exacte quant aux régles, ne respira pas un air François, & sentit trop son Franc-Comtois : des connoisseurs n'hésitent pas à préférer à Chifflet Irson & Filz. 1651.

Alcide de S. Maurice ne s'attacha qu'à éclaircir les principales difficultés de notre Langue. René Milleran ne donna rien 1672.

GRAMMAIRE, LANGUES.

de nouveau dans sa *Nouvelle Grammaire* : il ne fit que compiler ceux qui l'avoient précédé.

Cet ouvrage & tous les autres de ce
1664. genre céderent à celui de Claude Lancelot, du moins du côté des principes, quoiqu'à proprement parler, ils ne soient pas particuliers à notre Langue. C'est un grand ouvrage qu'une bonne Grammaire, & plus difficile qu'on ne pense. Le Pere Buffier censura vivement M. l'Abbé Regnier : mais il justifia en quelque façon sa critique par une Grammaire qui reçut de grands éloges, dès qu'elle vit le jour en 1708. & qui parut en 1732. dans un état plus parfait. Ce docte Jésuite avoit repris les défauts de la Grammaire embrouillée de Mauger : il épargna celle du
1681. Sr. D. V. d'Allais, parce qu'elle est fort exacte : & s'il négligea M. Malherbe, c'est que ce Grammairien suit la route battuë, & ne fait presque que répéter ce qui a été dit avant lui. Ce n'est pas sans fondement que le célébre M. Rollin donne la préférence sur les autres Grammaires à celle de M. Restaut : il y a beaucoup de méthode & de justesse dans la Grammaire de cet Avocat, & peu de défauts importans. Et si l'on joint à cet ouvrage

les réflexions solides de M. Rollin sur l'étude de notre Langue [n], on verra disparoître ce qu'on y trouve de plus épineux [o].

GRAMMAIRE. LANGUES.

Il y avoit aussi des Dictionnaires avant celui de l'Académie. Jean Nicot publia le sien en 1606. : mais il n'est utile que pour connoître le mauvais goût qui regnoit alors, & quelle étoit en ce tems-là la pauvreté de notre Langue. Le Dictionnaire de Pierre Richelet, malgré ses différentes éditions, n'a paru avec éclat que depuis l'année 1732.

Celui de Rochefort promet beaucoup plus qu'il ne donne. Le Dictionnaire de M. l'Abbé Furetiere, au jugement du judicieux Auteur de la Bibliothéque Françoise, est un riche thresor où l'on trouve presque tout ce que l'on peut desirer pour l'intelligence de notre Langue : on y démêle les différentes propriétés, & les diverses significations des mots : tout y paroît dévelopé avec tant d'ordre & de clarté, que cet ouvrage est très-propre à instruire ceux qui savent le moins, & à satisfaire

1685.

1690.

(n) Dans le 2. tome de la Maniére d'enseigner & d'étudier les Belles Lettres.

(o) Bibliothéque Françoise de M. l'Abbé Goujet, tom. 1.

GRAMMAIRE, LANGUES.

les Savans même. Ce Dictionnaire semble avoir donné la naissance à celui de Trévoux : c'est du moins le fond sur lequel les RR. PP. Jésuites ont travaillé ; mais ils l'ont rendu plus complet. Il seroit seulement à souhaiter, dit l'illustre Critique que je viens de citer, qu'il y eût moins de faits historiques, moins de controverses théologiques, & qu'on eût retranché les exemples licencieux. Il ne manque à ces Dictionnaires que l'autorité, & elle ne se trouve que dans le Dictionnaire de l'Académie Françoise, à qui il étoit reservé de déclarer ses propres sentimens sur les difficultés de la Langue, & sur le bel usage.

N'oublions pas le Dictionnaire Etymologique de M. Ménage ; chacun sait de quelle utilité sont ces sortes de recherches pour entendre la force des mots, & l'ortographe ; & elles ne sont pas sans agrément : mais il seroit bon qu'on en fit aussi pour les différens idiomes de nos Provinces : ils sont fort anciens ; & s'ils étoient bien éclaircis, ils jetteroient un grand jour sur les noms propres d'une infinité de lieux : un Savant de ce siécle [p] cite

[p] M. Leipnitz dans sa Lettre à M. Chamberlayne du 28. Avril 1714.

GRAMMAIRE, LANGUES.

à ce sujet la Langue Biscaïenne, & il fait voir sa conformité non seulement avec celle d'une partie de la France, mais encore avec l'Espagnol & l'Irlandois.

Cette discussion des vieux mots de notre Langue n'a occupé jusqu'ici qu'un petit nombre de Savans, Borel, Nicot, Duchesne, & Ducange. Cependant l'intelligence de Villehardoüin, ou du Sire de Joinville devroit nous intéresser autant que celle d'Hérodote, ou de Suetone; & si nous étions sages, nous ferions sur nos anciens Ecrivains ce que les Vossius & les Scaligers ont fait sur des Auteurs Grecs, ou Latins. M. Murais dans sa Lettre du 14. Mars 1701. souhaite qu'on donne l'explication des vieux mots qui se trouvent dans les livres François du seizième siécle; & M. Falconnet dans les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres [q] croit qu'un Glossaire François seroit infiniment utile pour la perfection de notre Histoire.

Il manquoit à notre Langue un bon traité de Prosodie: car ses principes sont essentiels à toutes les Langues. La Prosodie est la manière de prononcer chaque

[q] Tome VII.

GRAMMAIRE, LANGUES.

syllabe selon ses trois propriétés, l'Accent, l'Aspiration, & la Quantité. Les Accens sont les diverses inflexions de voix, qui dans la prononciation haussent ou baissent le ton de chaque syllabe. L'Aspiration fait prononcer avec plus de rudesse certaines syllabes, indépendamment de l'élevation ou de l'abbaissement de la voix. La Quantité consiste dans le plus ou le moins de tems qu'on emploïe à prononcer chaque syllabe ; ce qui rend les unes longues, & les autres brèves. Comme la Prosodie Françoise étoit peu connuë, M. l'Abbé d'Olivet nous en a donné un excellent traité, imprimé à Paris chez Gandoin en 1736.

Les préceptes servent peu, si on ne les soûtient par des exemples ; l'Académie donne des régles & des modéles en tout genre d'écrire ; la Fontaine & Benserade sont de bons guides dans le stile simple, Bossuet & Patru dans le stile soûtenu, d'Ablancourt dans le médiocre ; MM. de Bussy & de la Rochefoucault ont un certain air de qualité à dire les choses, qui ne s'acquiert point par l'étude.

Cette manière d'écrire aisée, naturelle, & comme négligée est, à mon avis, une partie bien considérable de

GRAMMAIRE, LANGUES.

l'urbanité Françoiſe : elle paroît principalement dans les femmes de la Cour qui ont un eſprit cultivé ; & s'il m'eſt permis de dire ma penſée, c'eſt dans cet heureux talent que conſiſte la perfection du langage.

Tout Ecrivain doit former ſon ſtile ſur les meilleurs modéles. Dans cette vûë, M. Deſpréaux ſouhaitoit que l'on choisît un certain nombre de livres, déclarés exemts de fautes quant au langage, par l'Académie. En attendant que cette illuſtre Compagnie ſoit en état de rendre au public un ſervice ſi important, un de ſes principaux membres (r) a bien voulu ſe charger d'examiner grammaticalement par préférence ceux de nos ouvrages François originaux, dont le mérite depuis pluſieurs années eſt avoué de tout le monde. Il a commencé cet examen (s) par les poëſies de Racine, pour le continuer ſur celles de Deſpréaux. „ En effet, dit ce Savant Grammairien, „ nous n'avons rien en François de plus „ châtié pour le ſtile que ces poëſies ; & „ ſi l'on avoit indiqué le très-petit nom„ bre de fautes qui ont échapé à ces deux

(r) M. l'Abbé d'Olivet.
(s) En 1738.

GRAMMAIRE, LANGUES.

„ Poëtes, ils mériteroient d'être placés à „ la tête de nos Auteurs Classiques „.

Ce qui dégoûte de l'étude; ce qui favorise l'ignorance, est en partie l'idée des épines qui se trouvent dans les prémiers élémens des Lettres. Pour prévenir cet inconvénient, M. Dumas a inventé une nouvelle méthode de montrer aux enfans ces élémens: elle est dévelopée dans la *Bibliothéque des enfans* imprimée à Paris én 1734. & dans le *Bureau Tipographique*. Des personnes intelligentes ont jugé ce sistême très-ingénieux, & fort propre à avancer la jeunesse: on a fait usage de cette méthode pour Monseigneur LE DAUPHIN, & pour les Enfans de France.

Italienne & Espagnole.

Le caractère de simplicité & de noblesse, qui est propre à la Langue Françoise, ne se trouve guère dans les autres Langues: l'Italienne à je ne sais quoi d'enjoué, de badin, & de folâtre; l'Espagnole donne dans l'excès opposé: la pompe, l'ostentation, l'enflure font son caractère: l'une & l'autre a dégénéré de sa prémière pureté. Pour voir ces deux Langues dans leur beauté, on doit les considérer dans le berceau: en effet Guevarre, Marianna, & Loüis de Gre-

GRAMMAIRE, LANGUES.

nade ont une netteté qu'on chercheroit inutilement dans les Espagnols de nos jours. Quant aux Italiens, Boccace & Pétrarque n'ont été que foiblement imités par le Bembe, & par le Tasse; & l'on peut dire que le Cardinal Bentivoglio, le Guarini, & le Cavalier Marin sont comme les derniers débris de cette Langue. Elle n'a pas manqué toutefois de bons Ecrivains, qui ont tâché de ramener ses beaux jours. Ferrante, Longobardi, Matthei, Ruscelli, Pergamini, &c. se sont fortement élevés contre les abus; & les utiles travaux des Académies (t), joints aux écrits de quelques beaux esprits de ce siécle, forment un préjugé bien fondé du rétablissement de cette Langue.

On croit qu'elle vient d'un mêlange du Latin avec la Langue des Barbares: mais il est clair que la Langue Italienne se forma par le retranchement des consonnes finales des mots Latins, ce qui en rendit la prononciation plus douce; & il n'est pas moins évident que les Barbares y auroient plûtôt ajoûté de nouvelles consonnes, selon le génie de la

(t) Entr'autres de l'Académie *della Crusca*, dont le Dictionnaire est très connu.

GRAMMAIRE, LANGUES.

Langue Germanique, qu'ils parloient tous (v).

La Langue Italienne vit bientôt sortir de son sein trois Dialectes différentes, la Romaine, la Florentine, & la Siénoise : de ces idiomes le Toscan est le meilleur, & des deux villes de Toscane, Florence est celle qui a conservé plus soigneusement la pureté de sa Langue. Quant à la prononciation, les Romains l'ont lente, & les Toscans précipitée, mais entiére.

On apprend par principes la Langue Italienne dans les Grammaires de Ferreti & de Venéroni, l'Espagnole dans celle d'Oudin, l'une & l'autre dans celles de Lancelot, l'Allemande dans celles de Dupont & de Spattenbach, & l'Angloise dans la Grammaire qui fut imprimée à Roüen en 1639. & dans celle que M. Pell a publiée à Londres en 1735. à laquelle il a joint un Vocabulaire Anglois, Flamand, François, & Latin. Du reste, les gens de qualité apprennent

Allemande

l'Allemand plus pour la commodité des voïages, que pour la lecture : les Savans au contraire s'appliquent à l'Anglois, à

(v) *Maffei Verona illustrata*, part. 1.

cause des excellens livres, qui depuis quelque tems paroissent en cette Langue : les autres sont négligées ; & constamment elles méritent de l'être.

GRAMMAIRE, LANGUES.

Turque.

Cependant aujourd'hui que les Turcs se dépouillant de leur ancienne barbarie commencent à cultiver les Lettres, leur Langue devient moins indifférente ; il y a même plus d'un siécle qu'on l'étudie, & il faut avouer que les secours ne manquent pas. Guillaume Mégiser, Historiographe de l'Electeur de Saxe, publia en 1612. une Grammaire Turque ; c'est la prémière qui ait paru : elle fut suivie de celle qu'André du Ryer, sieur de Malézair, fit imprimer à Paris chez Vitré en 1631. Au bout de quelques dix à douze ans, Jean Molino, & François-Marie Maggio, Clerc Régulier de Palerme, mirent au jour, l'un ses Rudimens en 1640. l'autre ses Institutions en 1643. Dans la suite, on vit quelque chose de plus complet en ce genre, la Grammaire Turque de Guillaume Seaman imprimée à Oxford en 1670. & celle de Meniski publiée à Vienne en Autriche en 1680. Toutes ces Grammaires sont Latines, hormis celle de Molino qui fut composée en Italien ; maintenant

GRAMMAIRE, LANGUES.

nous en avons une écrite en François par le Pere Holderman Jésuite, &, ce qui est à remarquer, imprimée à Constantinople (x).

La Langue Turque a souffert divers changemens, selon les différentes Régions occupées par les Turcs. Car lorsqu'ils habitoient les environs de la Mer Caspienne, & les extrémités septentrionales de l'Inde Mogole, entre l'Iran & le Touran, ils parloient la Langue Scythe, ou Tartare : entrés dans l'Iran, ils adoucirent leur Langue naturelle par l'addition de quelques mots Persans, & ils lui donnerent de la force en y ajoûtant quelques mots Arabes.

Tartare.

La Langue Tartare a éprouvé des altérations encore plus grandes que la Langue Turque, causées par les révolutions qui sont arrivées dans les païs immenses du Touran; & l'effet de ces révolutions a été, que les Tartares qui du tems du fameux Genghiscan ne parloient qu'une Langue, parlent aujourd'hui les uns Turc, les autres Persan, les autres Moscovite, d'autres Chinois, & d'autres enfin des Langues inconnuës aux autres

(x) Journal des Savans, Mai 1732.

Nations, quoique probablement dérivées de l'ancien Scythe.

GRAMMAIRE, LANGUES.

La Langue Persane reçut une infinité de mots Arabes, quand la Perse toûjours exposée aux incursions des Arabes, devint la conquête de ces Peuples. Mais cette Langue s'appropria de telle sorte ces locutions étrangéres, que dans le sens qu'elles adopterent elles eurent fort peu de rapport à leur signification primitive. L'ouvrage le plus utile pour l'intelligence de cette Langue est le Dictionnaire du Pere la Brosse publié à Amsterdam en 1684. Persane.

La Langue Arabe est si riche, & si variée, qu'elle a presque autant de Dialectes, qu'il y a de Provinces où on la parle: car sans compter les Langues Syriaque & Ethiopienne, les Maures de Syrie, d'Egypte, de Barbarie, de Mauritanie, & de l'Yémen, ont bien de la peine à s'entendre les uns les autres, quoiqu'ils parlent tous la Langue Arabe. Meninski, Secrétaire-Interpréte de S. M.I. a fait un excellent Dictionnaire intitulé, *Latino-Arabico-Turcico-Persicum*, où les Langues dont nous venons de parler se trouvent réünies. Raphelengius avoit donné un Lexique, Postel & Er- Arabe.

GRAMMAIRE, LANGUES.

penius des Grammaires pour la ſeule Langue Arabe.

Chinoiſe.

La Chinoiſe mérite une attention toute particulière, non ſeulement parce que c'eſt la Langue d'un Peuple très-poli, mais encore parce qu'elle a des ſingularités qui la diſtinguent de toutes les autres Langues. Les caractères Chinois ne forment par leurs combinaiſons ni ſyllabes, ni mots : ils ne font que peindre les objets qu'ils déſignent ; on en compte juſqu'à quatre-vingt mille, en y comprenant les quatre cens Radicaux, d'où dérivent tous les autres. A la vérité, il n'eſt pas abſolument néceſſaire de connoître tous ces caractères : ſeize-cens monoſyllabes ſuffiſent à qui ſe contente de parler cette Langue, & ſept mille caractères à qui ſe borne aux livres d'un uſage commun : mais ſi l'on veut s'engager dans les livres de Siences, il faut connoître quinze mille caractères, & même, ſelon quelques-uns, juſqu'à 70000. ou 80000. ils ſont rangés par colonnes de haut en bas, diſpoſées de droite à gauche. Au reſte on a pour l'intelligence de cette Langue plus de Lexiques que de Grammaires ; car outre les Lexiques dreſſés par les Chinois, nous

avons ceux de François Dias, de Chrétien Hertric, des Peres Catanée, Trigault, & Semedo, Jésuites, & de M. Bayer: mais tous ces Dictionnaires s'éclipseront bientôt à la vûë du Dictionnaire Universel de MM. Freret & Fourmont (y); & la Grammaire de ces deux savans Académiciens suppléera ce qui manque à cet égard. Nous n'avons présentement que les Grammaires Chinoises du Pere Varo, Dominicain, écrite en Espagnol, & du Pere Castorano, Cordelier, qu'un séjour de plus de trente années à la Chine a mis au fait de la Langue du païs. Je ne parle pas de la Grammaire de M. Bayer, parce qu'elle est défectueuse, ni de celle du Pere Prémare, Jesuite, parce qu'elle n'est pas imprimée.

GRAMMAIRE, LANGUES.

Langue des Hurons.

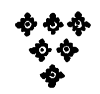
Nos Colonies ne nous rendent pas indifférens sur la Langue de l'Amérique Septentrionale. C'est la Langue des Hurons, commune à peu de chose près, à tous les Sauvages de ces vastes contrées: car quand on la posséde bien, on se fait entendre en peu de tems aux cinq Nations Iroquoises, qui ont chacune leur langage à part. La Langue maî-

(y) Celui-ci en a composé six, qui sont manuscrits dans son Cabinet.

GRAMMAIRE, LANGUES.

tresse des Hurons majestueuse & énergique est très-difficile, à cause de leurs lettres gutturales, & de la diversité des accens : le Pere Chaumont, Jésuite, en a fait la Grammaire. Si l'on peut s'en rapporter au témoignage des Peres Grillet & Béchamel, les habitans de la Guiane parlent une Langue, qui est entenduë non seulement de toutes les Nations que les Espagnols & les Portugais obligerent à se retirer dans la Terre-ferme, mais aussi des Caraïbes, qui sont les Naturels des Antilles : & cette Langue s'étend plus de 400. lieuës le long des côtes, & 120. dans les terres (z).

(z) Voïage de la Guiane.



POESIE.

LA Poësie, selon la pensée d'un Auteur fort judicieux (a), est aussi ancienne que le Monde. Elle naît, pour ainsi dire, avec la parole, & prend sa source dans le fond de la nature. L'Homme récemment sorti des mains de Dieu admire l'étonnant spectacle de l'Univers, qui annonce la bonté & la magnificence de celui qui l'a créé (b). La vûë de tant de merveilles l'éleve à la contemplation de l'Etre Suprême; fortement occupé de l'objet seul digne d'être aimé, il publie la grandeur de ce Dieu si parfait, si puissant, & si sage; il emprunte le secours de la voix, qui ne forme d'abord que des sons inarticulés, ausquels dans la suite il attache des idées nettes & distinctes des sentimens dont il se sent pénétré.

Un langage commun & vulgaire répondroit mal à ce doux épanchement du cœur: il faut à l'homme du grand

(a) M. Rollin, Manière d'enseigner les Belles Lettres, tom. 1. p. 79.
(b) Psal. 18. v. 1.

POESIE.

& du ſublime. Il parcourt la nature, & il forme ſes images les plus vives, ſes expreſſions les plus hardies, des diverſes richeſſes que la nature enferme dans ſon ſein. Il obſerve qu'entre les différens ſons que rendent les paroles, les uns ont plus de douceur, d'autres plus de rudeſſe ; & il cherche à imprimer aux termes dont il ſe ſert un certain nombre & une certaine cadence.

Origine de la Poëſie, & uſage qu'en firent les Hébreux.

Telle eſt la nature de l'ancienne Poëſie ; ſon unique tâche étoit de publier les louanges de Dieu. Telle eſt ſon origine ; tel enfin l'uſage qu'en firent les Hébreux. Voulez-vous de la Poëſie ? dit un Ancien (c), vous avez les Prophetes, Job, les Proverbes, où vous trouverez plus d'eſprit que dans tous les Poëtes. Mais les Nations que Dieu avoit laiſſé marcher dans leurs voïes, tranſporterent bientôt à la créature un tribut qui n'étoit dû qu'au Créateur ; ainſi la Poëſie dégénérant de ſa prémière pureté, fut emploïée à célébrer les fauſſes Divinités du Paganiſme ; & venant peu à peu à s'altérer, elle deſcendit aux enfans des Dieux, aux Fondateurs des

(c) L'Auteur des Conſtitutions Apoſtoliques, l. 6.

Empires, aux Conquérans, à tous ceux qui s'étoient fait un grand nom. Enfin par un aveuglement déplorable, elle servit à louer les vices les plus honteux, & à rendre aimables les passions les plus infames, funestes suites de la dépravation du genre humain; qui avoit déïfié ses passions & ses vices.

C'est l'abus que firent les Grecs, & les Romains après eux, d'un Art si noble & si saint dans sa naissance. Ils conserverent néanmoins une notion claire & distincte du vrai caractère de la Poësie; ils éxigerent des Poëtes la fécondité de l'invention, la noblesse des sentimens, la grandeur des expressions, & sur tout un entousiasme qui approchât de l'inspiration divine. Il est rare que tant de qualités se trouvent dans le même sujet; l'art ne donne nullement l'élevation de génie, le grand sens, & la vivacité; delà, cette maxime généralement reçuë, qu'il faut apporter en naissant ces heureux dons du Ciel; delà, le petit nombre de ceux qui excellent dans la Poësie.

Ce qui me paroît le plus surprenant, c'est cette différence infinie qui se remarque de siécle à siécle chez les Peuples les plus polis.

POESIE. Gréque. Des cendres d'Homère il devoit naître sans doute une infinité de bons Poëtes : cependant la Poëſie Gréque ſe reſſerra dans ce petit eſpace de tems qui s'écoula depuis la journée de Marathon juſqu'à la guerre *Sociale*.

Latine. Un même âge donna le dernier éclat à la Poëſie Latine ſous le regne d'Auguſte : portée alors à un haut degré de perfection, elle effaça les vers ïambiques de Ciceron (d), & de Caton d'Utique (e) : languiſſante ſous Tibere, Caïus, & Claude, elle fit ſes derniers efforts ſoûtenuë par Perſe & Juvenal ; & quelque tems après, elle ſembla expirer avec Martial. Les ſoins que prirent les Empereurs Romains pour lui redonner la vie furent tous infructueux. Balbin, Gordien le Jeune, Numérien, & Valentinien I. cultiverent la Poëſie, bons Verſificateurs, mauvais Poëtes, ſi la Poëſie eſt inſéparable de cet entouſiaſme qui éleve l'Ame, la ravit, la tranſporte. Le commerce des Romains avec les Peuples qu'ils avoient réduit ſous leur puiſſance, Grecs, Syriens, Eſpagnols, Gaulois, corrompoit la Poëſie, qui n'étoit

(d) Poëme intitulé, *Pontius Glaucus.*
(e) Contre Metellus.

plus

plus qu'un amas de pointes toûjours recherchées, ſouvent obſcénes. Les Chrétiens n'oublioient rien pour la décrier, comme ſentant trop le Paganiſme ; & après la chûte de l'Empire, l'épouvante qu'Alaric & les autres Barbares porterent dans toute l'Italie pendant le quatrième ſiécle, fit taire les Muſes. En ce tems-là Auſone gâta l'heureux talent qu'il avoit pour la Poëſie par la ſingularité vicieuſe de ſa verſification : il affecta de finir ſes vers ou par un monoſyllabe, ou par un mot de cinq ſyllabes. Enfin la décadence des études transforma les Poëtes en Hiſtrions, ou Farceurs, proſcrits par les Conciles, & déclarés infames par Charlemagne. POESIE.

La Poëſie Françoiſe foible dans ſa naiſſance, prit de lents accroiſſemens : parvenuë enfin à un âge parfait, elle jetta un grand éclat, qui n'a duré toutefois que pendant le ſiécle de Corneille. Françoiſe.

La Poëſie Italienne paſſa par ces différens degrés : le Dante en fut le pere : il fit de mauvais imitateurs : Gorelli n'eut en partage que l'obſcurité & la rudeſſe : les grands Poëtes furent tous contemporains du Taſſe. Italienne.

En Eſpagne la Poëſie introduite par les Eſpagnole.

POËSIE.

Arabes, après que Musca Général des armées du Caliphe de Syrie eût subjugué ce Roïaume, ne parut dans tout son lustre que dans le siécle de Lopé de Vega, mais avec le caractère qui lui est propre, l'enflure, la fausse grandeur.

Angloise.

En Angleterre la Poësie ne commença à se rendre digne d'attention que dans le quatorzième siécle : Changer qui vivoit alors, est inimitable dans ses descriptions, & en général fort ingénieux. Mais dans tous les tems, la Poësie Angloise revêtuë d'un dehors pompeux, souvent harmonieux, ne fait aucune image, & ne présente à l'esprit qu'un sens trivial, ou un simple jeu de mots (f). Mais d'où vient cette extrême différence ? N'en cherchons pas la cause, nous nous écarterions de notre sujet ; & que pourroit-on d'ailleurs ajoûter aux solides réflexions de l'habile Critique, qui paroît avoir épuisé cette matière (g).

Pour nous mettre bien au fait de la Poësie Angloise, comparons-la avec la Poësie Italienne, ou plûtôt comparons le génie

(f) Spectateur Anglois du 14. Avril 1711.

(g) M. l'Abbé du Bos dans ses Réflexions critiques sur la Poësie, &c. part. 2. sect. 14. & suiv.

s avec le génie Italien. „Celui-ci, Poesie.
ı bel esprit (h), emporté par le
t par la vivacité de son imagina-
s'évapore, pour ainsi dire, &
donne comme la fleur de son es-
celui-là rentre en lui-même, &
put de la profondeur de son génie.
pensées du prémier ne paroissent
génieuses: celles du second ne pa-
nt que solides. Les unes perdent à
men: les autres y gagnent commu-
nt. L'Italien & l'Anglois tom-
souvent dans le bas & dans le pué-
nais vous diriez que l'Italien s'y
aller par légèreté, & l'Anglois par
tion. L'Italien ne peut s'empêcher
mêler quelque chose de comique
son sérieux: l'Anglois au contrai-
nserve toûjours un certain air sé-
„rieux jusques dans son comique. Le
„prémier vous éblouit d'abord; mais lors
„qu'on le regarde de près, on n'y trouve
„souvent que du clinquant: le second
„vous donne réellement de l'or, mais
„de l'or tel qu'il sort de la mine, sans
„couleur, sans éclat, & mêlé de
„beaucoup de matières étrangéres.

(h) M. l'Abbé du Resnel, Préf. des Principes de la Morale & du Goût.

POESIE.

„ Enfin, l'Italien réjouit & amuse ; mais „ il est rare qu'il instruise : l'Anglois „ veut toûjours instruire ; il y réüssit „ assez souvent, mais il occupe & fatigue „ l'esprit „.

Danoise.

Le Danemarc nous donne pour tout Poëte le seul André Bordingius (i). La Poësie Arménienne a varié selon ses différens âges : dans le prémier elle étoit tout-à-fait dans le goût de celle des Hébreux : elle empruntoit ses graces d'une cadence nombreuse dont l'usage est propre à la Langue du païs : dans le second âge, cette Poësie dénuée de ses expressions nobles, de ses images vives & touchantes, de ses idées sublimes, se contenta de tirer des Arabes les régles des vers, & ne se rendit considérable que par le grand nombre de ceux qui la cultiverent, entre lesquels on compte des Rois (k), & des Patriarches. La Poësie n'a pas toûjours été inconnuë aux Indiens. Mais quelle Poësie ! Il y a dix-huit cens ans qu'ils avoient un Poëte (l). Enfin on trouve dans la Poësie

Arménienne.

Indienne.

(i) Ses Oeuvres ont été imprimées à Copenhague en 1736.

(k) Haïton, Roi de la petite Arménie, l'an de J. C 1244.

(l) Lettre du P. Calmette, Jésuite, du 28. Sept. 1730.

Chinoiſe, au jugement du Pere du Halde, de l'entouſiaſme, de l'imagination, de l'allégorie, des figures qui rendent le ſtile plus animé : mais y trouve-t'on de la majeſté, de la régularité, de la bienſéance ?

POESIE. Chinoiſe.

S'il y a eu des païs & des tems où l'on ait vu fleurir la Poëſie, & d'autres qui n'aïent point produit de Poëtes, la Poëſie a paru ſous diverſes formes en des tems fort différens ſuivant le différent caractère des Langues.

Chez les Grecs & les Romains on la voit marcher par cadence à l'aide d'une certaine meſure de quelques ſyllabes : ces ſyllabes diverſement combinées forment une grande varieté de vers, & ces vers différemment aſſemblés forment différentes eſpéces de Poëmes ; par là il eſt évident que les Anciens mirent tout l'agrément de leur verſification dans cette délicate & ſonore varieté de pieds.

Les Barbares qui envahirent l'Empire Romain, ne purent donner à leurs poëſies une beauté dont leurs Langues n'étoient pas ſuſceptibles. Deſeſpérant de les manier ſuivant les régles du mêtre, ils crurent qu'il y auroit de la grace à terminer par le même ſon deux parties du diſcours éga-

POESIE. Origine de la Rime.

les & consécutives (m). Voilà l'origine de la Rime qu'ont adopté tous les Peuples qui ont succedé à la puissance des Romains. A peine eurent-ils pris ce goût, qu'ils voulurent introduire les rimes dans la Poësie Latine : mais une versification aussi insipide ne s'est conservée que dans quelques Hymnes & Proses de l'Office de l'Eglise, que leur antiquité & leur destination ont fait respecter. En cette matière ce qui fait beauté dans une Langue est souvent insupportable dans une autre; l'essai qu'on a fait de nos jours d'assujettir notre Poësie au mêtre des Anciens, a eu un succès aussi malheureux, que l'invention des vers Léonins au tems de nos peres.

POEME LYRIQUE.

Origine du Poëme Lyrique chez le Peuple de Dieu.

C'Est parmi le Peuple de Dieu que la Poësie Lyrique a pris naissance. Conduite par l'Esprit Saint, elle a été parfaite dès son origine; & elle étoit inséparable de la Musique, parce qu'elle devoit servir à l'instruction de la postérité, & que l'on

(m) M. Rollin, Manière d'enseigner les Belles Lettres, tom. I.

retient mieux les paroles mises en chant.



Enos fils de Seth, & petit-fils d'Adam, commença d'invoquer le nom du Seigneur, dit l'Ecriture (n), c'est-à-dire, par des Cantiques : car Adam l'avoit invoqué par un culte intérieur, & Abel par des Holocaustes. Nous n'avons ensuite rien de plus ancien en ce genre que les Oracles de Jacob sur la destinée de ses enfans [o] : le stile en est figuré & métaphorique, les pensées fortes & sublimes. Les deux Cantiques de Moïse ont le même caractère : dans le prémier ce grand homme met devant les ïeux le passage triomphant des Israëlites au milieu de la Mer Rouge, les Egyptiens ensevelis dans les flots, les habitans de Canaan saisis d'effroi, & plongés dans une douleur amére [p] : quelle noblesse, quelle vivacité dans cette peinture ! Mais quand Moïse est prêt à quitter ce peuple rebelle, il éleve sa voix : il commande à la terre & aux Cieux d'être attentifs à ses paroles : il confond l'ingratitude du peuple, en leur rappellant les bontés & les merveilles de Dieu ; & il leur prédit les maux qui les

(n) *Gen. cap. 4. v. 26.*
(o) *Ibid. cap. 49. v. 3. & seq.*
(p) *Exod. cap. 15.*

POESIE. doivent accabler, s'ils abandonnent le Seigneur pour adorer les Divinités étrangéres [q].

Le pieux usage de publier les œuvres du Tout-puissant se perpétuë chez les Israëlites. Debora chante sur les instrumens la défaite des ennemis [r] : la mere de Samuel remercie le Seigneur de la grace qu'il lui a fait de lui donner un fils [s] : & Ezechias guéri d'une manière toute miraculeuse, se répand en actions de graces [t] ; car les Hébreux avoient grand soin de composer des Cantiques sur ce qui leur arrivoit de considérable : on le voit clairement dans les Pseaumes de David, que l'on peut appeller l'Histoire allégorique de ce Prince, & [ce qui est leur principal objet] l'Histoire du Messie.

La Poësie Lyrique étendoit ses droits sur la Morale : elle donnoit des maximes admirables pour la conduite de la vie sous des images agréables. Salomon avoit écrit mille cinq Cantiques [u], c'est-à-dire, des Paraboles, ou Proverbes expri-

(q) *Deut. cap.* 32.
(r) *Judic. cap.* 5.
(s) *Reg. lib.* 1. *cap.* 2.
(t) *Isai. cap.* 38. *v.* 10. *&c.*
(u) *Reg. lib.* 3. *cap.* 4. *v.* 32.

més en vers faits pour chanter. Le même Poëme, mais d'un ton plus lugubre, déploroit la mort des personnes illustres, quand elle avoit été malheureuse : c'étoit une espéce d'Oraison funébre. Tels furent les Cantiques que David fit pour Saül (x), & Jerémie pour Josias (y). POESIE.

Dans les derniers tems, les Juifs nommés Therapeutes composoient des Cantiques & des Hymnes de diverses mesures, & sur divers chants (z) ; c'étoit au commencement & à la fin de leurs festins sacrés qu'ils chantoient ces Cantiques à deux chœurs ; & ces concerts étoient toûjours suivis de danses (a).

Les Grecs.

N'en doutons nullement, la Poësie regnoit en Grèce avant Homère, & c'étoit la Lyrique, c'est-à-dire, les Hymnes & les Odes, emploïées à louer la Divinité [b]. Plus les Poëtes Grecs sont anciens, plus leur Poësie ressemble à celle des Hébreux : c'est tout ce qu'on peut dire de ces prémiers Poëtes : quoique les noms de Linus, d'Orphée [c], d'Amphion

(x) *Reg. lib. 2. cap. 17.*
(y) *Paral. lib. 2. cap. 35. v. 25.*
(z) *Philo de vita contemp. pag. 893.*
(a) *Ibid. pag. 899.*
(b) *Plat. Leg. 7.*
(c) Compagnon des Argonautes 55. ans avant la ruine de Troie.

POESIE.

soient célébres, leur Histoire est envelopée de fables; si l'on veut s'appuïer sur quelque chose de certain, il faut descendre plus bas, & s'arrêter aux neuf fameux Lyriques de la Grèce.

Stésichore, que le Pere Petau place à l'an du Monde 3372. vers la 38. Olympiade, me paroît le plus ancien. Il chanta des guerres considérables, & d'illustres Héros, & il soûtint sur la Lyre la noblesse & l'élevation du Poëme Epique [d]. Mais il deshonora la Poësie en diffamant Hélene dans ses vers [e]: il en fut puni, si l'on en croit un Ancien [f], par la perte de la vûë, qu'il ne recouvra qu'après avoir chanté la palinodie.

Alcman, contemporain de Stésichore, fut l'auteur des vers tendres.

Sapho [g] qui vivoit en même tems, montra dans ses Odes beaucoup de douceur & de finesse; on lui doit l'invention de ce vers si coulant, & si convenable aux sujets qui demandent le plus d'agré-

(d) *Quintil. Inst. Orat. lib.* 10. *cap.* 1.
(e) *Horat. Epod.* 15.
(f) *Pausanias in Laconicis.*
(g) Lesbienne. Il y a 2. Sapho de l'Isle de Lesbos, l'une d'Erése, l'autre de Mitylène: M. VVolph prétend que ces deux ne font qu'une qui a habité successivement ces deux villes.

POESIE.

ment (h). Sapho avoit fait neuf livres d'Odes : il ne nous en reste qu'une, qui n'est pas même dans son entier, mais où l'on trouve la beauté, le nombre, l'harmonie, & les graces infinies que l'Antiquité donne aux autres. Les Hymnes, & les Epithalames qu'on attribuë à cette dixième Muse, faisoient peut-être partie de ses Odes. L'Hymne à Venus est la seule de ces Hymnes qui ait échapé aux injures du tems. Demetrius de Phalere, Denis d'Halicarnasse, & Longin ont comblé de louanges cette illustre fille : j'y souscrirois volontiers, si la pureté de ses mœurs répondoit à la beauté de son génie : il a plu à quelques anciens Auteurs [i] de les représenter sans tache : mais leur témoignage est démenti par des traces des vices les plus grossiers qu'on apperçoit dans les fragmens des Œuvres en vers de cette Poëtesse (k). Sapho inspira son goût pour le Lyrique à de jeunes personnes de son sexe, à Anagore de Milet, à Eunique de Salamine, & à Gongyle de Colophon (l).

(h) Le Vers Saphique.
(i) Athénée, Plutarque, Aristote, &c.
(k) Imprimées à Londres en 1733.
(l) *Jo. Christ. Wolph. Sapph. Frag. in Præf.*

POESIE.

Alcée plein de force & de majesté, le prit sur un ton plus haut : il attaqua les Tyrans ; quoique très-propre aux grandes choses, il s'amusa quelquefois aux petites, & aux plaisirs de la table, qu'il auroit dû négliger : du reste, son stile serré, magnifique, châtié avoit souvent assez de rapport avec le stile d'Homère (m). C'est d'Alcée que le vers Alcaïque a tiré son nom.

Simonide touchant & pathétique, excella dans les descriptions tristes & lugubres. Une douceur charmante, un savoir immense, une sagesse éprouvée faisoient le caractère de ce Poëte (n) : sa conversation adoucit l'humeur dure & sauvage d'Hiéron, Tyran de Syracuse ; & ses entretiens avec Socrate donnent encore aujourd'hui aux Princes de bonnes instructions sur les devoirs de la Roïauté (o).

Pindare surpassa tous les Lyriques dans la grandeur du dessein, dans la varieté des pensées, dans la hardiesse des figures, dans le tour heureux des expressions : affranchi des liaisons ordinaires du dis-

(m) *Quintil. Inst. Orat. lib.* 10. *cap.* 1.
(n) *Cic. de Natura Deorum*, *lib.* 1. *n.* 60.
(o) Voïez le Dialogue de Xenophon intitulé, *Hiéron.*

POESIE.

cours, il émeut, il étonne par des cadences nombreuses, qui en augmentent la force : tantôt il s'éleve d'un vol soûtenu ; on le perd de vûë : tantôt il s'élance par bonds ; il marche avec rapidité, & par d'impétueuses saillies il se précipite dans l'immense profondeur de ses idées (p). Nous n'avons de Pindare que les quatre livres que les Anciens ont appellé les livres de la Période ; il y célébre les victoires remportées aux différens Jeux de la Grèce : le reste est perdu, à quelques fragmens près, qui sont épars dans les Auteurs : mais ce qui a échapé à l'injure des tems suffit pour bien faire connoître le mérite de ce grand Poëte. En effet, l'Ode (q) en l'honneur de Théron, Roi d'Agrigente, vainqueur à la course des chars, est un chef-d'œuvre de l'Art : Quelle sublimité dans l'expression ! Quelle noblesse dans les sentimens ! Quelle pureté dans la morale !

Simonide & Pindare avoient pour rivaux à la Cour de Syracuse, & à celle d'Agrigente deux fameux Lyriques, Ba-

(p) *Horat. lib. 4. Od. 2.*
(q) Traduite par M. Massien, & qu'on lit dans le 6. tome des Mémoires de l'Académie des Belles Lettres.

POESIE. chilide & Epicharme : ils tâchoient de se détruire réciproquement : ils vouloient tous la prémière place dans l'estime d'Hiéron & de Théron : car les grands talens ne sont pas exemts d'envie ni de basse jalousie : la modestie n'étoit pas la vertu de ces *Sages*.

Anacréon (r) d'un stile aisé, gracieux & délicat, peignit dans ses Odes les amours, les jeux & les ris ; ou pour mieux dire, il y peignit les mouvemens de son cœur un peu trop passionné. Notre siécle abonde en Critiques sévères à outrance. Un Savant de ce caractère (s), malgré sa qualité d'Editeur (t), s'est avisé d'enlever au Poëte de Téos cette Poësie Anacréontique que lui donnoit une longue suite de siécles. C'est, dit-il, un amas de piéces qui viennent de différentes mains. Il étale pour le prouver assez d'érudition : mais un peu moins de doctrine, & un peu plus de goût fait aisément sentir qu'une si parfaite uniformité de stile ne sauroit être l'ouvrage de plusieurs.

(r) De Téos, ville d'Ionie, vivoit dans la 72. Olympiade.

(s) M. Pauw.

(t) Cette nouvelle édition des Odes d'Anacréon fut imprimée à Utrecht en 1732.

Archiloque (u) fit des Epodes, poëme licencieux où il déchira impitoïablement Lycambe & sa famille. Il étoit plus ancien que les Lyriques précédens : ses Hymnes lui firent beaucoup d'honneur ; & celle où il chanta les louanges d'Hercule, lui valut une couronne aux Jeux Olympiques (x). S'il est digne de louange d'avoir porté tout-à-coup à une très-grande perfection le genre de poësie qu'il avoit inventé (y), il est inexcusable de ne devoir cette invention qu'au dépit, & qu'à la rage (z). Au jugement de Quintilien (a), Archiloque avoit une force d'expression extraordinaire, des pensées hardies, des traits vifs & perçans, un stile plein de force & de nerfs. POESIE.

Terpandre, Timocréon, & la savante Praxile se signalerent par leurs *Scolies*. C'est le nom que les Grecs donnoient aux Chansons de table, quand la voix étoit accompagnée des sons de la Lyre. Et

(u) Fils de Téléficle de l'Isle de Paros, contemporain de Gygés Roi de Lydie.
(x) Recherches de M. l'Abbé Sévin sur Archiloque.
(y) Le vers ïambe, selon Velleïus Paterculus, liv. I. ch. 10.
(z) *Horatius de Arte Poëtica.*
(a) *Instit. Orat. lib.* 10. *cap.* I.

POESIE.

ſans s'arrêter à des ſujets communs & ordinaires, ils firent rouler leurs Scolies ou ſur la Morale, ou ſur l'Hiſtoire (b).

La majeſté de l'Ode s'accorde avec la gravité du Cothurne. Euripide fameux Poëte Tragique, célébra les victoires Olympiques d'Alcibiade par une Ode, dont Plutarque nous a conſervé un fragment (c). Le Poëme Lyrique déridoit même le front des Philoſophes les plus auſtères. Empédocle fit une hymne en l'honneur d'Apollon (d). Socrate la veille de ſa mort en fit une autre pour les enfans de Latone ; & Ariſtote avec les accords de ſa Lyre déplora la mort d'Hermias, Roi ou Tyran d'Atarne.

Long-tems après, & ſous le regne de Ptolomée Philadelphe parut le Poëte Callimaque : il a beaucoup écrit, quoiqu'il n'y ait que quelques hymnes qui ſoient venuës juſqu'à nous. Timothée ſe diſtingua auſſi dans le genre Lyrique. Ce Poëte eſt peu connu : nous ſavons ſeulement que le Muſicien Pylade chanta aux Jeux Néméens, célébrés l'an 205. avant J. C.

(b) Mémoires de M. de la Nauze ſur les Chanſons de l'ancienne Grèce, tom. 9. de l'Hiſtoire de l'Acad. des B. L.

(c) *In Alcib.*

(d) M. Bonamy, Recherches ſur Empédocle.

les

les Perses de Timothée (e). Rien ne prouve mieux l'avilissement où tomba dans les derniers tems la Lyre des Grecs, que l'abus qu'en fit Mesoméde en célébrant l'infame Antinoüs : sa Muse follement récompensée par Adrien, & par Caracalla, s'attira le mépris & la juste indignation du prémier & du plus sage des Antonins.

POESIE.

Les Chrétiens releverent la Poësie Lyrique de cet état de bassesse, & la firent servir à célébrer les louanges du Tout-puissant, même par des Chansons de Table : mais c'étoient des Cantiques spirituels. „ Les Fidéles, dit S. Clément ¶ „ Alexandrin, chantoient dans leurs re- „ pas, en bûvant les uns aux autres, „ pour charmer leurs passions, & pour „ louer Dieu des biens qu'il leur donnoit „ si abondamment „ (f).

Latins.

Les Romains s'appliquerent fort tard à la Poësie Lyrique : Horace, qui le prémier leur en fit connoître les beautés, ne trouva personne qu'il pût imiter parmi les Latins ; il chercha ses modéles chez les Grecs, & s'attachant à Anacréon & à

(e) *Plutar. in Philopœm.*
¶ Il vivoit dans le 2. siécle.
(f) *Stromat. lib. 6.*

POESIE.

Pindare, il réünit la force de l'un & la douceur de l'autre ; ainsi il se fit un caractère tout nouveau : il s'éleva avec dignité, sans rien perdre de ses graces, & heureusement hardi dans la varieté de ses figures, il charma l'oreille par la douceur de ses sons, & remplit l'imagination par la vivacité de ses images : son jugement étoit sain, sa morale sans verbiage, sa poësie sans fade encens (g) ; & les charmes innocens de cette délicieuse poësie faisoient souvent goûter les préceptes les plus importans, & les régles les plus solides d'une sublime Philosophie.

Horace ne laissa point de successeur dans le genre Lyrique : Cœsius Bassus du tems de Néron fit de vains efforts pour le rétablir ; les esprits étoient alors rempans, abbatus, & comme domtés par la servitude ; & ce poëme veut du grand, du merveilleux, & du sublime.

Quand l'amour des Lettres, qu'on peut appeller la passion dominante du seizième siécle, eût entièrement banni l'ignorance des siécles précédens, le Latin fut dans toute l'Europe la Langue commune des Savans : c'est en cette Langue qu'ils cul-

(g) La Chartreuse.

tiverent la Poëſie ; ils s'étoient ſans doute perſuadés que pour bien imiter les Anciens, ils devoient emprunter leurs propres paroles, ſans s'appercevoir que cet attachement ſervile à la Latinité éteignoit en eux ce beau feu qui fait les Poëtes. C'eſt ce qu'un habile Critique (h) reprend avec beaucoup de raiſon dans Vida, qui manque d'élevation dans ſes hymnes, au jugement de Scaliger (i).

POESIE.

George Fabrice, quoique couronné, ſuivant la coûtume, par l'Empereur Maximilien II. n'eſt pourtant louable que par l'uſage qu'il fit de la Poëſie, qu'il n'emploïa qu'à des choſes ſaintes.

Torrentin, Flamand, fut fort eſtimé dans ſon païs, & il paſſa autrefois pour le prémier des Lyriques modernes.

Bucanan a des Odes dignes de l'Antiquité : elles ſeroient parfaites, ſi la bigarrure de ſon ſtile, qui n'eſt point aſſez uni, n'y cauſoit de grandes inégalités (k). Un de nos Poëtes (l) préféroit, dit-on, à l'Archevêché de Paris la Paraphraſe des Pſeaumes de Bucanan : l'expreſſion eſt

(h) Rapin, Réflexions ſur la Poëtique.
(i) *Poëtic. lib. VI.*
(k) Rapin, Réfl. ſur la Poëtiq.
(l) Nicolas Bourbon.

POESIE. forte : mais elle marque bien le cas qu'on a fait de cet ouvrage.

La Chiabrera, le Pindare des Italiens, osa accorder sa Lyre avec des vers faits en sa Langue : il se servit utilement des transpositions, ou des inversions des phrases, dont le genre lyrique ne sauroit se passer, & ausquelles la Langue Italienne se prête volontiers (m).

François. En France Salomon Macrin (n) réveilla le goût du Lyrique : après lui, Muret & Dorat s'attacherent à ce genre de Poësie, que M. Santeuil a porté au point de perfection, auquel peut arriver un Poëme écrit dans une Langue étrangére au Poëte : les Hymnes de Santeuil ont été adoptées en partie par plusieurs Eglises, même de son vivant; circonstance aussi honorable à l'Auteur, qu'elle est rare, & qui seroit singulière, si M. Coeffin ne partageoit aujourd'hui cette gloire avec M. Santeuil.

Ronsard se donna pour l'inventeur de l'Ode Françoise : cet honneur est dû à Pelletier, selon du Bellay (o). Ronsard

(m) *Maffeï Praef. del primo canto dell' Iliade d'Omero.*

(n) Il mourut en l'année 1557.

(o) Pasquier, Recherches de la France, liv. 7. ch. 7.

puisa dans les sources la Poësie Lyrique : mais trop rempli de Grec & de Latin, il en laissa trop couler dans le langage, qu'il rendit par cette licence extrêmement dur & impropre : convenons toutefois que l'esprit de Ronsard ne laisse pas de briller au travers de ses vieux mots, & que ceux qui ont dit le plus de mal de ce Poëte, n'ont pu lui refuser beaucoup de naturel, & une imagination fort vive. POESIE

Remi Belleau, que Ronsard appelloit le peintre de la Nature, mit en vers François les Odes d'Anacréon : s'il en saisit le sens, la finesse lui échapa.

Du Bellay fut en grande considération à la Cour d'Henri second : on le compte le troisième Poëte de la Pleïade Françoise.

Racan & Malherbe vinrent ensuite : & la face de la Poësie changea aussi-tôt ; leur réputation dure encore ; elle semble même augmenter à mesure qu'ils s'éloignent de leur siécle, quoique chacun d'eux ait la sienne d'une manière différente. Racan a plus de génie, Malherbe a plus d'esprit, les ouvrages de celui-ci sont extrêmement travaillés ; mais une scrupuleuse régularité y jette

POESIE.

quelquefois un peu de sécheresse; les poësies de celui-là sont plus négligées; mais cette négligence a ses graces, & des graces qui sont au dessus de l'Art.

Théophile qui les suivit, tomba dans le puéril par une trop grande affectation d'imiter le stile aisé du prémier, & de s'éloigner des manières étudiées du second: comme Malherbe il copia la Nature, de laquelle il fit le Roman, au lieu que Malherbe en avoit fait la peinture, ou l'histoire (p); poussé par l'impétuosité de son génie, il abandonna souvent le jugement, & ne sut pas se soûtenir. Aux endroits où il excelle, il est inimitable; ailleurs, il ne sort pas du médiocre.

On remarque dans M. Godeau un talent particulier pour la Poësie, qui lui faisoit faire les vers avec beaucoup de facilité. Il est vrai qu'il n'a rien qui remuë, ni qui échauffe: cet Auteur est toûjours à jeûn; trop méthodique dans son ordonnance, & trop uniforme dans ses expressions, il se copie lui-même, & ne sait pas l'art de varier ses tours & ses figures (q).

(p) M. de la Bruiere, Caract. Art. 1.
(q) Lettres de MM. Despréaux & Maucroix.

POESIE.

Le Poëme Lyrique peu connu des François avant Malherbe, fut presque enseveli avec lui ; on ne le vit renaître qu'à la fondation des prix de l'Académie Françoise. M. Despréaux donna à ce Poëme un nouveau lustre en célébrant sur le ton de Pindare la prise de Namur. 1691. La magnificence des mots, & l'audace des figures brillent dans cette Ode : l'impétuosité du stile, & ce beau desordre qui est un effet de l'Art, s'y font aussi remarquer.

Je ne dis rien des Lyriques qui vivent encore, ou dont la mémoire est récente : le jugement en appartient au Public ; il n'est pas permis de le prévenir ; & ce jugement ne devient invariable qu'après que le tems y a mis, pour ainsi parler, le dernier sceau.

Mais je ne puis m'empêcher de remonter à un célébre Lyrique Chrétien ; & je ne crains pas d'être desavoué. M. le Maître de Sacy plus Poëte que M. Godeau, à l'imitation de Juvencus qu'il avoit souvent entre les mains, donne à nos Mistères (r) un agrément toûjours

(r) Dans sa Traduction en vers François des Hymnes de l'Eglise.

POESIE. nouveau, qui les fait respecter sans affoiblir leur majesté.

Pour en venir aux étrangers, les Odes de Cowtley (s) sont regardées comme les plus belles qui aïent été écrites en Anglois.

Le *Charakeost*, ou le livre des Cantiques, donne à qui entend bien la Langue Arménienne une juste idée de l'ancienne Poësie Lyrique de ces Provinces; & cette Poësie étoit touchante & sublime, avant que les Arabes dans le septième siécle de notre Ere, en eussent altéré la beauté. Ceux qui voudront se contenter d'une légère ébauche de cette Poësie, trouveront à se satisfaire dans la version Françoise que M. Villefroi a faite de quelques Cantiques Arméniens tirés de ce Recueil.

Le Pere du Halde dans sa Description de l'Empire de la Chine, nous a donné la traduction de plusieurs Odes Chinoises à la louange de la vertu, & des hommes illustres: le stile en est concis & figuré. L'Ode *sur la perte du genre humain* est remarquable par le dogme du péché originel, qui y est exprimé assez clairement.

(s) Il vivoit sous Charles II.

La Poëſie veut plaire, & inſtruire (t); c'eſt pour plaire qu'elle emprunte ce que la Nature a de plus riant; qu'elle pare ſa diction du nombre & de l'harmonie; qu'elle emploïe le merveilleux & le pathétique. Pour inſtruire, la Poëſie nous propoſe de grandes vertus, & de grands vices: ces exemples ménagés avec art, nous portent à aimer les unes, & à fuir les autres: c'eſt le but où elle viſe; & pour y parvenir, elle ſe ſert de l'imitation: tantôt elle met devant les ïeux l'action qu'elle peint, ce qui eſt le propre du *Drame*; tantôt elle ſe contente de la narrer, ce qui appartient à l'*Epopée*. Dans celle-ci l'action doit être illuſtre, & toutes les autres actions doivent s'y rapporter d'une manière, ſinon néceſſaire, du moins vraiſemblable. POESIE.

POEME EPIQUE.

LE Poëme Epique nous vient des Grecs, & Homère en eſt le pere; eſprit original, & propre à former les Les Grecs.

(t) *Horat. de Arte Poëtica*, v. 333. 334.

POESIE.

autres (v), ſon Iliade eſt la plus belle production de l'eſprit humain (x). On y admire l'ordonnance du deſſein, la nobleſſe des expreſſions, les mouvemens tendres & paſſionnés des ſentimens (y): étendu & ſerré, grave & agréable, ce Poëte traite les grandes choſes avec ſublimité, & les petites avec beaucoup de pureté & de juſteſſe (z): mais après avoir fait une vive peinture des deſordres que la colère d'Achille excita dans le Camp des Grecs, il nous repréſente dans l'Odyſſée un homme ſage, toûjours en bute a de nouveaux dangers, toûjours au deſſus de ſa mauvaiſe fortune, & dans la perſonne d'Ulyſſe il nous apprend ce que peuvent la prudence & la vertu (a).

Environ ſix vingts ans après Homère, Héſiode ſe rendit célébre par l'agrément de ſon eſprit, & par la douceur de ſes vers (b). Je ne ſais ſi ſa Théogonie, ou,

(v) *Fons ingeniorum. Plin. Hiſt. lib.* 17. *cap.* 5.
(x) *Pretioſiſſimum humani animi opus. Plin. lib.* 7. *cap.* 29
(y) C'eſt le jugement de Denis d'Halicarnaſſe.
(z) *Quintil. Inſt. Orat. lib.* 10. *cap.* 1.
(a) *Horat. lib.* 1. *Ep.* 2. *init.*
(b) *Vell. Paterc. Hiſtor. lib.* 1. *cap.* 7.

Généalogie des Dieux est un véritable Poëme Epique : elle n'a rien de grand que son sujet : c'est une espéce de Poëme sans art, sans invention, & sans autre agrément que celui qui peut convenir au genre d'écrire médiocre ; car en ce genre-là Hésiode tenoit le prémier rang (c). POESIE.

Les Poëtes qu'on voit dans les siécles suivans (d) ont un caractère bas & grossier ; leur stile est froid & languissant ; & ils ne connoissent ni la régularité du dessein, ni la bonté des mœurs, ni la noblesse des sentimens, ni la beauté de la diction. J'en excepte le jeune Musée : Casaubon le place dans le quatrième siécle : son petit Poëme sur l'histoire d'Héro & de Leandre, au jugement d'un savant Académicien (e), est écrit avec une grande exactitude, & a beaucoup de délicatesse : le stile en est pur, & les expressions toûjours choisies : le vrai mérite de cette piéce est une douceur pleine d'élégance, qui ne se dément point.

(c) *Datur ei palma in medio dicendi genere. Quintil. l. 1. c. 5.*

(d) Coluthus, Tryphiodore, Apollonius de Rhodes, &c.

(e) M. de la Nauze, Remarques sur l'Histoire d'Héro, &c.

POESIE.

Les Latins.

Comme les Grecs n'ont qu'un Homère, les Latins n'ont qu'un Virgile. Le même ſiécle vit naître & mourir la réputation d'Ennius. Quand nous liſons (f) que le prémier Africain voulut avoir un tombeau commun avec ce Poëte, ſouvenons-nous que ce Capitaine donna plus à l'amitié, qu'au mérite. Lucrece vint enſuite : ſon ouvrage eſt moins un Poëme Héroïque, qu'un Siſtême de la Nature. On loue le génie de l'Auteur; on admire ſa hardieſſe à peindre des objets pour leſquels le pinceau de la Poëſie ne paroiſſoit point fait (g) : mais le livre eſt peu lu. Lucrece n'a pas l'art de plaire, & les hommes ne cherchent que le plaiſir. Il a prétendu inſtruire : mais c'eſt dans l'excellent Poëme qu'un grand Cardinal (h) a fait pour réfuter Lucrece, qu'on aura une inſtruction plus ſaine ſur cette matière.

Nous ne trouverons que dans l'Eneïde le Poëme Epique, & dans Virgile le ſeul imitateur d'Homère que l'on puiſſe comparer avec ſon original. S'il n'a pas

(f) *Liv. Decad. 4. lib. 8.*
(g) M. l'Abbé du Bos, Réflex. Critiq. ſur la Poëſie, &c.
(h) M. le Cardinal de Polignac.

POESIE.

toutes les beautés de ſon modéle, il en a d'autres qui lui ſont particulières. Homère, dit un Ancien (i), a plus de génie, Virgile a plus d'art; celui-là eſt plus ſublime, celui-ci eſt plus exact; l'un s'éleve avec plus de force, l'autre, à la vérité, prend ſon vol moins haut, mais il eſt plus ſoûtenu, il ne tombe jamais; on reproche à Virgile quelques négligences qu'une bonne reviſion, s'il avoit eu le tems de la faire, auroit bientôt fait diſparoître: ſon cinquième livre eſt le plus parfait de tous, au jugement de quelques-uns [k]; auſſi eſt-il extrêmement travaillé. Homère peint d'après nature: le Héros de Virgile eſt un Héros fait à plaiſir; ce n'eſt point Enée, c'eſt Auguſte, dont le portrait eſt orné des plus beaux traits de ceux d'Achille & d'Ulyſſe. Homère ſuit exactement la vérité de l'Hiſtoire; en cela Virgile lui eſt inférieur: l'arrivée d'Enée en Italie, qui eſt le fondement de tout le Poëme, eſt contraire aux anciennes traditions: l'épiſode de Didon eſt viſiblement fabuleuſe: trois ſiécles ſéparent Didon d'Enée: il eſt vrai

(i) *Quintil. Inſt. Orat. lib.* 10. *cap.* 1.
(k) Montagne, Eſſais, liv. 2. ch. 10.

POESIE.

qu'on n'exige pas d'un Poëte l'asservissement scrupuleux à l'ordre des tems qu'on exige d'un Historien, & l'on admire avec raison l'art de Virgile, qui pour intéresser les Romains à sa Poësie, y fait entrer la haine implacable de Cartage & de Rome, & en cherche ingénieusement la cause dans l'origine la plus reculée de ces villes rivales.

Sous le regne d'Auguste, Pollion, Varius, & Corneille Severe, dont Quintilien loue le génie & le goût, s'attacherent au genre Epique : l'Empereur Auguste ne dédaigna pas de s'y appliquer [1] : si leurs Poëmes valoient l'Eneïde, seroient-ils ensevelis dans l'oubli ? Ovide leur contemporain a l'esprit vif, l'imagination belle ; il ne manque ni de naturel, ni de génie, & l'expression semble courir au devant de sa pensée ; mais il est bien jeune dans ses Métamorphoses, il fait quelquefois des fautes contre le jugement : c'est la cause de ses écarts. Lucain qui vivoit sous Néron, chercha le grand au delà des bornes ; s'il trouve quelquefois le sublime, il se jette le plus souvent dans l'enflure ; il se guinde, il s'évapore, il

(1) Il fit un Poëme intitulé, *La Sicile.*

outre ses peintures, & par une affectation puérile, il se perd dans de longues dissertations sur les choses naturelles. Au surplus, je serois assez du sentiment de Montagne [m]; je n'aimerois Lucain que pour la vérité de ses jugemens; je préférerois l'Historien au Poëte. POESIE.

Petrone plein de feu & d'enthousiasme, & dégoûté de la narration peu poëtique, & trop unie de Lucain, oppose Pharsale à Pharsale. Mais le Poëme du prémier sur la Guerre Civile entre César & Pompée n'est nullement dans le goût de l'Epopée. C'est plûtôt une prédiction des malheurs qui menaçoient la République dans les derniers tems. C'est un pur caprice, & en ce genre-là cette piéce ne manque pas d'agrémens; les Episodes fabuleux ménagés, & maniés avec beaucoup d'art y jettent beaucoup de poësie : mais l'élocution souvent peu châtiée, tient quelquefois un peu trop du Rhéteur [n].

A mesure qu'on s'éloigne du siécle d'Auguste, on voit la Poësie se corrom-

(m) Essais, liv. 2. ch. 10.
(n) M. Bouhier, Préf. de sa Traduct. en vers Franç. de ce poëme.

POESIE.

pre. Valerius Flaccus dans ses Argonautes est au dessous du médiocre : il est froid & languissant. Stace n'est jamais dans son bon sens : ses deux Poëmes, la Thebaïde, & l'Achileïde ont je ne sais quoi d'irrégulier & de monstrueux ; il met l'essentiel de l'Epopée dans la pompe des paroles. Silius Italicus plus réglé dans ses idées, plus correct dans son ordonnance, traite en vers la seconde guerre Punique avec beaucoup d'art, & peu de génie (o), sa diction n'a rien de noble : ces trois Poëtes fleurirent sous le regne de Domitien. Ausone & Claudien qui parurent du tems de Valens & d'Honorius, ne purent vaincre la grossièreté de leur siécle. La *Mosele* du prémier mérite toutefois quelque louange ; le second n'est point assez soûtenu ; il se laisse aller à ses saillies; il n'a nul goût pour le tour des vers, qui retombent sans cesse dans la même cadence. Vers le même tems, l'illustre Proba Falconia, mere de deux Consuls, fit un assez mauvais usage de son esprit & de sa mémoire en joignant ensemble plusieurs hemistiches de Virgile : de cet assemblage bizarre, il en résulta un Centon sur l'His-

(o) *Plin. lib. 3. Epist. 7.*

toire

toire du vieux & du nouveau Teſtament.

POESIE.

Les Italiens.

Cette ſorte de Poëme trouva des imitateurs dans le ſeizième ſiécle. Les Italiens s'y appliquerent, & Lelio Capiluppi y excella; on recevoit alors indiſtinctement tout ce qui étoit marqué au coin de l'Antiquité; on vouloit ſuivre les Anciens. Le Dante avoit ouvert la carrière deux cens ans auparavant; ſon Poëme qu'on regarda d'abord comme une Comédie, paſſa enſuite pour un Poëme Epique (p) : l'air miſtérieux qui y regne, fait qu'on a bien de la peine à en pénétrer le ſens. Il fut ſuivi du Boïardo, & du Pulci; ceux-ci firent pendant quelque tems les délices de leurs compatriotes, & céderent enſuite la prémière place à l'Arioſte, plus Poëte que tous ceux qui l'avoient précédé, ſi par la Poëſie on n'entend que la verſification, qui dans l'Arioſte a de la pureté, & de la nobleſſe. Son *Rolland* eſt néanmoins mal conduit : ce n'eſt, à proprement parler, qu'un ramas informe d'hiſtoires qui ont peu de liaiſon; & le merveilleux n'y eſt nullement tempéré par le vraiſemblable : les Livres de Chevalerie avoient gâté l'eſprit : pouvoit-on attendre quelque choſe

(p) Voïez la Poëtique de Caſtelvetro.

POESIE. de ſenſé d'une imagination, belle à la vérité, mais toute remplie d'enchanteurs, de géans & de monſtres.

Les ténébres ſe diſſipent; & le Poëme Héroïque paroît avec plus de bienſéance. Sous le Pontificat de Leon X. & de Clément VII. le Triſſin montra le prémier qu'il ſavoit les régles. Dans ſon *Italie délivrée* on entrevoit une eſpéce d'imitation de l'Iliade d'Homère. Le Taſſe qui vint après, paſſa de bien loin le Triſſin, quoiqu'il ſemble qu'il ait pris de lui le plan de ſa *Jéruſalem*; c'eſt le plus bel ouvrage qui ſoit ſorti de l'Italie : le deſſein en eſt admirable; l'ordonnance de la fable eſt tout-à-fait réguliére : malheureuſement l'exécution ne répond pas toûjours au projet : le Taſſe veut avoir de l'eſprit : la plûpart de ſes penſées ſont fardées; il copie les mœurs de ſon ſiécle, & fait ſes héros trop galans; il oublie la dignité de ſon ſujet; il charge ſes deſcriptions d'ornemens ſuperflus; les plus fortes paſſions dégénérent ſouvent en images fleuries, & en tours affectés; dans ce Poëme le brillant domine; rarement y apperçoit-on la vérité.

Tous ces Poëtes ont écrit en Italien, & ceux qui ſuivent, en Latin. Fracaſtor

qui avoit si bien réüssi dans sa *Siphilis*, ouvrage dans le goût des Géorgiques de Virgile, ne put se soûtenir dans son Poëme de *Joseph*. Sannazar le surpassa; mais il montra peu de jugement, en introduisant dans un sujet saint (q) toutes les Divinités du Paganisme. La *Christiade* de Vida n'est point exemte de ce défaut; ce dernier narre bien, son stile qui plait infiniment par sa pureté, n'est, ainsi qu'on l'a remarqué (r), qu'une parodie continuelle de Virgile. Grotius & Heinsius sont trop savans : une grande littérature éteint bien souvent le feu poëtique, & empêche de s'exprimer délicatement.

POESIE.

Les Espagnols.

Venons aux Espagnols : Lopé de Vega est leur Homère; il avoit beaucoup d'élevation & d'étenduë d'esprit; mais démesuré dans ses idées, hyperbolique dans ses expressions, outré dans ses caractères, il se trouva peu propre à peindre la nature qui aime tant la simplicité.

L'obscurité du Camoëns fait une partie de son mérite : les Portugais l'admirent d'autant plus, qu'ils l'entendent moins;

(q) *De partu Virginis.*
(r) Teissier, addit. aux Eloges tirés de l'Hist. de M. de Thou sur l'année 1566.

POESIE. il a bien exprimé la fierté de sa nation. La Lusiade (s) a ses beautés : elle a aussi ses défauts. Rien de nouveau, rien de régulier dans l'ordonnance de ce Poëme (t), quoique très-simple, & peu rempli d'évenemens. Mais l'histoire tragique d'Inés de Castro est un morceau fort intéressant, & d'une beauté singulière. La description du Géant Adamastor, le Gardien du Cap des Tourmentes, est une peinture des plus poëtiques que l'imagination puisse se former ; l'idée en est touchée avec une force qui saisit & éleve l'esprit. La manière dont le calme succede à une violente tempête seroit traitée avec plus de bienséance, si le Poëte ne mêloit mal à propos le secours de Venus avec celui du vrai Dieu. En un mot, l'agrément des détails, la varieté des récits, la noblesse des sentimens peuvent faire excuser les nuages peut-être affectés dont le Camoëns envelope souvent son stile (u).

Chant 3. Chant. 4. Chant 6.

Don Joseph de Conto Pestana (x) plus

(s) Poëme sur la découverte des Indes Orientales ; divisé en 10. chants.

[t] M. de Voltaire, Essai sur la Poësie Epique.

[u] Vie du Camoëns par M. de Peron de Castera.

[x] Mort à Lisbonne en 1735.

clair dans ses expressions, a donné dans sa *Quiterie la Sainte* un des meilleurs Poëmes que le Portugal ait produits.


POESIE.

Notre Langue rejette également les *Concetti* des Italiens, & les imaginations monstrueuses des Espagnols : cependant le Poëme Epique a toûjours été l'écueil de nos Poëtes. Je n'oserois donner ce nom au Roman de la Rose, commencé sous le regne de S. Loüis par Guillaume de Lorris, & fini dans le quatorzième siécle par Jean de Méun, dit Clopinel. Ce n'est ni un Roman, ni un Poëme, quoiqu'il participe à l'un & à l'autre de ces deux genres. On y voit une versification aisée, une imagination belle, & sagement variée, mais un libertinage de stile, qui en rend la lecture dangereuse, & une espéce de monotonie, qui la rend quelquefois ennuïeuse. Au surplus, des traits de morale assez délicats sont mêlés dans cet ouvrage avec des traits satyriques, vifs, enjoués, & souvent très-piquans (y).

Les François.

La *Franciade* de Ronsard nuisit à sa réputation. Outre l'impropriété des termes, le stile en est dur & sec. D'ailleurs ce Poëte composa cette piéce en vers com-

(y) C'est le jugement du nouvel éditeur de cette piéce.

POESIE. muns, se persuadant faussement qu'ils sentent moins la prose que les alexandrins : mais l'oreille le condamne, dit un excellent Grammairien [z], & l'expérience nous apprend que les quatre prémières syllabes du vers commun se rencontrent plus souvent dans la prose que les six prémières syllabes du vers alexandrin. Le prémier de ces défauts de Ronsard lui est commun avec du Bartas : sa dureté de stile a passé long-tems après

1656. dans la *Pucelle* de Chapelain : cet ouvrage seroit parfait, au jugement de M. Hüet, si l'exacte observation des régles pouvoit tenir lieu de génie dans la composition du Poëme Héroïque.

Le *Clovis* de Desmarets excellent pour la constitution du sujet, & pour les mœurs, n'a nuls sentimens qui intéressent, nulles images qui soient naturelles. Le vrai est la base de la Poësie, & le vrai ne se trouve point hors de la nature.

M. Pelisson dans *Eurimedon* (a) peignit ses propres aventures sous le nom de son Héros. Si ce Poëme n'est pas sans dé-

(z) Vaugelas dans ses Remarques sur la Langue Françoise.

(a) Poëme Héroïque en cinq chants, imprimé à Paris en 1735.

fauts du côté de la constitution, il renferme en détail de grandes beautés. M. Perrault vint ensuite, & charmé du mérite des Modernes, il ne fit pas difficulté de leur donner la préférence sur les Anciens dans son Poëme du siécle de Loüis le Grand; ce qui donna lieu à une querelle qui partagea les esprits, & fit prendre la plume à de célébres Ecrivains. POESIE. 1687.

M. de Cambray en publiant son Telemaque fit voir qu'on pouvoit tenter d'égaler les Anciens; il ne manque à cet excellent ouvrage que la versification, s'il est vrai que la rime soit essentielle à l'Epopée. La fiction en est l'ame: mais il est difficile de l'assortir à nos mœurs, & d'y mettre les bornes que la Réligion demande. M. de Voltaire les a respectées dans sa Henriade, & il a pu avec bienséance unir la Discorde avec la Politique, introduire S. LOUIS pour protéger HENRI IV. & mettre sur la Scène le Fanatisme, pour armer Jaques Clément.

Jamais la Poësie ne s'est montrée en notre Langue avec plus de parure & de pompe, que dans l'*Aurelia*, ou, l'*Orleans délivré* [b] d'un auteur anoni-

(b) Poëme en prose poëtique divisé en 12. chants.

POESIE.

me. La singularité de cet ouvrage est plus dans les détails, & dans le stile, que dans le dessein, & dans le fond des choses. Parmi un nombre excessif d'épithétes, d'images, de figures, domine la Comparaison si chérie des Anciens, mais peu assortie à notre goût (c).

Voici une espéce de Poëme d'un genre différent, le voïage merveilleux du Prince Fanferedin dans la Romancie critique moitié ironique & moitié sérieuse des Romans. Rien ne seroit plus ingénieux que cet ouvrage, si son auteur, comme on l'a judicieusement observé, avoit suivi la régle établie par les maîtres de l'Art (d), que lorsqu'on a commencé par un certain genre d'allégorie, on doit le continuer, & ne pas l'interrompre tout d'un coup par une image différente (e).

Romans. Il est évident que les Amadis, & les autres Romans de cette sorte, ne sauroient entrer dans la classe des Poëmes Epiques : le merveilleux n'y manque pas ; mais leurs fictions sont sans vraisemblance. D'ailleurs il seroit malaisé d'y trou-

(c) Journal des Savans, Novembre 1738.
(d) *Quintil. Inst. Orat. lib.* 8. *cap.* 5.
(e) Journal des Savans, Juillet 1735.

ver ce que l'on peut appeller *poësie de stile :* c'est pourtant ce qui constitue tout Poëme, même en prose, & qui en est comme l'ame. POESIE.

Le génie des Anglois est propre à l'Epopée : Milton (f) est leur Homère, & *le Paradis perdu* leur Iliade. L'idée de ce Poëme est neuve : un air impérieux y regne : on y trouve beaucoup d'invention, de force, d'harmonie & de cadence, & une imitation heureuse des meilleurs Poëtes Grecs, Romains, & Italiens.

Garth dans son *Dispensary* [g] se proposa un modéle moins noble, mais peut-être plus difficile à imiter, du moins plus convenable à sa profession : car il étoit Médecin ; & son ouvrage a pour objet une Bataille des Médecins & des Apoticaires ; & dans un tel combat il est aisé de deviner de quel côté est la victoire.

M. Pope dans ses Œuvres Poëtiques est harmonieux, délicat, nerveux, profond. L'élevation de l'esprit n'exclut pas

(f) Il naquit à Londres en 1608. & mourut en 1674.

(g) Petit Poëme en six chants dans le goût du Lutrin de Despréaux.

POESIE. en lui la justesse du discernement, & la solidité du bon sens. Génie supérieur, il ne s'affranchit jamais des régles communes. Enfin Mme. Elizabeth Rowe de From s'est élevée au dessus de son sexe dans l'*Histoire de Joseph*, Poëme [h] peu connu en France, mais fort prisé en Angleterre.

POEME DRAMATIQUE.

NOUS avons vu que l'Epopée raconte, & que le Drame agit. Mais l'action du Drame est ou illustre, ou commune; ses personnages sont ou des Princes, ou des Bourgeois; & c'est ce qui fait les deux genres du Poëme Dramatique, la Tragédie, & la Comédie. L'une & l'autre se servit du vers ïambe si propre pour le Dialogue. L'une & l'autre tira son origine de la Grèce.

TRAGE'DIE.

Les Grecs. LA Tragédie ne fut d'abord qu'un simple Chœur, qui chantoit en dansant les louanges de Bacchus. Thes-

(h) Poëme en 8. livres, imprimé à Londres en 1736.

pis (i) promena par les Bourgs de l'Attique dans un tombereau cette troupe barbouillée de lie. Il jetta dans le Chœur un perſonnage, qui pour le délaſſer récitoit une aventure de quelque Héros. C'eſt ce récit qui dans la ſuite fit inventer les ſujets des Tragédies. POESIE.

Eſchyle (k) donna à ſes Acteurs des brodequins & un maſque plus honnête : il les fit monter ſur un Théatre, & leur fit jouer des rolles plus grands, & plus nobles (l).

Sophocle [m] & Euripide [n] augmenterent la pompe, perfectionnerent le poëme, & ſurent intéreſſer le Chœur dans toute l'action [o].

On peut renfermer la Tragédie Gréque dans les cinquante années qui ſuivirent l'expédition de Xerxés. C'eſt l'époque des beaux arts de la Grèce. Les ſiences & les arts y furent portés au plus haut degré de perfection : avant & après

(i) Il vivoit du tems de Solon & de Piſiſtrate.

(k) Il naquit la prémière année de la 60. Olympiade.

(l) *Horat. de Arte Poëtica.*

(m) Né la ſeconde année de la 71. Olympiade.

(n) La prémière de la 75.

(o) Deſpréaux, Art Poëtique, chant 3.

POESIE. ce n'eſt que mauvais goût, ou ignorance. N'en cherchons pas d'autre cauſe que dans l'émulation qu'allumoient parmi les beaux eſprits, & les artiſans habiles les diſtinctions & les récompenſes qui leur étoient propoſées. Je le remarque particulièrement pour la Tragédie. Cimon aïant reporté les os de Théſée, les Athéniens établirent à cette occaſion un combat littéraire entre les Poëtes Tragiques; au lieu du bouc qui étoit anciennement le prix du meilleur chantre, le vainqueur reçut une récompenſe honorable au milieu des applaudiſſemens de toute l'aſſemblée. La couronne fut ſouvent adjugée à Eſchyle qui faiſoit l'honneur de la Scène.

Sophocle encore tout jeune entra la lice, & aïant donné ſa prémière piéce, il l'emporta ſur ſon concurrent au jugement de Cimon; ainſi ce nouveau Tragique s'empara du Théatre, ou plûtôt il le partagea avec Euripide; car Eſchyle l'avoit abandonné, & accablé de douleur il s'étoit retiré en Sicile. Arrêtons-nous un peu ſur ces trois Poëtes, & examinons leurs différens caractères.

Eſchyle a de l'élevation, & des idées

tout-à-fait nobles; mais dans ses Poëmes l'enflure prend souvent la place de la grandeur. Il n'a point d'ordre ¶: ses images sont marquées par de trop grands traits: ses fictions sont prodigieuses, ses personnages monstrueux: la représentation de ses *Eumenides* étoit si affreuse, que l'effroi qu'elle causa fit mourir des enfans, & fit blesser des femmes enceintes (p). Du reste, on ne sauroit douter qu'Eschyle, qui le prémier des Grecs donna une forme régulière à la Tragédie, n'ait pris d'Homère l'idée de ce Poëme, puis qu'il convenoit lui-même que toutes ses piéces n'étoient que des reliefs des festins étalés dans l'Iliade & dans l'Odissée.

Euripide excelle à exprimer l'amour, & la fureur: il est tendre, passionné, & pathétique. Son Andromaque fit une si forte impression sur les Abdérites, qu'ils furent tous atteins d'une espéce de folie, causée par le trouble que la représentation de cette piéce avoit jetté

¶ Aristoph. nuées, Act. 5. Sc. 2.
Quintil. lib. 10. *cap.* 1.
Longin, Subl. ch. 13.

(p) M. Boindin, Dissert. sur les Masques des Anciens, tome IV. des Mémoires de l'Académie des Belles Lettres.

POESIE.

dans leur imagination (q) : quoique Euripide, dit Longin (r), ne ſoit pas naturellement porté au grand, il ne laiſſe pas d'être élevé quand le ſujet le demande, & il eſt heureux à donner aux penſées les plus communes ce tour d'expreſſion qui les rend ſublimes (s). Du reſte, la morale de ce Poëte eſt fort belle : il l'avoit probablement puiſée dans les entretiens de Socrate ſon intime ami. De là cette fermeté d'ame, qui dans une Tragédie intitulée *Palaméde* lui fit reprocher aux Athéniens le crime qu'ils avoient commis en condamnant légèrement le plus homme de bien qui fût alors : car Palaméde, ainſi que Socrate, avoit été accablé par une noire calomnie.

Sophocle peint les choſes avec les couleurs qui leur ſont propres ; nul n'a mieux fait jouer ces deux grands reſſorts du Poëme Tragique, la terreur & la pitié : c'eſt par là que l'Œdipe eſt le modéle le plus achevé (t), & la piéce la plus réguliѐre de toute l'Antiquité

(q) *Lucianus de rat. ſcrib. Hiſt.*
(r) *Loc. cit.*
(s) Longin, Subl. ch. 32.
(t) Poëtique d'Ariſtote, ch. 15.

dans le genre dramatique : en général le vrai caractère de Sophocle consiste à représenter l'homme tel qu'il devroit être, en le peignant ce qu'il est ; & à embellir tous ses portraits en conservant les mœurs qu'il a voulu donner à ses personnages. POESIE.

Tous ces Poëtes ne se contentoient pas de plaire : ils cherchoient à instruire. Dans cette vûë ils n'emploïoient les passions que pour les guérir ; l'épouvante qu'ils jettoient dans les esprits, les larmes qu'ils faisoient répandre n'avoient pour but que de prémunir les spectateurs contre les vaines fraïeurs, & contre les sottes compassions. Ce Poëme tomba ensuite chez les Grecs, & tous ceux qui parurent sur la Sçène, comme Lycophron & Sositée, ne purent soûtenir la dignité du Cothurne.

Les Romains connurent assez tard la Tragédie ; après les guerres Puniques ils se mirent à lire Eschyle & Sophocle, & ils essaïerent de les imiter. Livius Andronicus, Accius, & Pacuve furent les prémiers Poëtes Tragiques que l'on vit à Rome. Horace (v) ne donne à Les Romains.

(v) *Lib.* 2. *Epist.* 1.

POESIE.

Livius que la gloire de l'invention, & il reconnoît que Pacuve eſt le plus docte de ces Poëtes, & Accius le plus ſublime. Le goût que les Romains prirent pour la Comédie fit négliger la Tragédie pendant quelque tems : mais il fallut y revenir, & les plus grands Seigneurs ne dédaignerent pas ce genre d'écrire ; les anciens Grammairiens (x) ont conſervé les noms du Thyeſte de Gracchus, de l'Aloméon de Catulle, de l'Adraſte de Céſar, de l'Ajax d'Auguſte, de l'Octavie de Mécénas, de la Médée d'Ovide. Toutes ces Tragédies ſe ſont perduës ; & probablement il n'y a pas lieu de les regretter : le caractère d'Aſinius peut nous dévoiler le caractère de ces Poëtes. Aſinius, dit un Ancien [y], qui a vu la fin d'Auguſte, paroît s'être formé ſur Accius & Pacuve dans ſes Tragédies, tant il eſt ſec & décharné. Le Caton, & le Thyeſte de Maternus, qui vivoit ſous Veſpaſien, ne nous ſont connus que par le Dialogue ſur les Orateurs. Quintilien ſe contente de donner le titre de Prince des Poëtes Tragiques à Pomponius Secundus. Mais nous avons les

(x) Cenſorin, Feſtus, Priſcien, &c.
(y) *Dialog. de Oratoribus.*

les piéces de Séneque, ſoit que nous les tenions de Séneque le pere, comme quelques-uns le prétendent, ou du Philoſophe, ſuivant l'opinion commune. Quoiqu'il en ſoit, ſi les Savans ne ſont pas d'accord ſur l'Auteur de ces piéces, ils y trouvent tous des endroits pleins de feu & de vivacité, où l'on cherche ſouvent le bon ſens, & où manque la juſteſſe; & ils conviennent que Séneque parleroit bien, s'il parloit naturellement. Long-tems après ce Tragique, & ſous l'empire de Conſtance, un Egyptien nommé Andronicus travailloit pour le Théatre.

POESIE.

Les Jeux Scéniques faiſant partie du culte des faux-Dieux, ces Spectacles ceſſerent après l'abolition du Paganiſme. Dans la ſuite, la Réligion fit revivre ce que l'horreur pour l'Idolâtrie avoit enſeveli dans l'oubli. Les Moines ſeuls dépoſitaires de la Littérature, firent des Tragédies Latines: les Saints furent leurs Héros: ce génie clauſtral paroît dans quatre Tragédies de S. Nicolas, qui ſont dans un Livre manuſcrit: les ſcènes ſont diviſées en quatrains, & notées en plain-chant, auſſi bien que le chœur qui termine chaque piéce. Comme ces

POESIE. quatre représentations ne pouvoient durer que l'espace de deux heures, on croit que ces quatre morceaux détachés étoient des actes différens de la même Tragédie [z]. On ne vit ce Poëme en langue vulgaire qu'à la suite des beaux arts que la barbarie des peuples du Nord avoit fait éclipser pendant plusieurs siécles.

Les Italiens. Le Trissin fut le prémier des Italiens qui composa des piéces dramatiques, & sa Sophonisbe qui fut jouée à Rome sous le Pontificat de LEON X. combla d'honneur ce Poëte. Il n'eut pour successeurs que le Cynthio de l'Académie des *Affidati* de Pavie, Speron Speroni, & le Tasse. On fait peu de cas des Tragédies du prémier : celle du second intitulée Canacée a eu ses partisans ; & le Torismond du Tasse est le plus imparfait de ses ouvrages, au jugement du Tasse même. Je ne crois pas que durant le cours du dix-septième siécle, il ait paru en Italie plus de trente Tragédies, autres que des Opéra. Chaque Nation imprime son caractère au Poëme Tragique ; les Italiens donnent

(z) Mercure de France, Avril 1735. page 698.

à leurs personnages un air de déclamateurs : mais la *Merope* de M. Maffeï annonce la future splendeur du Théatre Italien [a].

POESIE.

Les Espagnols.

Les Espagnols ne font paroître sur la scène que des Cavaliers amoureux : c'est par eux que les Héros de l'antiquité ont commencé à jouer le rolle d'Amans. Au surplus, le Théatre Espagnol seroit plus majestueux, s'il avoit moins de faste [b].

Les Anglois.

Les Anglois par la qualité de leur tempérament aiment les choses atroces, & se plaisent à ensanglanter le théatre ; leur langue est très-propre pour le tragique. On ne le doit pas chercher au delà du regne d'Elizabeth. Johnson, qui vivoit alors, a écrit un grand nombre de Tragédies : c'étoit un Auteur laborieux, mais d'une élevation d'esprit médiocre. Fletcher & Beaumont, qui travailloient ensemble, firent cinquante-trois piéces de Théatre : l'un avoit plus d'esprit, l'autre plus de sience & de jugement : réünissez ces qualités, vous

(a) Le Pere Marsy, *Templ. Tragœdiæ.*
(b) *Olli majestas inerat, si fastus abesset.* Ibid.

POESIE. aurez un Tragique accompli. Shakespear formé par la ſeule Nature s'en écarta toutefois par l'inégalité de ſon caractère. Lorſqu'il eſt beau, il l'eſt au ſuprême degré : mais ces beautés qui ne doivent rien à l'Art, ſont bien rares ; & de là vient qu'il n'y a pas une ſeule de ſes piéces qui ſoit ſupportable. Ce Poëte ne connoît ni l'unité de lieu, ni l'unité d'action : il ne met point de bornes à l'étenduë de ſon ſujet : il néglige la vraiſemblance dans les ſcènes terribles qu'il étale : il n'a nulle attention à ne faire entrer que des perſonnages héroïques dans ſes Tragédies : & quelles Tragédies encore ! Peut-on donner ce nom à un aſſemblage de bas comique & de traits ſublimes, de ſituations peintes en grand, & d'incidens qui ſentent la farce ? [Préface du Théatre Anglois.] Mais connoiſſant à fond le caractère de ſa Nation, il commande aux paſſions avec empire ; & jamais empire ne fut plus abſolu : s'il enſanglante la ſcène, c'eſt pour réveiller des ſpectateurs, qu'une intrigue ſuivie auroit engourdi & jetté dans la rêverie, [M. Riccoboni]. Addiſſon plus égal épuiſa tous les ſecrets de l'Art : ils brillent dans la fa-

meuſe Tragédie de *Caton* de cet illuſtre Poëte. POESIE.

Le langage des Hollandois eſt trop groſſier pour un Poëme qui demande tant de nobleſſe. Le gros de la Nation connoît peu les régles, & les Savans qui ſe ſont appliqués à cette ſorte de Poëſie, l'ont fait en Latin. Les autres frapés de l'éclat de nos Tragédies les tournent en leur Langue : témoin le *Brutus* de M. de Voltaire, que M. Havercamp a traduit en vers Hollandois.

Les François.

Etienne Jodelle enrichit le prémier notre Langue du Poëme Tragique : il fit deux Tragédies, *Cleopatre*, & *Didon*. Après lui, Jean de la Péruſe fit pluſieurs Tragédies qui lui acquirent beaucoup de gloire ; & Robert Garnier les ſurpaſſa tous deux : voilà le prémier âge, & comme l'enfance du Drame François ; quelques Poëtes qui vinrent enſuite, furent, pour ainſi parler, le crépuſcule qui annonça le lever de la grande Poëſie Théatrale. Mairet fut le prémier qui prit ſoin de diſpoſer l'action : il ouvrit le chemin aux ouvrages réguliers par ſa *Silvanire*, & il ramena la majeſté de la Tragédie dans ſa *Sopho-*

POESIE. *nisbe* [c]. Rotrou orna le Théatre François de son *Venceslas*, & de plusieurs autres piéces : il seroit allé bien loin, si une mort prématurée ne l'avoit enlevé à la République des Lettres [d]. M. de Scudery donna un peu après sa Tragédie de *la Mort de César*, Poëme, dit un bel esprit (e), que la force des pensées, & la magnificence des vers rendent digne de la majesté de l'ancienne Rome.

Corneille paroissoit alors, & il étala sur la scène des beautés jusques-là inconnuës ; il s'accommoda d'abord dans
1632. *Clitandre* au goût de son siécle : puis
1636. dans *Médée* il prit tout-à-coup l'essor, & s'éleva plus haut dans le *Cid*, dont le sujet est emprunté de Guillermo de Castro, mais infiniment embelli. En vain Scudery par un Poëme plus régulier, mais très-médiocre (f), appuïé d'ailleurs de la protection d'un grand Ministre (g) voulut enlever à Corneille une partie des suffrages ; cet illustre Poëte

(c) Discours de la Tragédie par Sarrasin.
(d) Il mourut à trente-cinq ans d'une maladie épidémique.
(e) Sarrasin, *loc. cit.*
(f) L'Amour Tyrannique.
(g) M. le Cardinal de Richelieu.

Poesie.

ne repoussa les traits de son adversaire
que par de nouveaux prodiges, & passant de bien loin les bornes communes,
il continua à se distinguer par des chefs-d'œuvres; il fit *les Horaces*, & il monta 1641.
dans *Cinna*, & dans *Polieucte* jusqu'au 1643.
Tragique le plus sublime. En vain la 1644.
critique dédaigneuse voulut fermer les
ïeux sur les beautés de Polieucte; en
vain l'Hôtel de Rambouillet, juge souverain des ouvrages de l'esprit, refusa
son approbation à cette piéce admirable;
elle a toûjours été regardée comme une
des plus parfaites de son Auteur. *Pompée*
vint ensuite, puis *Rhodogune* que Cor- 1646.
neille aimoit d'un amour de préférence.
Ce Poëte incomparable quittant le chemin batu, s'étoit ouvert une nouvelle
route au merveilleux. Il avoit puisé dans
Tite-Live, dans Dion, dans Plutarque,
dans Lucain, dans Séneque les nobles
idées de la grandeur Romaine; plein
de ces Auteurs, il avoit inventé un certain genre de Tragédie inconnu à Aristote, & se mettant au dessus des régles
de ce Philosophe, il avoit moins songé
à émouvoir la Pitié, & la Terreur,
qu'à exciter par la sublimité des pensées,
& par la beauté des sentimens cette ad-

POESIE. miration qui touche l'ame, qui ravit l'eſprit, qui éleve le courage (h).

Corneille fit dans ce goût ſes plus belles piéces, qui furent comme le Midi de ſa Poëſie. A celles-ci ſuccederent *Théodore*, & *Pertharite*, qui furent peu eſtimées. Malgré ce mauvais ſuccès, ce grand homme dans ſon *Oedipe* oſa joûter contre Sophocle: le combat étoit trop inégal. MM. de Voltaire & de la Motte ont oſé à leur tour ſe meſurer avec Corneille: Œdipe a encore été le champ de bataille, & perſonne n'ignore quel a été le vainqueur. Vers le même tems parut *Héraclius*, que quelques-uns ont pris ſans fondement pour une copie d'une piéce de Calderon; puis *Sertorius* & *Othon*, où regne une certaine dureté & ſécchereſſe de ſtile. *Attila* ſuivit Othon: *Sophonisbe* cauſa une querelle littéraire, qui enfanta pluſieurs écrits: divers Auteurs moins amis de Mairet, qu'ennemis de Corneille, l'accablerent d'injures. Ce fut par *Agéſilas*, *Bérénice*, *Pulchérie*, & *Surena* que ce grand homme finit ſa carrière. Ces dernières piéces ſont fort foibles, quoiqu'elles aïent leurs

(h) Lettre de M. Deſpréaux à M. Perrault.

beautés : après tout, elles partent d'un vieillard ; mais ce vieillard eſt Corneille : on le retrouve même preſque auſſi grand que dans le Cid en bien des endroits de ſa Pulchérie : le début en eſt magnifique : le cinquième Acte eſt admirable (i).

POESIE.

En ce tems-là l'ingénieux M. Racine commençoit à s'établir ſur le Théatre. Son coup d'eſſai fut la *Thébaïde*, qu'il traita dans le goût de Corneille : mais étant né pour ſervir lui-même de modéle, il quitta bientôt cette manière, & dans le deſſein de plaire il étudia le caractère de ſon ſiécle. La lecture des Romans avoit tourné les eſprits du côté de la tendreſſe ; des ſentimens vifs, & paſſionnés ; une diction pure, & élégante ; une peinture naturelle, & pleine d'agrémens ; des portraits que le cœur avouoit ne pouvoient manquer de plaire aux femmes, dont le jugement eſt d'un ſi grand poids ſur notre Théatre. C'eſt la route que prit M. Racine, & c'eſt en quoi il excella, heureux toutefois ſi ſon talent d'intéreſſer & d'attendrir ne ſe fût exercé que ſur des ſujets où il pût tou-

(i) Remarques de M. Joly ſur Corneille, de l'édition de 1738.

POESIE. cher les cœurs sans les allarmer. Il donna son *Alexandre*, & cette piéce quoiqu'improuvée par Corneille, charma tout Paris. Il la fit lorsqu'il trouvoit une facilité étonnante à faire ses vers; instruit depuis par M. Despréaux, il porta la Tragédie à un point de perfection, qui manquoit à ses prémières piéces; à peine avoit-il trente ans, qu'il
1670. fit revivre dans l'*Andromaque* ces passions favorites des Anciens, la Terreur & la Pitié. On admira dans cette piéce le caractère d'une épouse fidelle, & d'une mere tendre, un stile noble sans affectation, & simple sans bassesse. Cette Tragédie seroit parfaite, si le desespoir d'Oreste, les emportemens d'Hermione, les incertitudes de Pyrrhus n'en ternissoient la beauté. Un Poëme où tout doit être sublime ne doit pas peindre nos foiblesses, ni donner l'image de l'homme, au lieu de celle du héros (x). Racine dégrada Titus dans sa *Bérénice*, en donnant à ce Prince un caractère mol & efféminé, & il fit trop d'honneur à Junie, qu'il peignit dans *Britannicus* comme une fille vertueuse. *Bajaseth* n'étoit pas

(x) Réflexions sur l'Andromaque, tome 10. des Mémoires de Littérature, &c.

dans un aſſez grand éloignement pour ſe faire admirer autant qu'il le méritoit ; l'Auteur de ce Poëme fut plus heureux dans *Mithridate* : s'il reſpecta Sophocle ; il luta contre Euripide, & l'Iphigénie du Moderne ne fut nullement inférieure à l'Iphigénie de l'Ancien. Une piéce n'eſt parfaite que par l'exacte obſervation des régles : *Phédre* en eſt la preuve. Si toutes nos Tragédies lui reſſembloient, elles ſeroient moins contraires aux bonnes mœurs. Que la vertu y eſt aimable ! que le vice y eſt affreux ! Mais quelle grandeur, quelle ſublimité dans *Athalie* ! les figures y ſont hardies, les ſentimens élevés, les images pompeuſes : on y reconnoît par tout l'éloquence mâle des divines Ecritures.

POESIE.

Racine imita les Anciens dans le ſtile plus que dans le fond des choſes, & & Corneille dans le fond des choſes plus que dans le ſtile : le prémier ſuivit leurs traces d'une manière nouvelle, le ſecond s'ouvrit une route qui leur étoit inconnuë : celui-là comme un Cigne tantôt plane, tantôt s'éleve, tantôt s'abbaiſſe à propos, avec une grace qui ne convient qu'à lui ; celui-ci comme un Aigle s'élance juſqu'aux nuës par la ſu-

POESIE.

blimité & par la rapidité de son vol (l).
. Les successeurs du grand Corneille donnerent plusieurs piéces de théatre : Calprenede, le Comte d'Essex, & la mort de Mithridate; Desfontaines, Belizaire; Chevreau, le Mariage du Cid; le Vayer, Manlius; Boyer, Tiridate; la Chapelle, Zaïde, & Cleopatre, &c. M. Brueys par un mêlange assez bizarre, allia la profession d'Avocat & celle de Théologien & de Controversiste, avec la profession de Poëte Tragique, & en cette dernière qualité, il composa Gabinie, Asba, & Lysimacus. M. de Campistron, Marquis de Penango dans le Montferrat, fit sept Tragédies d'une beauté supérieure à celle des piéces de théatre qui avoient paru depuis Corneille & Racine. Virginie fut le coup d'essai de Campistron [m]. Arminius suivit Virginie. Andronic eut un succès prodigieux; aussi est-ce sa plus belle piéce. Alcibiade, où les vers sont admirables, où les pensées sont nobles, mais où les caractères ne sont pas si bien soûtenus que dans l'Andronic,

(l) Le Pere Brumoi, Théatre des Grecs.
(m) Il mourut à Toulouse en 1723. âgé de 67. ans.

parut sur la scène vers le même tems. Phocion & Adrien vinrent ensuite ; & Tiridate, excellente piéce, termina la carrière du Poëte [n]. Ces années dernières, le Chevalier Pellegrin a fait jouer sa Pelopée, M. de Voltaire son Adelaïde, & M. Richer son Sabinus : ici la versification est bien foible, parce qu'elle est trop négligée ; mais la terreur & la pitié sont excités avec art. C'est un bon fond de Poëme Dramatique : celui-ci est conduit avec beaucoup de sagesse.

POESIE.

1733.

1734.

Les Chinois.

Il n'en est pas de même du Drame Chinois. Il est d'un goût fort différent du nôtre. On peut en juger par la Tragédie intitulée le petit Orphelin, que le Pere du Halde nous a donnée [o] d'après la traduction du Pere de Prémare. Cette piéce est entre-mêlée de chants, placés dans les endroits où il s'agit d'exprimer quelque grand mouvement de l'ame : la régle des trois unités n'y est pas observée : c'est une histoire mise en dialogue, dont les différentes parties sont autant de scènes détachées, qui n'ont d'autre liaison que

(n) Mémoires du Pere Nicéron, tome 25.

(o) Tome 3.

POESIE. celle qu'ont entre elles les actions particulières exposées par la suite de cette histoire. Il s'agit dans cette Tragédie informe des aventures d'un enfant depuis sa naissance jusqu'à ce qu'il eût vengé ses parens : ainsi l'action de la piéce dure environ vingt ans.

COMÉDIE.

à Athênes. LES Athéniens naturellement railleurs inventerent la Comédie après qu'Eschyle eût perfectionné la Tragédie (a). Ce Poëme est une imitation du ridicule des hommes, & la fin qu'il se propose est de nous rendre plus utiles à la Société, en nous corrigeant des défauts qu'il joue. Eupolis, Cratinus, & Aristophane, les prémiers Comiques qui se soient rendus célébres, parurent en même tems pendant la guerre du Péloponese, & ils se donnerent la liberté de peindre au naturel dans leurs vers tout ce qu'ils connoissoient de scelerats. Non contens de reprendre les particuliers, ils

(a) *Horat. de Arte Poët. lib. 1. Sat. 4. init.*

POESIE.

n'épargnerent ni les prémiers Magistrats, ni les Généraux d'Armée. Cleon, Lamachus, Pericles, & Alcibiade furent joués tour à tour. Aristophane en montant sur le théatre éluda les desseins pernicieux des uns, il rendit les autres suspects, & prévint par là l'oppression de sa patrie. Il n'est pas étonnant qu'un peuple jaloux de son autorité saisît des avis si conformes à son inclination, assaisonnés d'ailleurs de ce que l'Atticisme avoit de plus délicat. Ce que j'admire, c'est que ce même peuple si fier & si intraitable souffrît patiemment que ce Poëte attaquât la République en corps, l'avertît de son devoir, & lui reprochât ses fautes avec une liberté qui nous paroîtroit aujourd'hui très-dure. Il n'est pas moins surprenant qu'un peuple réligieux à l'excès entendît raillerie au sujet de ses Dieux, qu'Aristophane tourne en ridicule, & joue d'une manière sanglante, très-propre à inspirer pour eux un souverain mépris (b).

Les autres Comiques (car le nombre en étoit grand) avoient moins de talent

(b.) Voïez le Plutus, & la Comédie des Oiseaux où le Poëte a mis par dérision une Généalogie des Dieux de la Gréce.

POESIE. & de retenuë qu'Ariſtophane. Leur hardieſſe alla ſi loin, qu'on ſe vit obligé d'arrêter le cours de cette licence, en défendant aux Acteurs de porter des maſques reſſemblans, & aux Poëtes de nommer les perſonnes. Il fallut en venir à ſuppoſer des noms, & à feindre des ſujets, & la Comédie changea de face. Cette révolution arriva quand Lyſandre, Général des Lacédémoniens, s'étant rendu maître d'Athênes, en changea le gouvernement : les trente qu'il avoit mis à la tête des affaires ne s'accommoderent pas de la liberté ſatirique du Théatre, & ils ſongerent à la refrener. Alors commença la Moïenne Comédie, ainſi nommée pour la diſtinguer de la Vieille qu'on venoit de ſupprimer. Ariſtophane a écrit dans l'un & dans l'autre genre : il commença à ſe faire connoître à l'âge de trente ou quarante ans par ſes *Convives* que nous n'avons plus. Ses prémières piéces appartiennent à l'Ancienne Comédie, & l'on voit dans les dernières des exemples de la Moïenne. Qu'on me permette de le dire, je n'ai pas le ſentiment aſſez fin pour appercevoir la différence que l'on met entre celle-ci, & ce qu'on appelle

pelle la Nouvelle Comédie, qui prit naiſſance du tems d'Alexandre. Car dès que ce Prince ſe fût aſſuré l'empire de la Grèce par la défaite des Thébains, on prit des meſures pour réprimer la licence des Poëtes qui commençoient à franchir les bornes de la modération qu'on leur avoit impoſée. On attribuë à Ménandre la Nouvelle Comédie. Ce Poëte, dit-on, fut encore plus circonſpect, & c'eſt la raiſon pourquoi Plutarque compare la Muſe de Ménandre à une honnête femme, & la Muſe d'Ariſtophane à une effrontée. Mais ne pourroit-on pas avec autant de juſteſſe faire la même comparaiſon entre les Nuées d'Ariſtophane, & ſon Plutus?

POESIE.

Quoiqu'il en ſoit, Ménandre (c) par l'éclat de ſon nom, & par la beauté de ſes ouvrages obſcurcit, ou plûtôt effaça la gloire de tous ceux qui couroient la même carrière (d). Il eſt vrai que ſon ſiécle ne lui rendit pas toute la juſtice qui lui étoit dûë: on lui préféra Philémon ſon contemporain (e). Ménandre

(c) Fils de Diopithe, vivoit ſous Ptolomée fils de Lagus.

(d) *Quintil. Inſt. Orat. lib.* 10. *cap.* 1.

(e) *Ibid. lib.* 3. *cap.* 6.

POESIE. ignoroit ou méprisoit l'art de se faire valoir, car le vrai mérite a de la pudeur, & Philémon étoit intrigant. De quatre-vingt Comédies que Suidas donne au prémier, il ne nous reste que quelques fragmens, qui ne sauroient nous mettre au fait de l'œconomie de ses piéces.

Après Ménandre on ne voit plus dans la Grèce de Comique qui ait quelque nom. Aulugelle (f) nous a seulement conservé la mémoire des Comédies Gréques de Posidippe, d'Apollodore, & d'Alexis : on les lisoit encore du tems de ce Grammairien ; & les Poëtes ses contemporains les avoient traduites en Latin pour les transporter du Théatre d'Athênes au Théatre de Rome ; & le goût pour les Spectacles étoit tel dans la décadence des Républiques Gréques, que du tems de Cléoméne, Roi de Sparte, les Armées traînoient toûjours des troupes de Comédiens, de Farceurs, & de Danseuses (g).

A Rome. A Rome la Comédie eut de bien foibles commencemens. Tite-Live (h) place les prémiers Jeux Scéniques sous le

(f) *Noct. Attic. lib. 2. cap. 23.*
(g) *Plutar. in Cleomen.*
(h) *Decad. 1. lib. 7. init.*

Consulat de T. Sulpitius Peticus & de C. Licinius Stolo, quand à l'occasion d'une peste, on fit venir de Toscane des Histrions, qui danserent sur le Théatre au son de la flûte. Dans la suite, les jeunes gens de qualité s'étant reservé cet amusement, y ajoûterent des railleries en vers à la manière des Osques (i); c'est ce qu'on appella Piéces Atellanes, qui ne ressembloient pas mal à nos Comédies Italiennes. Cependant le goût des Romains se forme, & la Comédie se perfectionne; elle est réduite en Art. On en voit de deux sortes, l'une sérieuse, l'autre badine. Plaute qui se distingua dans la prémière, copia les Grecs faute de guide de sa nation, & par une imitation trop servile il fit paroître des personnages Grecs devant les Romains. On loue dans ce Poëte la fertilité de l'invention, & la simplicité de ses sujets, & on blâme ses mauvaises plaisanteries. „ Plaute, dit Voiture (k), „ a souvent de méchantes bouffonne- „ ries; mais il dit quelquefois de bons „ mots; & voilà, ajoûte-t-il, comme „ j'accorde Horace & Ciceron, dont

POESIE.

(i) Peuple de Campanie.
(k) Lettre 91.

POESIE.

„ l'un dit qu'il est méchant bouffon, & „ l'autre qu'il est *passim refertus urbanis* „ *dictis* „.

Térence à moins de génie. Il lui faut beaucoup de matière. A peine fait-il une de ses piéces de deux de Ménandre: mais il a plus d'art que Plaute: ses dénouëmens sont plus naturels. „ Il *est* „ admirable, dit fort joliment Montagne (l), à représenter au vif les „ mouvemens de l'ame, & la condi- „ tion de nos mœurs: à toute heure nos „ actions nous rejettent à lui. On ne le „ peut lire qu'on n'y trouve quelque „ beauté, & quelque grace nouvelle „.

Comme tous les autres Poëtes, Térence avoit mis dans la Grèce la scène de ses Comédies: ce ne fut que sous l'Empire d'Auguste, qu'abandonnant les Grecs, les Comiques oserent jouer le peuple même qui devoit juger de leurs piéces [m]. On vit alors naître à Rome une nouvelle espéce de Comédie; ses deux prémiers inventeurs Pylade & Batille formerent deux écoles de Pantomimes, dont la succes-

Pantomimes.

(l) Essais, liv. 2. chap. 10.
(m) *Nil intentatum, &c. Horat. de Arte Poëtica.*

ſion ne fut point interrompuë. Cet Art étoit une repréſentation muette, où ſans ouvrir la bouche, on exprimoit tout ce qu'on vouloit dire par des geſtes très-réglés [n]. Le ſort des Pantomimes varia ſous les Empereurs. Devenus inſolens au commencement du regne de Tibère, ils furent reprimés par un Décret du Sénat [o]; leurs deſordres les chaſſerent de Rome & de l'Italie [p]: la folie de Néron les rappella [q]: Domitien les reſſerra dans leurs maiſons, & leur défendit de paroître ſur les Théatres [r]: Nerva les y laiſſa monter: Trajan les fit paroître & diſparoître ſuivant les différentes impulſions du peuple [s]: Antonin Pie aima les Pantomimes, & Lucius Verus Collégue de Marc-Aurele en augmenta le nombre par une troupe qu'il avoit amenée de Syrie [t].

POESIE.

(n) M. du Bos, Réflexions critiq. ſur la Poëſie, &c.
(o) *Tacit. Ann. lib.* 1. *cap.* 77.
(p) *Ibid. lib.* 4. *cap.* 14.
(q) *Ibid. cap.* 20.
(r) *Suet. in Domit. cap.* 7.
(s) *Plin. Paneg. Dion. lib.* 68.
(t) *Capitol.*

POESIE.

L'époque de la cessation de la Comédie en Occident est la même que pour la Tragédie; on peut la fixer à la prise de Rome par Totila, l'an de J. C. 546. Il en est de même de son renouvellement : mais quoique la plûpart des Peuples de l'Europe aïent cultivé ce genre d'écrire, on voit peu de Poëtes Comiques qui aïent eu quelque réputation, moins encore qui l'aïent méritée. Je ne parle pas d'Engilbert, qui sous l'empire de Charlemagne composa quelques Comédies en langage frizon [u]. Je ne parle pas de ces Comédiens qui inonderent l'Europe pendant le regne de l'ignorance. Je m'arrête à des tems plus heureux. Je me borne au Tasse, au Trissin & à Machiavel pour l'Italie, & à Lopé de Vega pour l'Espagne. Avant le Tasse, le Dante intitula son Poëme, *Comédie*; & ce titre a fait naître de grandes disputes parmi les Critiques. Enfin après plusieurs débats, on s'est apperçu que les Ecrivains de ce tems-là appelloient *Comédies* les ouvrages dont le stile étoit médiocre ; & le Dante ne croïoit pas

En Italie.

(u) M. le Bœuf, de l'Etat des Siences, &c.

que son poëme fût du stile sublime, parce qu'il étoit écrit en langue vulgaire [x]. POESIE.

L'Aminte est le chef-d'œuvre du Tasse, au jugement de plusieurs, & le Tasse le pensoit ainsi. Tous les Italiens se sont efforcés de l'imiter : quoique le Guarini dans le *Pastor fido*, & le Bonacelli dans la *Filli di Sciro*, soient peut-être les seuls qui en aïent bien exprimé les principaux traits. Ce Poëme n'est pas néanmoins sans défauts : il péche par trop d'esprit ; le Poëte se joue de son sujet, & Térence auroit gardé plus de mesures, s'il avoit eu la même matière à traiter. Machiavel a mieux réüssi dans sa Mandragore que dans sa Clitie : la prémière est une des meilleures Comédies qui aïent été faites. Le Trissin, qui le prémier introduisit dans la Langue Italienne les vers non rimés [*Sciolti*] sur le modéle des vers Grecs & Latins, composa en ce genre de versification la prémière Comédie qui ait paru depuis la renaissance des Lettres.

Les Italiens voulurent d'abord étaler

(x) *Maffei Verona illustrata. Part.* 2.

POESIE.

sur notre scène des piéces composées dans le goût de leur nation, & ces piéces ne purent pas nous amuser. Ils ont eu plus de succès quand ils se sont avisés de se conformer aux mœurs Françoises. Rien n'est comparable dans le goût Italien aux piéces des deux Arlequins [y], & toutes les Comédies Italiennes auroient parmi nous beaucoup de succès, si elles ressembloient parfaitement à celle qui sous le nom d'Arlequin Procureur représente d'une manière admirable les friponneries qui se commettent dans cette profession.

En Espagne.

Si les Italiens expriment le ridicule plus naïvement que nous, les Espagnols le voïent beaucoup mieux. Lopé de Vega prime sur le Théatre; on compte jusqu'à trois cens Comédies de sa façon : aussi avoit-il, dit un bon Critique (z), une fertilité d'esprit jointe à un grand naturel, & à une facilité admirable : mais son esprit étoit trop vaste pour s'assujettir à des régles, & il s'abandonnoit à son génie, parce qu'il en étoit toûjours sûr.

(y) Dominique Biancolelli, mort en 1688. & Pierre François Biancolelli, mort en 1734.

(z) Le Pere Rapin, Réflexions sur la Poëtique.

Nos prémières Comedies n'étoient rien moins qu'un Poëme régulier : on peut les regarder comme un tissu de bouffonneries ; tel est le caractère de celles que le *bon Roi Loüis XII. prenoit plaisir à ouir* (a). On ne les a pas jugées dignes de passer à la postérité, & la Comédie de Patelin est la seule qui se soit conservée une place dans les cabinets des curieux. Quand on commença à défricher les Belles Lettres, la Comédie prit un air sérieux, & parut avec plus de décence. Marguerite de Navarre que l'on appella la dixième Muse, & la quatrième Grace, s'amusa au Comique, & par un zéle peu éclairé, elle traita des sujets trop respectables pour être exposés sur le Théatre(b).

POESIE. En France.

Les Poëtes qui fleurirent sous le regne d'Henri II. en donnant dans l'allégorie, se méprirent encore sur la nature du Poëme Dramatique. Jodelle mit dans un si beau jour la Comédie Françoise, que Pasquier (c) lui en attribuë

(a) Harangue du Chancellier de l'Hôpital aux Etats d'Orleans 1561.

(b) Voïez dans le Recueil des Poësies de cette Princesse, les Comédies de la Nativité de N. S. J. C. des Innocens, & du Désert.

(c) Recherches de la France, liv. 7. ch. 7.

POESIE. l'invention. Ce Poëte fit *la Rencontre*, & *l'Eugene*. Baïf donna *Taille-bras*, en marchant ſur les pas de Jodelle, & Remi Belleau *la Reconnuë*. Au bout de quelque tems, Malherbe en épurant le goût inſpira du mépris pour tout ce qui avoit paru ſur notre Théatre, & nos Poëtes Comiques ne trouvant rien qui pût les ſatisfaire, firent une ample moiſſon de ſujets de Comédies chez les Eſpagnols nos voiſins, & ſe mirent à les copier. Chrêtien & Hardi ſe ſignalerent dans cette nouvelle tâche. Corneille qui vint après eux
1625. anoblit le Drame. Sa Melite parut divine par la comparaiſon qu'on fit de cette piéce avec celles qui l'avoient précédée. Elle ſe reſſentoit toutefois du ton que les prémiers Poëtes avoient donné à la Comédie : mais Corneille dans une ſeconde édition en réforma les indécences, & en corrigea le ſtile. Me-
1634. lite fut ſuivie de la Veuve, & de la
1635. Galerie du Palais ; dans ces trois Comédies on vit pour la prémière fois en France cette ſimplicité d'action ſi vantée par les Anciens. Don Sanche d'Arragon porta le nom de Comédie-Héroïque. Cette piéce fit d'abord illuſion : elle s'attira des applaudiſſemens peu mé-

rités, & qui furent bientôt dissipés par le refus d'un illustre suffrage (d). On ne reconnut plus l'auteur du Cid dans l'illusion Comique : le Menteur plut davantage. Toutes ces piéces étoient dans le goût Castillan. M. Racine se forma sur de plus grands modéles, & ses Plaideurs faits d'après les Guepes d'Aristophane, firent sentir le sel Attique, & la plus fine satyre. Cette piéce avoit trop de délicatesse pour le gros des spectateurs ; & les deux prémières représentations eurent peu de succès.

POESIE.

1636.

1668.

Moliere prit des François & les personnes qu'il jouoit, & la manière de les jouer. Il commença par sa Comédie de l'Etourdi, & finit par le Malade Imaginaire. Dans la prémière piéce les personnages sont froids, les scènes peu liées entre elles & les expressions peu correctes. Les incidens furent rangés avec plus d'art dans le Dépit Amoureux : mais le nœud en est trop compliqué, & le dénouëment manque de vraisemblance. Moliere mit plus de simplicité dans les intrigues des Précieuses Ridicules : il y fit une peinture fine &

1658.

1673.

1659.

(d) Loüis de Bourbon Prince de Condé.

POESIE. délicate des mœurs qui étoient particulières à son siécle. La Comédie de
1660. Sganarelle qui paroissoit n'avoir pour but que de faire rire la multitude, fut écrite d'une manière si correcte, qu'elle pouvoit à cet égard plaire aux honnêtes gens.
1661. Don Garcie de Navarre eut peu de succès. L'Ecole des Maris, imitation des Adelphes de Térence, plut infiniment : aussi est-il peu de piéce plus simple, plus claire, plus féconde que celle-ci ; le dénouëment en est naturel. Les Fâcheux, Comédie presque sans nœud, soûtint l'attention du spectateur par la varieté des caractères, par la vérité des portraits, & par l'élégance du stile.
1662. Dans l'Ecole des Femmes tout paroît récit, & tout est action. L'ingénieuse Critique que fit Moliere de cette piéce détruisit les Critiques sans nombre qu'elle avoit enfanté. Boursault tâcha de répondre à la Critique de Moliere par le Portrait du Peintre : mais comme cet Auteur avoit malignement supposé une clef connuë de l'Ecole des Femmes, qui indiquoit les originaux copiés d'après nature, Moliere fit paroître l'Impromptu de Versailles pour effacer un soupçon dont les impressions lui

pouvoient être desavantageuses (e). Si dans toutes ces piéces Moliere avoit surpassé tous les Comiques de son tems, il se surpassa lui-même dans le Tartufe, & dans le Misantrope ; c'est là qu'on trouve une parfaite imitation des mœurs, des images naturelles, & des caractères bien marqués. Les dernières Comédies de Moliere sont tout-à-fait dans les mœurs Françoises ; j'en excepte celles qu'il fit sur le modéle de Plaute : elles s'éloignent trop de nos manières. J'en excepte encore ses Comédies Héroïques : elles tendent moins à peindre nos mœurs, qu'à se lier avec les spectacles magnifiques que le feu Roi donnoit à sa Cour.

POESIE.

Après avoir parcouru les divers caractères des meilleures piéces de ce Poëte, il est naturel de s'arrêter au caractère du Poëte. Au jugement de M. Baillet, Moliere a un talent admirable pour trouver le ridicule des choses les plus sérieuses, & pour l'exposer avec finesse & naïveté aux ïeux du Public. Les anciens Comiques, dit le Pere Rapin, n'ont que des valets pour les plaisans de leur Théatre : les plaisans du Théatre de Moliere sont des

(e) Voïez l'édition de 1734. des Oeuvres de Moliere.

POESIE.

Marquis & des gens de qualité. Quelques-uns trouvent qu'il outre les caractères : mais pour émouvoir le Public, il faut des traits marqués fortement. Moliere est le prémier qui ait porté sur le Théatre la bienséance , & les mœurs : je le loue en cela, & sur ce point il est digne de louange : mais on ne sauroit approuver qu'il rende le vice plus aimable qu'odieux: j'applaudis à la critique des défauts : je ne goûte nullement la censure molle des passions, car la peinture la plus vive est incapable de les corriger : l'amour s'est saisi de toutes les piéces de Moliere : mais on se trompe si l'on s'imagine qu'il n'est point d'intrigue sans amour.

Après la mort de Moliere, Renard, les deux Auteurs du Grondeur (f), MM. Campistron, Fagan, Saintion, Destouches, de Boissy, de la Chaussée, &c. ont travaillé pour le Théatre avec assez de succès. Nericaut Destouches par un choix très-judicieux a pris un sujet tout neuf : son Dissipateur fait un contraste parfait avec l'Avare de Moliere. De Boissy d'un ton plus sévère que badin

(f) l'Abbé de Brüeis, & Palaprat.

parodie l'Opéra d'Hyppolite & Aricie, dans ſa Comédie du Badinage. La fauſſe Anthipatie de M. de la Chauſſée eſt un ouvrage plein d'eſprit, de délicateſſe, & de mœurs. Le Préjugé à la mode du même Auteur a des traits naturels, des ſituations variées, des mœurs pures, vraïes, & nobles: mais malgré l'attention de nos bons Comiques pour conſerver le goût de la vraïe Comédie, ce goût eſt en danger de ſe perdre. Thalie d'abord bouffone, puis enjouée, eſt une prude en ſa vieilleſſe: elle croit couvrir la perte de ſes agrémens par la gravité de ſa morale: ne pouvant imiter le langage ſi ſimple de la Nature, elle court après l'eſprit: elle inſtruit quand il faut agir: elle s'amuſe à débiter de beaux ſentimens, quand il eſt queſtion de préſenter des caractères bien ſoûtenus, & pris dans nos mœurs. Eſt-ce la faute des Poëtes, qui ne peuvent pas remplir l'attente des ſpectateurs? Eſt-ce la faute des ſpectateurs, qui gâtent le goût des Poëtes?

Il faut l'avouer, rien n'eſt plus difficile à faire qu'une Comédie; comme l'original qu'elle ſe propoſe d'imiter eſt expoſé aux ïeux de tout le monde,

POESIE. on n'y pardonne rien ; on veut une parfaite ressemblance : mais, à dire le vrai, le défaut de ressemblance n'est pas le plus grand mal. La Comédie, dit-on, est plus capable qu'un discours sérieux de contribuer aux bonnes mœurs. O la belle réformatrice des mœurs, s'écrie un Ancien (g), que la Comédie, qui fait une Divinité de l'amour, source féconde de tant de folies, & de déréglemens honteux ! car si nous n'approuvions ces desordres, nous n'aurions point de Comédies. *O præclaram emendatricem vitæ.. quæ amorem flagitii & levitatis auctorem, in concilio Deorum collocandum putet ! De Comœdia loquor, quæ, si hæc flagitia non approbaremus, nulla esset omninò.* Le croiroit-on, que dans le sein du Christianisme, on pût regarder comme innocent ce qui a paru aux Païens si nuisible à l'honnêteté publique ?

En Angleterre. Si la Comédie Françoise est devenuë plus dangereuse par l'abus qu'on en a fait, qu'elle ne peut être utile par sa nature, la Comédie Angloise est encore plus nuisible par sa corruption, qui, de

(g) *Cic. Tuscul. lib. 4.*

de l'aveu d'un Prélat Anglois (h), influe sur les mœurs de la plûpart des Bourgeois de Londres. Driden justifie la plainte que fait M. Burnet de la dépravation du Théatre Anglois : on n'a jamais vu de Comique d'une licence plus effrénée. Le commerce que Vallet eut avec Voiture, Lafontaine & S. Evremont communiqua au Poëte Anglois beaucoup d'élevation & de délicatesse : il a perfectionné sa Langue. Otway a fait un grand nombre de piéces dramatiques. On tire de la foule l'Orphelin & Venise préservée, dont on fait assez de cas. Les Anglois jouent aujourd'hui les piéces de Moliere, traduites en leur Langue, & mises au goût de la nation. En voulez-vous un exemple ? L'Avare de Moliere est d'une grande simplicité : l'Avare de M. Fielding est surchargé de nouveaux incidens, l'intrigue en est plus composée. Les Anglois, dit un bel esprit (i), ne s'accommodent point de ce qui est trop facile à comprendre. Il faut donner par tout de l'exercice à leur raison.

POESIE.

(h) M. Burnet Evêque de Salisbury, dans la conclusion de l'Histoire de son tems.

(i) L'Auteur du Pour & Contre.

POESIE.

BALLETS.

UN Ecrivain [k), qui a fait de bonnes recherches sur nos Théatres, croit que les Ballets ne furent d'abord que des Danses figurées; que des beaux esprits y ajoûterent des vers qu'on récitoit à la louange des Danseurs, & qu'ensuite ces Récits furent dialogués, mis en musique, & chantés. Bientôt on en fit de vrais spectacles, dont on prenoit le sujet ou dans la Fable, ou dans les Romans. Alors les Danses auparavant parties essentielles des Ballets, n'en furent plus que les Intermédes.

Pendant la jeunesse du feu Roi, les Ballets, l'un des plus agréables accompagnemens de la Comédie, furent portés à une grande perfection. M. de Benserade fit les vers qui s'y réciterent, vers d'une espéce toute nouvelle, où les caractères des personnes qui dansoient étoient confondus avec les caractères des personnes qu'ils représentoient. On

(k) M. de Beauchamps.



sent aisément quelle délicatesse exigent ces allégories, pour être ou piquantes sans fiel, ou obligeantes sans fadeur.

Les Italiens, excellens copistes, réussissent aux Ballets-Pantómimes. Ceux qu'on a vus à Paris, Pygmalion, Don Quichotte chez la Duchesse, &c. y ont été fort goûtés.

OPE'RA.

SI le Ballet plaît à l'esprit par la finesse des allusions, l'Opéra charme les ieux & les oreilles par la magnificence du spectacle, & par la beauté du chant. Vouloir examiner ce Poëme suivant les régles du Drame, c'est s'exposer à prendre le change, & à porter un faux jugement : ce n'est ni dans Aristote, ni dans Horace qu'on doit chercher des principes qui puissent s'appliquer à un genre de Poësie inconnu à Horace & à Aristote. Un Opéra sera parfait, lorsqu'à d'excellens accords on joindra une ingénieuse varieté de changemens de scène & de machines : ces chars, ces vols que semble dédai-

POESIE.

gner la févérité de la Tragédie, jettent ici le merveilleux, embelliffent la fiction, & tiennent lieu de la vraifemblance.

On fait trop d'honneur à l'Opéra quand on le fait venir des Grecs : il n'a pas une origine fi ancienne : ceux qui prétendent (1) que l'Œdipe de Sophocle fe chantoit d'un bout à l'autre fur le Théâtre d'Athênes, comme l'Atys de Quinault fe chante fur le Théâtre de Paris, connoiffent mal la Mélopée des Anciens. Chez les Grecs, c'étoit une fimple déclamation mélodieufe, qui avoit à la vérité différens modes, mais qui étoit bien différente du chant mufical : dans l'Opéra la Poëfie eft foumife à la Mufique, & le Muficien régle le Poëte.

Les Italiens ont inventé ce genre de Poëme, & c'eft l'Abbé Perrin qui l'a introduit en France en 1659. Ce fpectacle ne réüffit pas d'abord : les perfonnages de bouffons que Gilbert & Perrin y avoient emploïés par une imitation trop fcrupuleufe, déplurent infiniment. M. Quinault qui fucceda à ces

(1) Ferrari, l'Abbé Gravina, &c.

deux Poëtes, s'apperçut bientôt de leur erreur : il n'avoit pas eu un grand succès dans le Dramatique ; mais il fut plus heureux dans le Lyrique du Théâtre, qu'il porta à une grande perfection. M. Despréaux [m], qu'on ne peut soupçonner de l'avoir flaté, reconnoît en lui un talent tout particulier pour faire des vers bons à mettre en chant. Quinault avoit de plus un penchant naturel pour la tendresse, & une facilité admirable à se conformer aux idées de Lully. POESIE.

Il faut néanmoins avouer que ses plus beaux Opéra n'ont pas manqué de censeurs : on vouloit des images & des peintures dans une espéce de Poëme qui ne demande que des sentimens ; ce n'est que bien tard que l'on a compris que ce qui passoit pour un défaut faisoit le mérite de sa Poësie.

Les Poëtes qui sont venus après Quinault, ne l'ont suivi que de loin. M. de Campistron fit Acys & Galatée pour 1686.
la fête que M. le Duc de Vendôme donna à Anet à M. le Dauphin : & cet Opéra eut un succès assez heureux. Mais

(m) 3e. Réflexion sur Longin.

l'Achille, & l'Alcide, ou le Triomphe
POESIE. d'Hercule du même Poëte ne réüssirent
1688.
1693. pas. Issé, Pastorale Héroïque, fut le
1697. prémier ouvrage de M. de la Mothe; & la Musique de cette piéce fut le coup d'essai de M. Destouches. Le Poëte, ainsi que le Musicien, se perfectionna dans la suite. Le stile de M. de la Mothe peu correct dans Issé, parut plus
1698. châtié dans l'Europe Galante. M. Bouvard en 1702. donna sa Meduse à la République des Lettres, & peu de tems après il donna à l'Eglise l'exemple d'une vie très-édifiante.

1704. La prémière représentation d'Iphigenie en Tauride de MM. Desmarets & Campra, & de la composition de MM. Duché & Danchet, n'enleva pas tous les suffrages, malgré l'excellence de la Musique : cette piéce fut un peu plus goûtée quand elle fut reprise en 1719. L'Opéra d'Achille & Deidamie n'eut que M. Danchet pour Poëte, & M. Campra pour Musicien : l'impression qu'il fit sur les
1735. esprits est si récente, qu'il est inutile de la rappeller. La même raison me fait garder le silence sur l'Hipolite de M. le Chevalier Pelegrin, & sur les piéces de même genre de nos Poëtes Lyriques :

d'ailleurs, peut-on en juger sainement, si on les dépouille de la magnificence du spectacle, de la justesse & de la délicatesse des accords.

POESIE.

POEME BUCOLIQUE.

LA fiction est comme l'ame du Poëme Epique; l'action, du Dramatique; les sentimens, du Bucolique. L'Eglogue veut de la naïveté; mais elle exclud la rusticité: elle exige la délicatesse; mais elle bannit le rafinement. Les Bergers en nous donnant une idée des douceurs de la vie champêtre, doivent nous en épargner les détails: leurs conversations nous intéresseront si elles roulent sur leur bonheur, & sur la paix profonde où ils vivent.

Quoique les prémiers hommes aïent tous été Bergers, ce n'est que par conjecture qu'un bel esprit de ce siécle (n) prétend que la Poësie Bucolique est la plus ancienne de toutes les Poësies: nous ne voïons rien en ce genre avant les

(n) M. de Fontenelle, Discours sur l'Eglogue.

POESIE.

Chez les Anciens.

Idylles de Théocrite, qui florissoit à Syracuse vers la 119e. Olympiade. Dans le païs du monde le plus fertile, & sous le Ciel le plus serein, les Bergers de Sicile libres de tout soin se livroient au goût de la Poësie & de la Musique, que la douceur du climat faisoit naître en eux : tels sont les personnages qu'introduit Théocrite, après les avoir toutefois un peu anoblis. Il ne copie que la belle nature ; mais il ne néglige rien de ce que la nature a de beau, & je ne comprens pas pourquoi on lui reproche un air un peu trop pastoral ; car il traite les matières champêtres avec toute la naïveté, & toute la délicatesse que le génie de la Langue Gréque peut lui fournir.

Moschus & Bion font leurs Bergers plus galans : ceux de Quintus Calaber ne nous sont pas connus. Il nous dit (o) que dès sa tendre jeunesse il menoit paître les brebis dans les pâturages de Smyrne, c'est-à-dire, qu'il avoit composé des Eglogues Gréques (p).

(o) Liv. 2. des Supplémens d'Homère.

(p) Des paroles si simples prises en un sens allégorique par les Interprétes, ont induit en erreur Rhodoman, Vossius le Pere, Reinesius, &c.

POESIE.

Virgile qui avoit pris Théocrite pour modéle, l'atteint toûjours, le passe quelquefois; il est plus exact, & plus judicieux : son caractère est la simplicité, la pudeur & la modestie. Virgile ne laissa point de successeur. Calphurnius & Némésianus écrivirent d'une petite manière. Ils étoient contemporains, & ils vecurent près de trois cens ans après Virgile. Cependant quoique l'un & l'autre soient fort inférieurs à ce grand Poëte, Némésianus n'est pas tout-à-fait à mépriser, & Calphurnius a fait des Eglogues qui ont quelque beauté.

Parmi les Modernes en Italie.

Parmi les Modernes, Albertinus Mussatus, grand homme d'Etat sous l'Empereur Henri VII. & l'un des prémiers qui ait commencé à rétablir en Italie le goût de l'érudition & de l'élégance, fit des Eglogues assez polies pour son siécle, mais qui se ressentent un peu de la rudesse des siécles précédens (q). La Poësie Bucolique prit une forme plus régulière entre les mains de Pétrarque: mais elle ne fut cultivée avec soin au delà des Monts que dans le seizième siécle. Baptiste Mantoüan a été comparé

(q) Muratori, tome 10.

POESIE.

à Virgile, quoiqu'il n'ait rien de commun avec lui que d'être de Mantoüe. Il n'y a point de Poëte Bucolique qui ait fait des Bergers si grossiers, & d'un caractère si inégal : tantôt dévots, tantôt impies; ils sont quelquefois honorés d'apparitions céléstes, & quelquefois ils ne font pas de difficulté de se moquer des vérités de la Réligion. Sannazar n'introduit que des Pêcheurs dans ses Eglogues; peut-être à l'exemple de Théocrite, qui ne s'est donné cette liberté que dans une seule Idylle. Je ne sais quelle finesse le prémier a entenduë à faire prendre à des Pêcheurs un poste dont les Bergers étoient en possession depuis plusieurs siécles. A cela prés, les Eglogues de Sannazar ne se ressentent nullement de la grande jeunesse de leur Auteur; le Public leur a donné avec raison la préférence sur tous les autres Ouvrages de ce fameux Poëte. Bonarelli, le Guarini, & le Cavalier Marin vinrent ensuite, & suivirent le goût qui regnoit alors : ils écrivirent avec esprit, mais d'un stile peu naturel, & donnerent à leurs Bergers trop de politesse. Les Italiens étoient alors passionnés pour la Comédie-Pastorale; ils en avoient

pris l'idée de la Tragédie du Cyclope d'Euripide, & c'eſt, ſelon toutes les apparences, ce que les Romains appelloient Comédie-Satyrique.

POESIE.

Comme les Eſpagnols outrent tous les ſujets qu'ils traitent, il n'y a pas lieu de s'étonner que Loüis de Gongora & le Camoëns paſſent les bornes du Bucolique. Vida peint les perſonnages de ſes Eglogues d'après ceux de Virgile, qu'il imite avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe.

En Eſpagne.

Les premiers Bucoliques François furent Clément Marot, Ronſard, Jean-Antoine de Baïf, Remi Belleau, Claude Binet, Jean Vauquelin de la Freſnaïe, Amadis, Jamin, & quelques autres. Ronſard moula ſes Bergers ſur ceux de ſon païs & de ſon tems; il leur laiſſa toute leur ruſticité; & des Bergers ſi groſſiers ne laiſſent pas de faire l'éloge de la France, de louer les Princes & les Princeſſes, & d'exalter le mérite de Turnebe, de Budé, & de Vatable, Savans en Grec & en Hébreu, mais qui aſſurément ne devoient pas être de leur connoiſſance. Il eſt encore plus ſurprenant que Marot, ce Poëte ſi naturel & ſi naïf, ait recherché les pointes, &

En France.

POESIE. s'y ſoit abandonné dans un genre de Poëſie où elles ne ſont pas ſupportables.

Cependant les pointes les plus ridicules font tout l'agrément de l'Eglogue ſur la mort de Loüiſe de Savoïe, mere de FRANÇOIS I. Les contemporains de Belleau trouvoient dans ce Poëte un ſtile fleuri, doux & aiſé. M. d'Urfé dans ſon Aſtrée peut être regardé comme original : ce Poëme en proſe a été la folie de toute l'Europe pendant plus de cinquante années ; c'eſt un tableau de toutes les conditions de la vie humaine, qui laiſſe peu à deſirer du côté de l'invention, des mœurs, & des caractères ; tableau qui n'eſt pas fait à plaiſir, & dont toutes les hiſtoires couvertes d'un voile très-ingénieux, ont un fondement véritable. Il eſt vrai que ces caractères ne ſont pas toûjours aſſortis au genre paſtoral, & que les Bergers de l'Aſtrée jouent le rolle tantôt d'un homme de Cour fort poli, tantôt d'un Sophiſte très-pointilleux. D'ailleurs, il convient peu à des Bergers de faire de longs diſcours pleins de réflexions générales, & de raiſonnemens liés les uns aux autres. Malgré tous ces défauts l'Aſtrée eſt un ouvrage admirable : mais plus les pein-

tures en sont belles, plus elles sont dangereuses. Un grand Evêque (r) touché de l'abus que la plûpart des Ecrivains faisoient de la Poësie, voulut la ramener à son véritable usage, & composa des Eglogues dans l'esprit du Cantique de Salomon. Je loue une intention si sainte; mais pour ne rien dissimuler, je trouve plus de Poësie dans les Bergeries de Racan, & dans les Eglogues de M. de Fontenelle : celles-ci ont je ne sais quoi de facile, de tendre, de naïf, de délicat; la plûpart des femmes s'accordent à les savoir de mémoire, & les femmes se connoissent en sentimens, & en délicatesse.

M. de Segrais (s) exprima parfaitement dans ses Eglogues, & dans sa Pastorale (t) cette douce & ingénieuse simplicité, qui fait le principal caractère de ce Poëme. Mais quoiqu'il eût traduit en vers avec beaucoup de succès les Georgiques & l'Eneïde de Virgile, il abandonna ses Bucoliques. Un Poëte vulgaire n'oseroit entreprendre ce que

(r) M. Godeau, dans ses Eglogues Chrétiennes.
(s) Il mourut le 25. Mars 1701.
(t) Athis.

POESIE. 1717. l'illuftre Segrais n'avoit ofé tenter. M. Richer l'a fait, & il a confervé à fon original les beautés dont notre Langue eft fufceptible. Nous devons à cet heureux fuccès les cinq Eglogues que M. Richer a faites de fon chef; & il n'eft pas douteux que la dernière intitulée Galathée ne foit la plus parfaite; la préférence que M. l'Abbé Souchay lui a 1720. donnée par fa traduction Latine en eft une preuve invincible.

En Angleterre. En Angleterre, Spencer (v) s'éloignant du vrai caractère Bucolique pour fuivre le goût de fa nation, mit dans fes Paftorales-Héroïques beaucoup d'invention, de grandeur, & de feu, mais peu de régularité & de jufteffe. On diroit qu'il s'eft moulé fur l'Ariofte. Le Poëme qui lui a fait le plus d'honneur eft la Reine des Fées, en douze chants, ou plûtôt en douze Poëmes; car chaque chant à fon Héros.

(v) Il vivoit fous le regne d'Elizabeth.



POEME SATYRIQUE.

LA Satyre instruit agréablement en décréditant le vice d'une manière vive, plaisante, & variée : c'est un Poëme que les Grecs n'ont jamais tenté, quoique leurs anciens Comiques en aïent donné l'idée aux Romains. Sotade, à la vérité, a écrit des Satyres Gréques : mais ce Poëte aussi corrompu dans ses vers que dans ses mœurs, n'épargnoit ni ses meilleurs amis, ni les plus gens de bien, ni même les Princes les plus dignes de respect (x). La Satyre ne se permet pas une licence si effrénée (y) ; & c'est avec raison qu'on a dit que Lucilius, contemporain de Térence, est le prémier qui ait écrit des Satyres. Comme il s'étoit formé sur Aristophane, il prit de ce Poëte assez d'agrément & de délicatesse [z] : mais plein de son modéle, il laissa couler dans ses écrits quan-

(x) Sa Satyre sanglante contre Ptolomée Philadelphe, Roi d'Egypte, coûta la vie à cet insolent.

(y) Athenée, liv. 14.

(z) *Horat. lib.* 1. *sat.* 4. *v.* 7. 8. *sat.* 10. *v.* 3.

POESIE.

tité de mots Grecs, qui rendirent son ſtile extrêmement dur [a]. On lui reproche auſſi le malheureux talent de faire tout de ſuite un grand nombre de vers, qu'il ne ſe donnoit pas la peine de polir.

Varron le Gaulois, qu'il ne faut pas confondre avec le Romain, & qui vivoit avant Properce, fit une Satyre Gréque intitulée *de la Foudre*, ſi l'on en croit quelques Ecrivains; Macrobe en fait mention au ſecond livre de ſes Saturnales. D'autres Auteurs attribuënt auſſi à ce Varron deux Satyres citées par Pline (b) ſous le nom de *Seſculyſſés*, & de *Flextabula* (c). Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce Poëte a compoſé des Satyres, quoiqu'il eût moins de diſpoſition pour ce genre de Poëſie que pour d'autres.

Horace qui vint dans le bon tems de la Poëſie Latine, imita Lucilius par l'endroit où Lucilius étoit eſtimable, ſans prendre aucun de ſes défauts, & il reprit les deſordres de Rome avec beaucoup d'enjouement, & de fineſſe.

(a) *Sat.* 10. *v.* 20. *&c.*
(b) *Præfat. Hiſt. Nat.*
(c) Hiſtoire Littéraire des Gaules & de la France par des Rélig. Bén.

Perſe,

Perse, qui parut sous le regne de Néron, attaqua dans ses Satyres les Orateurs & les Poëtes de son tems; il n'épargna pas même l'Empereur. Le petit livre du nouveau Satyrique fut goûté du moment qu'il vit le jour; on l'admira; on se l'arracha des mains (d); & il acquit à son Auteur beaucoup de gloire, mais de cette gloire solide, qui est dûë au vrai mérite (e). Perse n'a rien perdu en s'éloignant de son siécle. On trouve dans ce Poëte, au jugement d'un interpréte Latin, & d'un traducteur François, un stile châtié & poli, une grande varieté de mille agréables choses, je ne sais quoi de vif, de serré, de juste, d'exact, & d'élégant qui plaît infiniment; tout est extrêmement recherché; tout sert à l'instruction du Lecteur. Il est vrai que Perse est souvent obscur, & qu'il est quelquefois peu intelligible: mais il avoit affaire à un Prince qui n'entendant pas la raillerie ne lui permettoit pas de s'expliquer plus nettement. D'ailleurs, il est à croire qu'il vouloit être

POESIE.

(d) *Editum librum continuò homines mirari & diripere cœperunt. Valerius Probus.*

(e) *Multùm, & vera gloria, quamvis uno libro Persius meruit. Quintil.*

POESIE. mistérieux pour jetter plus de profondeur dans sa morale. Du reste, les qualités du cœur ne démentoient pas en Perse celles de l'esprit. Il étoit zélé partisan de la vertu, ennemi déclaré du vice, fort ménager de son tems, inviolablement attaché à tous les devoirs de la vie civile, sage, discret, officieux, complaisant, libéral, généreux, bon ami, & bon parent (f).

Juvenal écrivit ses Satyres après la mort de Domitien plus en déclamateur qu'en Poëte. Misanthrope chagrin il médit à son aise de tous ceux qui ont le malheur de lui déplaire; & qui ne lui déplaît pas? Le dépit lui tient lieu de génie (g). Il n'a aucun égard pour la pudeur (h). Il s'est trouvé toutefois des Savans (i) qui n'ont pas fait difficulté de donner la préférence à Juvenal sur Horace. Moins de Grec, & plus de goût auroit redressé leur jugement; car l'érudition toute pure gâte tout. Juvenal est plus véhément, plus emporté,

(f) Epître du P. Tarteron sur sa traduction de Perse & de Juvenal.

(g) *Si natura negat, facit indignatio versus. Juv. Sat.* 1.

(h) Dans sa Satyre VI.

(i) Scaliger.

plus acre, plus mordant, plus élevé, si l'on veut, qu'Horace. Mais l'impitoïable Censeur du siécle de Domitien a-t-il l'agrément, la délicatesse, l'enjouëment, la politesse, &, ce qui est plus considérable, le bon sens, & la solidité d'esprit du Satyrique fin & délié de la Cour d'Auguste? POESIE.

Marulle répandit beaucoup d'amertume sur ses insolentes Mimes: il osa railler, même de leur vivant, Marc-Aurele, & Lucius Verus.

Du tems de ces Empereurs, Lucien, Syrien de naissance, fit en Grec dans ses Dialogues des peintures très-vives & très-satyriques: elles auroient plus d'agrément, si l'Auteur étoit moins bouffon, & plus d'utilité, s'il étoit moins athée.

La Satyre de Rabelais, la prémière qui ait paru en notre Langue, est la plus savante, & la plus générale qui ait jamais été faite [K]: c'est dommage que cet Ecrivain ait mêlé la plus sale corruption à une si fine, & si ingénieuse morale. Regnier n'a pas plus d'égard à l'honnêteté que Rabelais; il seme l'ordure dans ses vers; à cela près, on le lit en-

(K) *Sorberiana*, Let. R.

POESIE.

core avec plaiſir malgré ſon vieux ſtile.

Si les Anciens l'emportent preſque toûjours ſur les Modernes, M. Deſpréaux ſemble leur avoir ravi cet avantage à l'égard de la Satyre : on remarque en cet illuſtre Auteur une critique sûre & judicieuſe, ſoûtenuë de tout ce que la Poëſie a de force, de vivacité, & d'harmonie. Il a imité les Anciens : mais il s'eſt rendu propres leurs richeſſes : comme eux il a toûjours des tours nouveaux, & il fait dire ce qui ne s'étoit pas encore dit en notre Langue : &, ce qui eſt plus eſtimable, en combatant le faux il reſpecte la vérité : il rend juſtice au mérite ; & ſes vers ſont moins la ſatyre du vice, que l'éloge ſincère de la vertu [l]. Je ſais qu'au jugement de quelques Critiques [m], la Poëſie de Deſpréaux ſent le travail & la fatigue ; ce qui, à leur avis, ne convient point au ſtile ſimple & naturel de la Satyre : mais je ſais auſſi que cette ſimplicité, & ce beau naturel ſont le prix & la récompenſe du travail & de la ſueur, & qu'un chemin doux & aiſé n'a conduit aucun Poëte au ſommet du Parnaſſe.

(l) Poëſies de M. Rouſſeau.
(m) Chapelle, &c.

Buttler, un des plus beaux esprits de l'Angleterre [n], donna à la Satyre une forme toute nouvelle en poussant son enjouëment jusqu'à un burlesque inimitable. Il fit dans ce goût un Poëme intitulé *Hudibras* du nom de son Héros, où il tourna en ridicule les Fanatiques qui avoient contribué à la révolution de ce tems-là ; & il mit dans cette piéce un agrément, un sel, & une plaisanterie qui n'ont point d'exemple. Buttler n'a copié personne en ce genre d'écrire, & personne n'a pu réüssir à le copier. Après la Satyre de Buttler, il n'y a, que je sache, que celle de Thomas Morus contre les Allemans qui soit digne de quelque attention. POESIE.

ÉPITRE.

L'Epître en vers plus sérieuse, & aussi morale que la Satyre, a été maniée avec une adresse, & avec un art infini, mais d'une manière bien différente par MM. Despréaux, Racine, & Pope. Les

(n) Du tems de Cromwel, & de Charles II.

POESIE.

Epîtres du Poëte Anglois sur l'Homme ont été traduites en vers François par M. l'Abbé du Resnel ; & cette version accommodée au goût François peut en quelque façon passer pour un original. Si la copie n'a pas toutes les beautés de son modéle, elle est exemte de ses défauts. M. Pope est plus court, plus serré, & plus vif que M. du Resnel, mais il est plus sec, plus décousu, &, si cela se peut dire, plus escarpé.

APOLOGUE.

L'Apologue est une Fable morale qui instruit les Hommes par l'organe des bêtes, & des corps inanimés : la vérité en fait le fonds : la naïveté & l'agrément en sont la parure : son mérite consiste dans la briéveté d'un Récit, semé quelquefois de réflexions vives : l'usage en est fort ancien, & l'Ecriture nous en donne deux exemples chez les Israëlites, la Fable de Joatham, fils de Gedeon (o), & celle de Joas, Roi d'Is-

(o) *Judic. cap. 9. v. 8.*

raël (p). Les Egyptiens avoient trop d'esprit pour ignorer une manière d'instruire si ingénieuse : elle n'étoit point inconnuë aux Perses. Herodote nous aprend (q) que Cyrus voïant que les Ioniens & les Eoliens, qu'il avoit inutilement invités de prendre son parti, recherchoient son alliance après la victoire qu'il venoit de remporter sur Crœsus, il ne répondit aux Ambassadeurs de ces Peuples que par l'Apologue d'un pêcheur, qui aïant joué en vain de la flûte pour faire venir à lui les poissons, ne vint à bout de les prendre qu'en jettant son filet dans l'eau.

POESIE. Connu des Anciens.

C'est des Grecs que l'Apologue nous est venu. Esope en est le pere : il étoit Phrygien, & s'il en faut croire l'Auteur de sa vie, il naquit vers la cinquante-septième Olympiade, deux cens ans après la fondation de Rome : il écrivit en Prose ses Fables, & Socrate en mit une en vers la veille de sa mort suivant l'ordre réïteré des Dieux (r). Un Apologue de Démosthéne fit plus sur l'esprit des Athéniens, que la plus belle

(p) *Reg. lib. 4. cap. 14. v. 9.*
(q) *Histor. lib. 1.*
(r) *Plat. Phœdo. p. 492. edit. lat. Mar. Ficini.*

POESIE.

de ses Harangues. Alexandre leur avoit demandé qu'on lui livrât dix des Orateurs, qu'il regardoit comme Auteurs de la Ligue que son pere avoit vaincuë à Chéronée. Démosthéne para le coup en contant au Peuple la Fable des Loups, qui pour toute condition de la paix demandoient aux Brebis qu'elles leur livrassent les chiens qui les gardoient. L'Apologue du Lion amoureux est fort connu, & l'on sait qu'Euméne s'en servit utilement pour faire sentir à ses soldats qu'Antigone vouloit débaucher, que les promesses de son ennemi n'aboutiroient qu'à une dure tyrannie quand il se seroit rendu maître de toutes leurs forces.

L'Apologue étoit en honneur à Rome dès les commencemens de la République : on sait de quel usage il fut à Menenius Agrippa dans la prémière sédition du Peuple, pour ramener les factieux qui s'étoient retirés sur le Mont Sacré (s); c'étoit ou pendant la vie d'Esope, ou peu de tems après sa mort. On peut croire que Phedre apporta de Grèce les Fables de ce Sage, & qu'il

L'An de Rome 261. avant J. C. 494.

(s) *Liv. Decad.* 1. *lib.* 2.

les fit connoître aux Romains; cet Affranchi d'Auguste les traduisit en vers Latins avec une élégance peu commune, & une extrême briéveté, plus orné qu'Esope, sans être moins naturel. Après Phedre, Avienus mit en vers les mêmes Fables sous le regne de Théodose (t): cet Auteur a de la force, & quelque chose au dessus de son siécle (v): mais il est bien éloigné de cette noble simplicité des prémiers tems.

POESIE.

Mis en usage par les Modernes.

Les Modernes ont imité les Anciens en ceci, comme en beaucoup d'autres choses; je passe les Etrangers, & nos vieux Fabulistes; M. de la Fontaine les a tous effacés. Cet excellent Ecrivain joint au bon sens d'Esope une gaïeté, un air naïf, & une érudition enjouée, qui le rendent original à l'égard de ses modéles, & qu'on n'auroit jamais cru pouvoir faire entrer dans ce genre d'écrire. M. Patru ne pensoit pas que notre Poësie pût adopter l'Apologue: si M. de la Fontaine eût suivi le sentiment de M. Patru, les Muses Françoises seroient privées d'un de leurs plus grands ornemens. La Fontaine est inimitable dans l'Apo-

(t) *Vossius de Poëtis Latinis.*
(v) Baillet, Jugement sur les Poëtes.

[redacted] POESIE.

logue : s'il ſe fût borné à la qualité de Poëte fabuliſte, il eût toûjours ſu plaire ſans danger.

Je l'ai dit ailleurs, chaque Langue a ſon génie : le Fabuliſte dont je parle a pris le tour qui convenoit à la nôtre ; M. de Benſerade au contraire a voulu encherir ſur la briéveté de Phedre, & réduire deux cens Fables en autant de quatrains ; on ne lit point ces quatrains, tandis qu'on ſait par cœur les Fables de la Fontaine.

M. Richer loin d'affecter les graces étudiées de M. de la Mothe, imite le naturel & l'élégante ſimplicité de M. de la Fontaine. Dans ce Fabuliſte, les images ſont riantes, les peintures variées, les ſujets heureux & ſouvent nouveaux : preuve certaine que le bon goût ſe conſerve encore, & que la Nature ne s'eſt pas épuiſée en formant les beaux eſprits du ſiécle de LOUIS XIV. [Mém. de Trévoux, Juin 1745. art. 50.]

M. de la Mothe guindé & ſec dans ſes Prologues, perſonifie trop ſouvent des êtres moraux dans ſes Récits. Don Jugement, Demoiſelle Imagination, Dame Mémoire ſont des perſonnages étrangers à l'Apologue, & qu'on ne

ſauroit goûter (x). M. Richer plus régulier, & moins hardi, approche de plus près que M. de la Mothe, des graces de M. de la Fontaine, qui juſqu'ici n'a point trouvé, & ne trouvera peut-être jamais ſon pareil.

POESIE.

ÉLÉGIE.

L'Elégie en pleurs (y) d'un ton plus élevé, mais ſans audace, & d'un ſtile aiſé & tendre peint l'amour & la triſteſſe; le cœur ſeul parle dans ce Poëme; tout y eſt ſentimens. Archiloque plus porté à répandre un fiel amer, qu'à verſer des larmes, ſe laiſſa toutefois attendrir par l'Elégie. Le naufrage de ſon Beau-frere amollit ſon cœur; il déplora ſa perte dans une piéce qui eſt devenuë fort célébre. Sapho fit couler dans ſes Elégies ſes ſentimens paſſionnés. Ces charmans Poëmes ſont perdus pour nous; Ovide nous en a ſeulement conſervé une copie fidelle dans l'Epître de cette illuſtre

Les Anciens.

(x) Réflexions ſur la Poëſie, &c.
(y) *Flebile Carmen. Ovid.*

POESIE. fille à Phaon, qui se lit parmi les Héroïdes de ce Poëte Latin. Il ne nous reste que quelques fragmens des Elégies de Philétas, & de Tirtœus : Callimaque en avoit fait un grand nombre : mais elles se réduisent pour nous à une seule sur un Bain de Pallas.

Tibulle qui vint au monde sous le Consulat d'Hirtius & de Pansa, est le prémier Elégiaque Latin, au jugement des grands Maîtres. Properce le suivit de près : quoique moins doux, & moins poli, il a pourtant beaucoup de noblesse. Ovide trop amoureux de son esprit, emprunte quelquefois le langage de la Nature (z) : ses Elégies ont je ne sais quoi de gracieux & d'aimable ; ce Poëte releve sur tout avec agrément les plus petites choses : il est vrai qu'il s'étend, & qu'il s'égaïe un peu trop ; & ses pensées sur les médailles de César, qu'il avoit reçuës dans son exil, seroient admirables si elles étoient moins belles [a].

Cornelius Gallus laissa un Recueil d'Elégies, où brilloient, dit Crini-

(z) *Nimiùm amator ingenii sui, laudandus tamen in partibus. Quintil. Inst. Orat. lib.* 10. *cap.* 1.

(a) *De Ponto, lib.* 2. *Epist.* 8.

POESIE.

tus [b], les beautés de son esprit, & de son stile. Dioméde le fait aller de pair avec Tibulle & Properce. Quintilien [c] n'est pas de ce sentiment, & il avoue que Gallus n'a ni la douceur, ni l'élégance de ces deux Poëtes. Le prémier composa la plûpart de ses Elégies à l'honneur de sa Lycoris, comme Varron le Gaulois en avoit fait pour sa Leucadie, Properce pour sa Cynthie, Catulle pour sa Lesbie, & Calvus pour sa Quintilie [d]. Le regne d'Auguste porta ces Poëtes : sur quoi il est à remarquer que les Elégies que nous avons sous le nom de Gallus ne sont pas de cet ancien Poëte, mais d'un Ecrivain demi-barbare, appellé Maximien.

Sous les successeurs d'Auguste, l'Elégie périt, quand l'affectation, qui lui est si opposée, prit le dessus : on oublia jusqu'à son caractère. Le Poëme d'Orientius [e] Elégiaque pour la versification ne l'est nullement pour le sujet : son Auteur étoit Evêque d'Ausch dans le cinquième siécle. Albertinus

(b) *Poët. Lat. lib.* 3. *cap.* 42.
(c) *Lib.* 10. *cap.* 1.
(d) *Proper. lib.* 2. *Eleg.* 34.
(e) Intitulé *Commonitorium*, & partagé en 2. livres.

POESIE.

Mussatus dans le quatorzième, & Antoine Astesanus au commencement du quinzième traiterent l'Elégie dans le même goût, & elle ne reparut avec ses agrémens que pendant le seizième siécle, se ressentant peu toutefois de sa prémière origine. Je ne connois en ce genre au dessus du médiocre que Molza Italien, Lotichius Allemand, & Sidronius Flamand. Marot est un mauvais modéle de l'Elégie ; son stile n'est pas fait pour cette espéce de Poëme. Ronsard y fait entrer des sujets qui lui sont tout-à-fait étrangers. Desportes est celui de nos anciens Poëtes qui a le mieux réüssi dans ce genre de Poësie. Voiture effaça Desportes. Sarrasin imitateur de Voiture encherit sur son original. Ménage tira l'Elégie de la bassesse où elle avoit langui si long-tems parmi nous ; ce Poëte, selon M. Segrais, a connu la justesse & l'harmonie des vers : s'il n'a rien pris de son propre fonds, il a du moins choisi avec un goût exquis ce que les autres avoient dit de meilleur, & il l'a mis en œuvre avec tout l'art possible : nul ne l'auroit surpassé, si Benserade, de Meré, Pavillon, n'avoient écrit en

Les Modernes.

ce genre ; & ceux-ci ſont encore au deſſous de Madame la Comteſſe de la Suze, dont les tendres & délicates Poëſies ſemblent avoir été dictées par les Graces. L'Elégie de M. de la Fontaine ſur la diſgrace de M. Fouquet, a de grandes beautés. Cette petite piéce nous montre le vrai caractère de ce genre de Poëſie. On voit aujourd'hui beaucoup d'Elégies, mais peu qui ſoient bonnes : ce Poëme n'eſt point le foible eſſai d'un apprenti : il demande un maître de l'Art.

EPIGRAMME.

NOUS avons aſſez parlé des Poëmes qui demandent quelque étenduë : paſſons maintenant aux plus petits Ouvrages ; l'Epigramme eſt de ce nombre. Ce genre de Poëſie trop libre pour ſe borner à certains ſujets, roule tantôt ſur une penſée, tantôt ſur un mot, quelquefois ſur une raillerie. L'Epigramme exige la briéveté, & l'agrément : ennemie de la contrainte, & ſe refuſant aux régles, elle doit tout ſon ſel à

POESIE. Chez les Grecs.

un heureux génie : les Grecs la firent consister en un tour de pensée naturel & délicat, & ils mirent son agrément dans une certaine naïveté spirituelle & raisonnable. Ce milieu est difficile à tenir, & j'avouerai avec Racan que quelques Epigrammes de l'Antologie pour être trop simples deviennent insipides, & qu'on en voit d'autres, qui en voulant piquer le goût tombent dans le rafinement. Les deux Epigrammes qui nous restent de Sapho sont bien éloignées de ces excès, & ne démentent point le caractère de cette dixième Muse. Diogene-Laërce fit le portrait de toutes les personnes illustres dans des Epigrammes dont le Recueil fut appellé *Pammetre*, c'est-à-dire, vers de toute mesure; & il renvoïe souvent à cet Ouvrage dans les vies des Philosophes. Apulée loin d'imiter la modération de Laërce, fit regner dans ses Epigrammes des libertés infames qu'Ausone a tort d'excuser, & plus encore d'imiter.

Chez les Romains.

Catulle suivit la manière Gréque en l'anoblissant : il donna à toutes ses Epigrammes une élégance jusques-là inconnuë aux Romains, & une *égale polis-*

POESIE.

polissure [f]. L'Empereur Auguste faisoit des Epigrammes dans le Bain, apparemment avec assez de négligence : Suetone en avoit vu le Recueil. Le tems a épargné quelques Epigrammes de Germanicus : il y en a une fort ingénieuse sur un enfant qui se joüant sur l'Hebre glacé, rompit la glace, & périt dans l'eau. Ces Epigrammes sont Latines ; Arrius Antoninus en fit de Gréques : Pline (g) en fait grand cas ; mais Pline n'est pas avare de louanges. Il s'égaïoit souvent à composer des Epigrammes : je ne crois pas qu'on doive regreter leur perte : on peut même en deviner le caractère ; Pline s'accommodoit assez du brillant des pensées, & de la vivacité des saillies ; & il avoit probablement prêté l'un & l'autre à cet Antoninus en le traduisant.

Martial par un faux goût qui s'éleva dans le commencement de la dépravation de la pure Latinité, chercha à flater l'esprit en le suspendant, & à le surprendre ensuite par un mot piquant ; cette chûte à quoi on ne s'attend pas,

(f) Expression de Montagne, liv. 2. de ses Essais, ch. 10.
(g) *Lib.* 4. *Epist.* 13.

POESIE.

& qui enferme ſouvent un ſens double, fait toute la fineſſe des Epigrammes de ce Poëte : quelques Anciens (h) l'ont appellée un ſophiſme agréable, & nous lui donnons le nom de *pointe*. C'eſt un langage peu naturel que de parler par pointes ; il fait ſouvent tomber dans le froid, & dans le puéril : auſſi les meilleures Epigrammes de Martial ne ſont pas celles qui ſont hériſſées de ces ſortes d'aiguillons, & où il a joué ſur un mot. S'il m'eſt permis de dire ce que je penſe, les railleries purement badines de ce Poëte me plaiſent auſſi peu que les louanges flateuſes, quelquefois exceſſives, qu'il donne à Domitien ; j'aime ce qui m'inſtruit, ce qui m'intéreſſe, ce qui me remuë : je préfére, par exemple, à tous ſes jeux de mots qui ne font que me chatouiller, le ſentiment qu'il donne à Arria, parce qu'il me touche ; & je voudrois qu'il n'eût laiſſé que ce petit nombre d'Epigrammes, qui plaiſent communément à tous les gens de Lettres. Celles de Fabilius, de Porphyre [i], & des autres Epigrammatiſtes, qui parurent ſous les Maximins &

(h) Macrobe & Seneque.
(i) *Publius Optatianus Porphyrius.*

POESIE.

les Conſtantins, ne méritent aucune attention. Dans la ſuite, Alcime, & Auſone ſe diſtinguerent en ce genre de Poëſie. L'Epigramme du prémier ſur Homère a ſes beautés : la voici :

Mæonio Vati qui par, aut proximus eſſet
Conſultus Pean, riſit, & hac cecinit :
Si potuit naſci quem tu ſequereris, Homere,
Naſcetur qui te poſſit, Homere, ſequi.

Si toutes les Epigrammes d'Auſone reſſembloient à celle qu'il fit ſur Didon, elles auroient évité la cenſure des Critiques. Quelques-uns (k) mettent autant de différence entre les Epigrammes de Martial & celles d'Auſone, qu'il y a de diſtance du ſiécle de l'un au ſiécle de l'autre. Il y en a [l] qui trouvent que les Epigrammes du Poëte Gaſcon ſont preſque toutes peu travaillées, dures à l'oreille, ineptes, froides, frivoles,

(k) *Thomas Poppe Bloun, in Cenſ. Auct.*
(l) Scaliger le pere.

POESIE.

& obſcures : celle de Didon ne ſoûtiendroit pas même un examen rigoureux : tout y quadre, mais tout y quadre un peu trop [m].

Les Italiens.

En matière d'Epigramme les Modernes ne le cédent point aux Anciens. Les Italiens ont de l'eſprit : c'eſt le fonds de cette ſorte de Poëſie : mais ne la cherchez pas avant le ſeizième ſiécle. Porcelli [n] dans le quinzième n'a laiſſé que des productions informes, & peu châtiées d'un génie aſſez fertile, & aſſez heureux. Sannazar plus correct, & plus élégant, a fait l'éloge de Veniſe en ſix vers qui ſentent tout-à-fait l'antiquité, & qui ſeroient parfaits, s'ils n'avoient pour baſe la fiction (o).

Les François.

Les François quelquefois trop pareſſeux pour en-

(m) *Infelix Dido, nulli benè nupta marito :*
Hôc pereunte, fugis ; hôc fugiente, peris.

(n) Secrétaire d'Alphonſe I. Roi des deux Siciles.

(o) Les Vénitiens récompenſerent leur Auteur d'un préſent de ſix cens écus d'or. Voici ces ſix vers :

Viderat Hadriacis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem, & toto ponere jura mari.
Nunc mihi Tarpeïas quantùm vis, Jupiter, Arces
Objice, & illa tui mœnia Martis, ait.
Si Pelago Tybrim præfers, urbem aſpice utramque ;
Illam homines dices, hanc poſuiſſe Deos.

treprendre des ouvrages de longue haleine, & qui savent d'ailleurs mieux que leurs voisins l'art de penser naturellement; ont fait un grand nombre d'excellentes Epigrammes: celles de M. de Santeuil pour les fontaines de Paris (p), & de M. l'Abbé Regnier, pour la Place des Victoires, ont tout le sel, toute l'élégance, & toute la noblesse que les différens sujets exigent. Sans parler de Marot & de Gombaud, Maïnard est celui de nos Poëtes François qui a composé le plus d'Epigrammes, & qui a mieux réüssi à leur donner ce tour fin & naturel, qui fait toute leur beauté: celles de M. Despréaux ont une grace vive & piquante qui éveille l'esprit; & les Epigrammes du Chevalier de Cailly ont une naïveté sans bassesse, & une délicatesse sans rafinement: tout y marque le caractère d'un galant homme.

POESIE.

(p) Voïez la belle Epigramme sur la Pompe du Pont Notre-Dame.



POESIE.

MADRIGAL.

LE Madrigal né en Italie, fut manié joliment par le Guarini, & par le Taſſe, & c'eſt des Italiens que les Eſpagnols & les François apprirent à faire des Madrigaux, dont le nom a été introduit dans notre Poëſie par Melin de S. Gelais. Ce petit Poëme agréable & poli aime la ſimplicité; mais il a quelquefois beaucoup de grandeur. Si le Madrigal de M. de Coulanges ſur la Nobleſſe eſt d'une légèreté charmante, ceux que l'on fit ſur le Prince de Condé, & ſur la paix que le feu Roi donna à l'Europe, ſont d'une ſublimité aſſortie à la dignité des ſujets.

CHANSON.

LEs Chanſons tiennent de l'Epigramme & du Madrigal, & ont en même tems quelque choſe de l'Ode, ſans être préciſément ni l'un ni l'autre; c'eſt

ce qui les diſtingue des vers que les Anciens chantoient à table, qui étoient proprement de petites Poëſies Lyriques. Nos Chanſons n'ont rien d'affecté pour la matière, ni pour le tour, qu'on peut varier à l'infini. MM. de Benſerade & de Coulanges, qui avoient beaucoup de vivacité avec une grande politeſſe, ont fait des Chanſons tournées d'une manière ſimple & aiſée, où tout eſt neuf & original (a).

POESIE.

SONNET.

LE Sonnet eſt le deſeſpoir de nos Poëtes. *Un Sonnet ſans défaut vaut ſeul un long Poëme* (b) : mais ce Sonnet eſt encore à deſirer : l'invention en en eſt dûë aux Troubadours. C'eſt de ces anciens Poëtes Provençaux que Pétrarque emprunta l'uſage & le nom de ce petit Poëme, & que dans ſa charmante ſolitude de Vaucluſe il fit à leur imitation de jolis Sonnets à l'honneur

(a) Voïez l'art. du Vaudeville, Partie 2. de ces Eſſais.

(b) Deſpréaux, Art poëtique, chant 2.

POESIE.

de sa Laure (c). Ce Restaurateur des Belles Lettres donna du goût aux Italiens pour cette ingénieuse Poësie qui repassa les Monts dans la suite du tems. Alors, c'est-à-dire, sous le regne de François prémier, nos Poëtes firent paroître en leur Langue le Sonnet assujetti à certaines régles, & par ce moïen ils lui donnerent la grace de la nouveauté, en s'attribuant la gloire de l'invention. Joachim du Bellay, parent du Cardinal de ce nom, apprit à nos Poëtes à finir le Sonnet par une pointe. Gombaud, Maïnard & Malleville lui donnerent plus de dignité : mais on donna le prix à *la belle matineuse* de Malleville : la plûpart des Poëtes excités par cet exemple, composerent des Sonnets sur le même sujet ; Malleville eut toutefois l'avantage sur ses antagonistes, au jugement des connoisseurs [d]. Voiture & Benserade porterent ensuite le Sonnet à une plus grande perfection en y faisant entrer les sentimens : l'*Uranie* & le *Job* de ces deux fameux champions amuserent la

(c) Fauchet, Recueil de l'Origine de la Poësie Franç. liv. 1. ch. 8.

(d) Dissertation de Ménage sur les Sonnets pour la belle Matineuse.

Cour, & la partagerent en deux cabales de beaux esprits. Voiture eut pour lui de redoutables défenseurs ; Benserade eut aussi les siens : mais malgré les efforts des *Uranistes*, la décision de M. le Prince de Conti donna gain de cause aux *Jobelins*, par cet Arrêt si célébre qui paroît dicté par la Nature :

POESIE.

L'un * est plus grand, plus achevé ;
Mais je voudrois avoir fait l'autre **.

RONDEAU.

LE Rondeau originairement François, ne plaît que par la naïveté. Marot porta le prémier le genre naïf à sa perfection. Bonnefons assujettit ce petit Poëme à la pureté de la Langúe, que Marot avoit trop négligée. Voiture fit revivre le Rondeau déja tombé, & cet aimable Poëte lui prêta des graces nouvelles. M. de Benserade qui lui succeda, choisit mal sa matière : les Fables d'Ovide demandent un stile soûtenu ; le Rondeau n'admet que l'enjouëment.

* Sonnet de Voiture.
** Sonnet de Benserade.

POESIE.

PARODIE.

LA Parodie eſt un Poëme, où pour jouer quelque perſonne, on tourne avec eſprit, & en un ſens railleur, les vers de quelque grand Poëte [e]. La Parodie demande une fineſſe d'expreſſion qui n'eſt pas commune : auſſi eſt-elle préſentement peu en uſage. C'eſt d'ailleurs un travail bien ingrat, & qui prête trop à la malignité. Cette ſorte de Poëſie doit aux Grecs ſon invention : chez eux une Comédie faite des vers d'une Tragédie, s'appelloit Parodie : elle avoit la vogue, parce qu'on aime mieux ce qui divertit que ce qui afflige ; & pour la rendre plus piquante, on y mêla de la ſatyre. Des ſcènes du Cid ingénieuſement parodiées (f) nous donnent la véritable idée des anciennes Parodies ; & ſi l'on en veut d'autres exemples, on les trouvera dans les Parodies de Bertelet contre Malherbe, & de Sarraſin contre Benſerade.

(e) Richelet, Diction. édit. de 1732.
(f) Dans les Oeuvres de M. Deſpréaux.

POETIQUE.

IL y a de bons & de mauvais Poëtes, & dans le plus beau Poëme tout ne plaît pas également. Il eſt donc néceſſaire d'en faire un diſcernement judicieux, & d'examiner, ſuivant les régles du vrai, & du beau, les ouvrages même des grands maîtres. Ces régles ſont immuables étant fondées ſur la nature, & tout ce qui leur eſt conforme doit plaire chez toutes les nations & dans tous les tems. Il a donc fallu, pour former l'eſprit par rapport à la Poëſie, mettre en méthode la nature, & réduire en principe le bon ſens.

C'eſt juſtement ce qu'a prétendu Ariſtote dans ſa Poëtique : il a cherché dans le goût épuré & délicat des honnêtes gens d'Athênes, ce qui étoit le plus généralement approuvé dans Homère, dans Sophocle, & dans les autres Poëtes ; il en a peſé les raiſons : il eſt remonté aux principes, & de toutes ces obſervations, il en a formé ce corps admirable de préceptes, ſi propres à faire connoître le différent caractère des Poë-

POETIQUE.

mes, & à conduire à la perfection de la Poësie. Horace fit pour les Romains ce qu'Aristote avoit fait pour les Grecs : il abrégea la doctrine de ce Philosophe, & la mit à la portée des Grands Seigneurs de Rome, qui se mêloient alors de faire des vers.

On ne voit rien parmi les Grecs & les Romains sur cette matière dans les tems postérieurs. On a seulement un petit livre fort bien fait d'un Hephestion d'Alexandrie, qu'on met sous Marc-Aurele, sur la différente mesure des vers, *de Re Metrica* (g). Mais quand on eût apporté les Œuvres d'Aristote de Constantinople en Italie, après la ruine de l'Empire d'Orient, il s'éleva dans le seizième siécle une foule de Grammairiens, qui écrivirent de longs Commentaires sur sa Poëtique. François Robertel & Pierre Vettori s'attacherent d'abord à en expliquer la Lettre. Le prémier, au jugement de Giraldy (h), fut un des meilleurs Poëtes de son tems ; & Balzac qui ne prodiguoit pas les louanges, dit du bien des Remarques du se-

(g) M. de Tillemont, Hist. des Empereurs, tom. 2. pag. 454.

(h) *De Poëtis sui temporis.*

cond (i). Vida si connu par sa *Christiade*, sans se borner à la qualité de Commentateur, mit au jour un Art poëtique qui vaut son prix, & qui est divisé en trois livres. Cet ouvrage seroit parfait, si son Auteur versé en la belle Littérature n'avoit pas préféré l'agrément du stile à une instruction approfondie. Castelvetro vint ensuite : sa vanité, & la haute estime qu'il avoit de lui-même le porterent à contredire son Auteur, & cet esprit chagrin chercha moins à éclairer les lecteurs d'Aristote, qu'à répandre des nuages sur le texte de ce grand homme.

POETIQUE.

Picolomini traduisit en Italien Aristote, & il montra beaucoup d'habileté, & une critique sûre dans les Notes, dont il accompagna cette version. François Patrice, André Gili, Ricobon, Minturnus, & Vossius commenterent aussi Aristote en différens tems : mais Patrice fournit sa tâche en Historien, Gili en Rhéteur, Ricobon en Dialecticien, Minturnus en Orateur, & Vossius en Scholiaste (x). De tous ces Inter-

(i) Lettres à Chapelain, liv. 3.

(x) Rapin, Préf. des Réflex. sur la Poëtique.

POETIQUE.

prêtes nul n'eſt entré bien avant dans l'eſprit de ce Philoſophe, & n'a ſuivi ſon ſiſtême. Avec tous ces ſecours, la Poëtique d'Ariſtote ſeroit bien obſcure, ſi M. Dacier n'avoit débrouillé ce cahos d'une manière ſavante, & qui n'a rien de faſtueux. Jules Scaliger doit, ce me ſemble, être tiré de la preſſe; ſa Poëtique renferme beaucoup de doctrine, & une lecture bien digérée; elle a été admirée des Doctes: je ne crois pourtant pas ſon Auteur infaillible dans tous les jugemens qu'il porte.

La Poëſie aïant un peu changé parmi les Modernes, il nous faut des régles particulières pour nos rimes, pour la conſtruction du vers, & pour certains petits Poëmes inconnus aux Anciens. C'eſt dans cet eſprit qu'on a dreſſé de nouvelles Poëtiques: une des plus anciennes eſt celle de Lopé de Vega, qui, pour juſtifier l'ordonnance de ſon Poëme Héroïque, & de ſes Comédies, hazarda une méthode toute différente de celle d'Ariſtote.

En France, un Anonime qui s'appelle lui-même *l'Infortuné*, & qui vivoit ſous Loüis XI. & Charles VIII. donna à l'entrée de ſon *Jardin de plaiſance* la pré-

mière Poëtique Françoise que l'on connoisse. Deux singularités rendent cet écrit précieux : l'Auteur n'y sépare jamais le précepte de l'exemple : c'est par un Rondeau de sa façon qu'il prescrit les régles du Rondeau, & ainsi des autres espéces de Poësie qui nous sont propres : de plus, il nous met au fait de différentes rimes qui ne sont plus d'usage ; & cette curiosité a son utilité particulière. Fabry suivit *l'Infortuné* : il le prit pour modéle. Thomas Sibilet en 1548. exposa avec assez de netteté les préceptes de notre Poësie. Jacques Pelletier, après avoir traduit en vers François l'Art poëtique d'Horace, publia en 1555. un Ouvrage en prose sur la même matière : il y parle de son chef ; &, au jugement de plusieurs, ses maximes sont judicieuses. Ronsard conçut & exécuta en trois heures son Abrégé de l'Art poëtique, qui se 1585. ressent de la précipitation de l'Auteur : ce petit écrit si vanté par ses contemporains ne contient que quelques réflexions fort communes, & dont aucune n'est approfondie. Du tems de Ronsard, Claude de Boissiere, & Robert Corbin firent des Poëtiques, aujourd'hui peu connuës. Deimier, & Esprit Aubert, son anta-

POETIQUE.

POETIQUE. gonifte, s'arrêterent à la verſification Françoiſe. Marie de Jars de Gournai dans trois Diſcours ſur la Poëſie donna beaucoup de verbiage, & peu de choſes. Jean Vauquelin de la Freſnaïe ne mit au jour qu'en 1612. l'Art poëtique en vers François, qu'il avoit achevé par l'ordre d'Henri III. M. de la Meſnardiere entreprit un grand Ouvrage ſur la Poëtique : il n'exécuta cependant qu'en partie le plan qu'il s'étoit fait ; car ce qu'il en publia en 1640. ne regarde que la Tragédie, & l'Elégie. M. l'Abbé d'Aubignac ſe borna auſſi au Poëme Dramatique dans ſa *Pratique du Théatre* : mais le Pere Rapin embraſſa un deſſein plus
1670. vaſte, & dans ſes Réflexions ſur les Ouvrages des Poëtes anciens & modernes, il donna un Art poëtique complet, & le plus raiſonné qui eût encore paru. Il n'eſt inférieur qu'à l'Art poëtique de M. Boileau Deſpréaux. Ce dernier Ouvrage „ amas prodigieux de régles & „ d'exemples, eſt lui-même, dit un ha- „ bile Critique (1), un Poëme excellent, „ un Poëme agréable, & ſi agréable,

(1) M. de Boze, Eloge de M. Deſpréaux dans les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, tome III.

que,

„ que, quoiqu'il renferme une infinité de „ choſes, qui ſont particulières à la „ Langue, à la Nation, & à la Poëſie „ Françoiſe, on ſait combien il a toû- „ jours été goûté des Etrangers, qui ont „ été, ou qui ſont en état de l'enten- „ dre „ ; & on convient qu'on lui doit cette juſteſſe de diſcernement qu'on remarque aujourd'hui en fait de Poëſie, dans la plûpart de ceux dont l'eſprit a quelque culture. MM. de Fenelon (m) & de Callieres (n) répétent en proſe une partie de ce que M. Deſpréaux à ſi bien exprimé en vers. Le Pere Buffier, Jéſuite, approfondit beaucoup plus le même ſujet (o) : ſon Ouvrage eſt rempli d'obſervations ſingulières, & de réflexions aſſez juſtes ; mais la monotonie qui y regne le rend froid & languiſſant ; & les raiſonnemens métaphyſiques y ſont ſubſtitués à la délicateſſe des penſées & des expreſſions. Les réflexions de M. l'Abbé du Bos ſur la Poëſie, &c. ſont ſemées auſſi de raiſonnemens métaphyſiques : ce défaut eſt en quelque

POETIQUE.

1674.

1728.

(m) Lettre à l'Académie Françoiſe.
(n) Traité du Bel-Eſprit, part. 2.
(o) Traité Philoſophique, & Pratique de Poëſie.

POETIQUE.

façon corrigé par une varieté charmante, & par plusieurs traits de Littérature très-propres à ôter la sécheresse des matières les plus abstraites.

Le Pere du Cerceau si léger dans ses petites Poësies, est bien pesant dans sa petite Poëtique, où il tâche d'établir ce qui distingue les vers de la Prose : la régle qu'il donne à ce sujet est neuve, à la vérité, ingénieuse, si vous voulez, mais par malheur elle est fausse. On diroit que plusieurs de nos Ecrivains modernes ont dessein de nous transporter dans des païs inconnus, & que dans cette vûë, il n'est point de nouveauté qu'ils ne saisissent. Un Auteur fort poli [p] déclame contre l'esprit avec tout l'esprit possible : il veut qu'on sente plus qu'on ne pense, lorsqu'il pense lui-même plus qu'il ne sent : il prétend que l'harmonie est l'ouvrage de la fantaisie, & le fruit de l'accoûtumance. Si on l'en croit, la fin de la Poësie est moins d'être utile, que de plaire : la fiction en est l'ame ; & contre le sentiment commun, la Fable étend sa domination sur tous les genres de Poësie. Je finis l'énumé-

(p) M. Remord de S. Mard, Examen Théologique sur la Poësie.

ration des Poëtiques Françoises par celle que M. Gaullyer, Professeur au Collége du Plessis, publia en 1727. Les principes en sont bons, & très-propres à diriger les jeunes gens dans la lecture des Poëtes, & dans la composition des Poëmes [q]. POETIQUE.

Quelques Auteurs en fait de Poëtique ont partagé leur tâche. Les uns ont écrit sur le Poëme Epique : tels sont les Peres le Moine, Rapin (r) & le Bossu, Madame Dacier (s), M. de Ramsay (t) & le Pere Bougeant [v]. D'autres se sont bornés au Poëme Dramatique ; & dans cette classe on peut ranger M. de la Motte, M. l'Abbé Vatry, M. l'Abbé Nadal, & le Pere Brumoy, Jésuite. Il y en a qui ont travaillé sur le Poëme Lyrique ; & de ce nombre sont M. l'Abbé Fraguier [x] MM. Roy, Rémond, &c.

(q) Bibliot. Franç. de M. l'Abbé Goujet, tom. III.

(r) Dans sa comparaison d'Homère & de Virgile.

(s) Dans sa Préface sur l'Odyssée.

(t) Discours à la tête du Telemaque de M. de Fenelon, 1717.

(v) Dans les Mémoires de Trévoux, Août 1730.

(x) Dans les Mémoires de l'Acad. des Belles Lettres, tom. II.

POETIQUE. Colletet, M. de Longe-Pierre [y], M. de Fontenelle, M. l'Abbé Geneſt, M. l'Abbé de la Roche, & M. l'Abbé Goulley ont fait des réflexions fort judicieuſes ſur la Poëſie Bucolique. MM. Souchay, le Blanc, Michault donnent les régles de l'Elégie. MM. de la Motte, Richer, Rémond donnent leurs obſervations ſur l'Apologue. Voquelin de la Freſnaïe, Denis Challine, MM. Deſpréaux, Dacier, & de Villiers nous mettent au fait de la Satyre. M. Nicole (z) & M. le Brun nous font connoître le vrai caractère de l'Epigramme; M. Bruzen de la Martiniere, celui du Sonnet; l'Abbé Cotin, celui de l'Enigme; l'Abbé Sallier, celui de la Parodie; l'Abbé Souchay, celui de l'Epithalame; M. Boivin, celui de la bonne Poëſie Burleſque (a).

Deux nouveaux Ecrivains méritent une attention particulière. Riccoboni a donné dans ſes Obſervations ſur la Comédie une Poëtique d'autant plus ingénieuſe, qu'elle eſt fondée ſur les beau-

1736.

(y) Diſcours ſur les Idylles de Bion & de Moſchus.

(z) Dans ſa Préface du *Delectus Epigrammatum*.

(a) Dans les Mémoires de Trévoux, Janvier 1718.

POETIQUE.

tés dont le Théatre de Moliere est rempli, & qu'elle a pour objet de faire connoître combien ce Comique est un excellent modéle dans tous les genres dont son Art est susceptible (b). M. Pope dans son Essai sur la Critique, qu'on peut regarder comme une Poëtique, enseigne au Poëte à connoître la portée de son génie; lui fait sentir les différences qui se trouvent entre les esprits; lui montre les sources où il doit puiser pour se former le goût, en quoi consiste la véritable beauté des Ouvrages, & quelles qualités font les bons Auteurs (c).

(b) Journal des Savans, Juin 1739.
(c) M. du Resnel dans la Préface de sa Traduction de ce Poëme Anglois.



ELOQUENCE.

L'Eloquence eſt l'art de perſuader, & de ſe rendre maître des eſprits. Pour y parvenir, elle fait un choix judicieux des choſes qu'il faut dire; elle les place dans le meilleur ordre qu'il eſt poſſible; elle les revêt des ornemens les plus convenables. Cet Art, à le prendre dans toute ſon étenduë, eſt preſque auſſi ancien que l'uſage de la parole; car l'Eloquence a porté les Hommes à vivre en ſociété, à s'aider & à s'inſtruire réciproquement, à ſe ſoumettre aux Loix, à diſcuter & à régler les affaires qu'ils avoient enſemble. Delà il eſt clair qu'on doit admettre deux ſortes d'Eloquence; l'une plus ſimple, & accommodée aux entretiens familiers, & au commerce du monde; l'autre plus élevée, & propre aux diſcours publics (d); c'eſt ce ſecond genre qu'on appelle proprement Eloquence.

L'Eloquence a toûjours regné ſur les

(d) *Cic. Offic. lib.* 1. *cap.* 37. *lib.* 2. *cap.* 14.

Peuples libres : elle a fleuri dans la Grèce avant qu'elle ſubît le joug des deſcendans d'Alexandre, & dans la République Romaine avant la domination des Céſars. Mais elle a été peu connuë des Aſſyriens & des Perſes, accoûtumés au deſpotiſme ; & l'on remarque à l'égard des Egyptiens, que pour éviter les ſuites de la fauſſe Eloquence, ils rejetterent la véritable (e). Chez les Grecs au contraire qui avoient tous part au gouvernement, le bien parler étoit la voïe qui élevoit aux honneurs, & qui conduiſoit aux richeſſes ; ainſi il n'y a pas lieu de s'étonner que chaque particulier ſe regardant comme l'artiſan de ſa fortune, fit tous les efforts poſſibles pour monter aux prémiers degrés de la République.

ELOQUENCE.

Des Aſſyriens & des Perſes.

Des Egyptiens.

Des Grecs.

Les Egyptiens toutefois ne rejettoient que la haute Eloquence, qui s'armant, & tirant le glaive des Loix pourſuit le criminel, & défend l'innocent ; mais à qui la malice, ou l'erreur fait ſouvent prendre le change. Car pour cette Eloquence doux lien de la Société, qui s'ouvre les cœurs ſans tyrannie, & y regne ſans violence, on peut la regarder com-

(e) Boſſuet, Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle, Part. III. Art. III.

ELOQUENCE.

me la Sience que les Egyptiens cultivoient le plus ſoigneuſement. Les Chefs des Colonies Egyptiennes, qui retirerent les Grecs de la vie brutale qu'ils avoient menée juſqu'alors, & qui donnerent à ce Peuple féroce la prémière teinture de politeſſe, étoient véritablement éloquens. Tels furent Cécrops, Deucalion, Cadmus, & après eux, Linus, Orphée, Amphion, Chantres divins dont la Lyre étoit l'Art de perſuader.

Cet Art ſi aimable, & ſi utile fit de grands progrès dans la Grèce. Phénix, bon Orateur, & bon Capitaine, alla au ſiége de Troïe pour apprendre à Achylle à bien parler, & à bien combatre. Ulyſſe ſavoit propoſer un bon avis, & bien conduire des Troupes. Thoüs brilloit dans les Aſſemblées où les jeunes gens ſe diſputoient le prix de l'Eloquence. Neſtor eſt plus connu dans Homère ſous le titre d'Orateur des Pyliens, que ſous celui de Roi de Pylos ; & ce Poëte pour caractériſer l'éloquence de ce Prince, dit que ſes Diſcours avoient plus de douceur que le miel. Homère étoit éloquent ; ſi la juſteſſe, & la bienſéance dans le choix des penſées ſont des qualités eſſentielles à l'Eloquence. C'eſt ce qu'on ad-

ÉLO-QUENCE.

mire dans le Diſcours d'Ulyſſe à la Princeſſe Nauſicaa ; & ceux que les Envoïés d'Agamemnon (f) adreſſerent ſucceſſivement à l'implacable Achylle, nous montrent d'une manière invincible qu'Homère étoit un grand maître dans l'Art de diſtribuer ſes preuves, & de les placer à propos [g].

Mais c'eſt faire peu d'honneur à Homère, que de le regarder ſimplement comme éloquent : c'eſt de lui que toutes les parties de l'Eloquence ont tiré leur origine, au jugement d'un Ancien [h], comme tous les fleuves tirent la leur de l'Océan. Tous les Rhéteurs, ajoûte ce judicieux Critique, ont emprunté d'Homère les exemples dont ils ſe ſervent pour expliquer, ou pour appuïer les régles qu'ils donnent de leur Art. Tous les Orateurs, ceux-mêmes qui dans d'autres profeſſions ont cultivé ſoigneuſement l'Eloquence, ſe ſont rendus fidéles imitateurs d'Homère. Demoſthéne prit pour modéle l'Ulyſſe de ce Poëte, & avant

(f) Ulyſſe, Phénix, & Ajax, fils de Telamon.

(g) M. Hardion, 1. & 2. Diſcours ſur l'origine de la Rhét. dans la Grèce.

(h) *Quintil. Inſt. Orat. lib.* 10. *cap.* 1.

ÉLOQUENCE.

Demosthéne, Platon puisa dans Homère comme dans une vive source dont il détourna un nombre infini de ruisseaux [i]. Enfin Quintilien (K) en parlant des lectures ausquelles doivent s'appliquer ceux qui veulent devenir de grands Orateurs, croit qu'en fait d'Eloquence on ne peut mieux commencer que par Homère, comme en toutes choses il faut, selon Aratus, commencer par Jupiter.

Dans des tems postérieurs, & au commencement de la cinquante-unième Olympiade, l'Art de persuader fraïa à Pisistrate le chemin du thrône, & fit oublier aux Athéniens le soin de leur liberté [l]. Ce Peuple fut toûjours très-sensible aux charmes de la paróle : mais ce bel Art ne brilla jamais à Athênes avec plus d'éclat que pendant le siécle de Péricles. Les graces légères, dit Ciceron [m], étoient sur ses lévres : il sortoit de sa bouche des traits vifs & perçans qui pénétroient les cœurs : les vérités dures & piquantes proposées par ce grand homme paroissoient plus aimables

(i) Longin, Traité du Sublime, ch. 2.
(K) *Loc. cit.*
(l) *Cic. de Orat. lib.* 3. *n.* 137.
(m) *Ibid. n.* 138.

que les basses flateries des Orateurs trop populaires : souvent victorieux dans le combat de la parole, il avoit l'adresse lorsqu'il étoit vaincu, de persuader aux Assistans, contre le témoignage de leurs propres ïeux, qu'il avoit remporté la victoire. Une ambition démesurée ternit un peu des qualités très-estimables. Péricles vouloit dominer dans un état libre, & ennemi de la servitude : saisi de cette passion, il tonna, il foudroïa, il mit toute la Grèce en mouvement. Comme il tenoit d'Aspasie (n) toute sa Rhétorique [o], il est vraisemblable qu'il tenoit aussi d'Aspasie le goût de la domination ; car les Femmes sont naturellement ambitieuses. Péricles avoit néanmoins assez de générosité pour aimer la vertu dans autrui, & pour la faire respecter. Il introduisit le prémier la coûtume de prononcer en public l'éloge de ceux qui étoient morts au service de la République : nous avons un de ses Discours funébres, admirable par la grandeur des sentimens, par la solidité des pensées, par la simplicité du stile ; & ce Discours que Thucidide nous a conser-

ELOQUENCE.

(n) Femme de Péricles.
(o) Selon Athénée.

ELOQUENCE.

vé, eſt un excellent modéle en ce genre. L'éloquence de Péricles conſiſtoit dans la force des penſées, & dans un tour d'expreſſion vif, ſerré, & extrêmement concis. Alcibiade & Thucidide [p] le ſuivirent en cela : il y avoit dans leurs Diſcours plus de penſées que de paroles.

Lyſias parut enſuite : il retint la force de Péricles, ſans retenir ſa briéveté : à cette force d'expreſſion ſe joignoit je ne ſais quoi de gracieux, & de fleuri, de doux, & de tendre, une noble ſimplicité, un beau naturel, une exacte peinture des mœurs & des caractères (q). On peut juger de l'éloquence de Lyſias par le prémier Diſcours de la prémière partie du Phedre de Platon, & l'on voit par la critique rigoureuſe que fait Socrate de ce Diſcours, ce que le Philoſophe penſoit de l'Orateur, & l'idée qu'il s'étoit formée de l'Art de parler. Socrate étoit l'homme le plus éloquent de ſon ſiécle : il en donne lui-même une preuve bien complette dans les deux Diſcours qui viennent à la ſuite de celui de Lyſias. Le dernier eut pour maître Tiſias, Léontin. Protagore con-

(p) Ce n'eſt pas l'Hiſtorien.
(q) M. Hardion, Diſſert. ſur les deux Zoïles.

temporain de Tisias, né à Abdere en Thrace, pourroit être mis au rang des bons Orateurs, s'il n'avoit pas deshonoré sa Profession par un amour sordide du gain, vice honteux qu'on reproche aussi à Prodicus (r) maître de Théraméne & d'Isocrate.

ELOQUENCE.

Vers le même tems, Gorgias (s) éblouissoit les Athéniens par le faux brillant des pensées, des paroles, des tours & des figures, par des périodes extrêmement travaillées, & pour ainsi dire, tirées au cordeau, dont les membres se répondoient les uns aux autres avec trop de justesse, & formoient une cadence mesurée, qui flatoit l'oreille peu accoûtumée à une pareille harmonie (t). Ce Sophiste se piquoit de satisfaire sur le champ à toutes les questions qu'on lui pouvoit faire; autre attrait bien séduisant, & capable de corrompre entièrement l'Eloquence, si Socrate n'eût tâché d'étouffer ce mal dans sa naissance, en décréditant & Gorgias & ses semblables.

Cléon, Athénien, entraîna les esprits

(r) De l'Isle de Cée, l'une des Cyclades.
(s) De Léonte, ville de Sicile.
(t) *Diod. Sic. lib.* 12.

ELOQUENCE.

moins par la solidité des preuves, que par la hardiesse du stile. Il fut le prémier qui donna le mauvais exemple de crier à pleine tête dans les Assemblées, & d'émouvoir la multitude par de violentes contorsions, & par des mouvemens forcés (v).

Platon étala dans l'Apologie de Socrate une élégance, & une sublimité de stile, soûtenuë d'une grande solidité de jugement.

Isocrate, disciple de Gorgias & de Prodicus, corrigea ce que le prémier avoit de vicieux dans l'expression; & il charma par un Discours nombreux & cadencé, & commença à faire sentir cette douce harmonie qui enleve l'Auditeur. Il fut l'Auteur de la Période; & par là il mérite beaucoup de louanges. Cependant Platon en est-il moins estimable d'avoir plu infiniment sans le secours de la Période? Le Discours d'Isocrate aux Athéniens pour les exhorter à la paix est célébre dans l'Histoire; & cette piéce d'éloquence que le tems a respectée, peut nous donner une juste idée de celle qui roule sur les devoirs

(v) *Plutar. in Vita Niciæ.*

de la Roïauté : elle étoit adreſſée à Nicoclés, Roi de Salamine, & procura à ſon Auteur un préſent de vingt talens [20000. écus].

ELOQUENCE.

Zoïle, diſciple de l'Orateur Polycrate, ſe rendit imitateur de Lyſias [x], & ſervit de modéle à Démoſthéne. Hypéride eut un talent tout particulier pour peindre les mœurs, & pour toucher : il étoit contemporain d'Eubule, d'Ariſtophon, & de Licurgue.

Démoſthéne effaça tous ces Orateurs ſes rivaux par l'élevation de ſon eſprit, & par la véhémence de ſes Diſcours. Il eſt d'ailleurs ſi précis & ſi nerveux, qu'on ne voit dans ſes Harangues rien de trop, ni de trop peu : ce qui le diſtingue, c'eſt la violence des mouvemens qu'il excite ; c'eſt la rapidité avec laquelle il ravage, pour ainſi dire, & emporte tout ; & pour réduire à un ſeul mot ſon éloge, ſa Harangue pour Cteſiphon répond à l'idée qu'on doit avoir de la parfaite Eloquence.

Dans cette cauſe il avoit, je ne dis pas pour émule, mais pour ennemi, Echine, plus étendu, & plus orné, mais

(x) Denys d'Halicarnaſſe.

ELOQUENCE.

moins véhément, & en qui la nature avoit heureusement suppléé à ce qui lui manquoit du côté de l'art & de l'étude.

Dinarque & Démade vivoient dans le même tems ; car le siécle de Démosthéne fut celui de l'Eloquence. Philippe, Roi de Macédoine, étoit fort éloquent : témoin la Lettre qu'il écrivit aux Athéniens pendant qu'il assiégeoit Perinthe, & Byzance. „ Ce Manifeste, dit un bon Historien [y], est un chef d'œuvre : „ il y regne une vivacité majestueuse „ & persuasive, une force & une justesse de raisonnement soûtenuë jusqu'au „ bout, une ironie délicate ; enfin ce „ stile noble & concis qui convient si „ bien aux têtes couronnées „. Démosthéne eut pour disciple Cinéas, favori & prémier Ministre de Pyrrhus, Roi d'Epire. Ce Prince qui l'avoit emploïé en diverses Ambassades, disoit que l'éloquence de Cinéas lui avoit gagné plus de Villes, qu'il n'en avoit conquis lui-même par les armes (z).

Quoique ces Orateurs n'eussent pas tous le même génie, réünis néanmoins dans le goût du vrai & du simple, ils s'éloi-

(y) Rollin, Hist. Anc. tom. 6.
(z) *Plutar. in Vita Pyrrhi.*

gnoient

gnoient pour la plûpart de tout excès, & de toute affectation. Après leur mort on quitta leur manière : à cet air naturel, à cette beauté sans fard succeda je ne sais quoi de mol & d'effeminé : un stile orné, enjoué & fleuri, prit la place du discours mâle, grave & austère : on voulut réjouir des Auditeurs qu'on ne pouvoit plus émouvoir. La Cour d'Alexandre le grand regorgeoit de Sophistes vains & présomptueux, mais peu éloquens, qui toutefois à l'exemple de Gorgias, faisoient profession de parler sur toutes sortes de sujets sans être préparés (a). Démocharés, neveu de Démosthéne, fut la prémière cause du mal, & Démétrius de Phalere prit la même route. Comme Démétrius surpassa tous ceux de son tems en politesse, il n'eut pas de peine à donner le ton à son siécle ; & il ouvrit une carrière où il aima mieux marcher à la tête de ses nouveaux disciples, qu'à la suite des anciens maîtres (b). C'étoit un Orateur peu véhément : la douceur, l'élégance, les graces, la parure, caractérisoient ses Discours pu-

ELOQUENCE.

(a) Recherches de M. l'Abbé Sevin sur la vie de Callisthéne.

(b) *Cic. de Orat. lib. 2. n. 94. 95.*

ELO-QUENCE.

blics (c) : il étoit plus propre à plaire qu'à émouvoir (d); & il passoit plûtôt pour un Athlete formé dans le repos, que pour un Soldat endurci au travail par l'exercice des armes : des métaphores brillantes & hardies, relevoient le fond de son Discours, d'ailleurs peu sublime, & peu fécond en sentimens.

Les Déclamations, c'est-à-dire, les Discours de pure ostentation, qu'on s'avisa alors d'introduire dans les écoles, contribuerent beaucoup à énerver les esprits : à une Eloquence mâle & solide, succeda une Eloquence fleurie & doucereuse : des ornemens étrangers prirent la place d'une beauté naturelle, & rendirent le mauvais goût dominant (e). Ce fut encore pis, quand l'Art de parler sortant d'Athênes se répandit en Asie, & que les Déclamateurs mirent toute leur gloire à être applaudis dans les écoles de Mityléne & d'Ephése. L'Eloquence perdit alors cette justesse, qui ne se permettoit rien d'outré, ni d'inutile, tout-à-fait gâtée par la vanité, & par l'enflure Asiatique; & après être tombée du

(c) *Offic. lib.* 1. *n.* 3.
(d) *De Clar. Orat. n.* 37. 38.
(e) *Cic. de Clar. Orat.*

parfait dans le médiocre, elle tomba du médiocre dans le meſquin, & ſe précipita dans toutes ſortes de défauts [f].

ELOQUENCE.

Ces différens âges de l'Eloquence Gréque ſe retrouvent dans l'Eloquence Romaine: on remarque d'abord dans le prémier Africain un air de grandeur qui lui attiroit le reſpect, & un air naturel qui inſpiroit la confiance, talens dont il ſut faire uſage, quand il reçut les députés des peuples d'Eſpagne (g), & qu'il eut chez Syphax cette célébre conférence avec Asdrubal (h). Avec quelle autorité Scipion parle-t-il à ſes ſoldats pour appaiſer leur ſédition (i), & avec quelle liberté reprend-il Maſſiniſſa au ſujet de Sophonisbe (k)? L'Eloquence toûjours conforme au caractère de l'Orateur, s'ajuſta aux différens caractères des deux Gracques, douce dans Tiberius, & véhémente dans Caïus; d'un agrément plein de charmes dans le prémier, d'une pureté exquiſe dans le ſecond; terrible dans celui-ci,

Des Romains.

(f) *Quintil. Inſt. Orat. lib.* 12. *cap.* 10.
(g) *Liv. Decad.* 3. *lib.* 6.
(h) *Decad.* 3. *lib.* 8.
(i) *Ibid.*
(k) *Liv. Dec.* 3. *lib.* 10.

pathétique dans celui-là, elle excitoit tantôt la pitié, & tantôt la crainte, & par des chemins opposés elle parvenoit au même but, à la persuasion (l). La diction de Caton sans fard & sans afféterie étoit vive, forte & concise, pleine de sens, & toutefois attraïante & délicieuse (m).

Dans ces prémiers tems, les Romains sans art & sans méthode s'abandonnoient à leur génie : mais instruits dans la suite par les Grecs, ils porterent peu à peu l'Art de parler au plus haut point de perfection (n).

Crassus [o], Antoine [p], César [q] & les deux Catules [r] acquirent beaucoup de gloire, & sans quitter le bon chemin, ils prirent différentes routes. Le Discours de Crassus étoit abondant & riche, & ne manquoit pas d'enjouëment : ceux qu'Antoine faisoit sur le champ avoient le même ordre

(l) *Plutar. in Vita Gracchor.*
(m) *Plut. in Vita Caton. Utic.*
(n) *Cic. de Orat. lib.* 1. *n.* 14. 15.
(o) *Lucius Crassus.*
(p) Marc-Antoine l'aïeul du Triumvir.
(q) Ce n'est pas celui qui se rendit maître de la République.
(r) Le pere & le fils.

que pouvoit apporter une longue préparation [s].

ELOQUENCE.

Les deux Catules parloient si purement leur Langue, qu'ils sembloient être les seuls qui sussent parler Latin [t].

César avoit plus de sel & d'agrément: nul n'a égaïé plus à propos les sujets sérieux, & n'a répandu avec plus d'art la douceur sur les matières tristes.

Sulpitius & Cotta inférieurs en âge à ces Orateurs, mais d'un égal mérite, se firent admirer, l'un par la force de ses Plaidoïers, l'autre par les graces légères qui y étoient semées [v].

Ciceron dans sa jeunesse préféra la manière de Sulpitius: il se forma sur ce modéle: une excellente éducation, & de longues études annoncerent à quel point il devoit un jour porter la parole. Son Oraison pour Roscius commença à le faire connoître. La cause étoit importante pour le Client, & périlleuse pour l'Orateur. On avoit dépouillé Roscius de ses biens, & on l'accusoit d'être le meurtrier de son pere. Chrisogo-

(s) *Cic. in Brut.*
(t) *Orat. lib. 3. Offic. lib. 1. cap. 37.*
(v) *Brut.*

ELO-QUENCE.

ne, affranchi de Sylla alors le maître dans Rome, se portoit pour accusateur. Aussi Ciceron se vit-il obligé de se retirer en Grèce : mais cet exil fut favorable à l'Eloquence : car le jeune Orateur avant son retour parcourut l'Asie, & y prit de bonnes leçons de Xenocles d'Adrumet, de Denys de Magnesie, de Ménippe Carien, & d'Apollonius Molon de l'Isle de Rhodes. Ciceron mit à profit les enseignemens de ses maîtres dans l'Oraison pour Milon, qu'on regarde comme la piéce la plus achevée qui soit sortie du Barreau Romain, & dans le Plaidoïer pour Ligarius, que César vouloit perdre, mais qu'il fut forcé d'absoudre, entraîné par une éloquence à laquelle il étoit difficile de résister.

Cet excellent Orateur n'étoit pas moins fort dans l'attaque que dans la défense. Il plaida à la priére des Siciliens contre Verrés, qui pendant sa Préture avoit opprimé cette Province. Pendant son Consulat, il prononça dans le Sénat, & devant le Peuple ses Oraisons contre Catilina, qui avoit fait une forte brigue pour détruire le Gouvernement. Mais il ramassa toutes ses forces & toutes celles de son Art dans ses Harangues contre

Antoine, qu'il travailla avec un ſoin infini, & qu'il appella *Philippiques* à l'imitation de Démoſthéne, qui avoit donné ce nom à celles qu'il avoit faites contre Philippe, Roi de Macédoine. ELOQUENCE.

Dans toutes ces piéces regne un jugement ſolide embelli par les graces de l'élocution : car il eſt le prémier des Romains qui ait apporté du choix aux paroles, & à leur arrangement (x). Ainſi Ciceron perfectionna l'Eloquence parmi les Romains, comme Démoſthéne l'avoit perfectionnée parmi les Grecs ; & ces deux grands hommes par des routes oppoſées ſurent parvenir au même but, & acquerir une gloire immortelle. L'un eſt court & concis, l'autre eſt étendu & diffus : le prémier ſerre de près ſon adverſaire, & le preſſe par la vivacité de ſon ſtile ; le ſecond pour combatre avec avantage ménage ſes forces, & accable enfin ſon ennemi par la ſolidité de ſon diſcours : vous ne pouvez rien retrancher à celui-là, rien ajoûter à celui-ci. Démoſthéne a plus d'art, Ciceron plus de génie : l'un étonne l'Auditeur, l'autre le touche : on eſt forcé de céder au prémier ; on aime à ſe rendre au ſecond ;

(x) *De Oratoribus, incer. auctor.*

ELOQUENCE.

& ſans prétendre régler les rangs entre ces deux Orateurs, on peut dire que l'avantage que paroît avoir Ciceron ſur Démoſthéne, ſe réduit à un certain agrément dans l'eſprit qui fait railler avec fineſſe, relever les choſes les plus communes, & embellir celles qui ſont les moins ſuſceptibles d'ornemens (y).

Ciceron avoit cependant ſes Cenſeurs, & leur cenſure n'étoit pas ſans fondement : tant il eſt mal-aiſé que le plus beau génie ſe tienne dans un juſte milieu, également éloigné des extrémités vicieuſes. Quelques-uns prétendirent qu'il pouſſoit la plaiſanterie trop loin, & ſe rendoit par là ennuïeux : d'autres le blâmoient de mettre trop d'eſprit & de fleurs dans ſes Diſcours : ils le trouvoient un peu Aſiatique : & ce qui paroîtra ſurprenant, ce ſtile trop fleuri & trop ſoûtenu paſſa pour être maigre & ſec au bout de quelques années. Vers le même tems, paroiſſoient avec éclat ſur la Tribune aux Harangues Célius, Calvus, Brutus, Aſinius, & Corvin. Célius ſent trop l'Antiquité, dit le Perrault de ſon ſiécle dans le fameux Dia-

(y) *Quintil. Inſt. Orat. lib.* 10. *cap.* 1. Long. Subl. c. 10.

logue sur les Orateurs : rien, à mon avis, ne louë mieux Célius ; car il faut observer qu'Aper adorateur des Modernes oppose ici le regne de Vespasien à la fin de la République, & au commencement d'Auguste. Des reproches que se faisoient mutuellement Ciceron & Calvus, il est aisé d'inférer que celui-ci avoit moins de vigueur, & plus de briéveté que son concurrent.

ELOQUENCE.

Pour ce qui est de Brutus, sa philosophie effaça un peu son éloquence, en lui prêtant toutefois beaucoup de solidité.

Asinius & Corvin mirent beaucoup de force dans leurs Discours : on les regarde comme les derniers des Romains qui aïent mérité le titre d'Orateurs ; & pour réünir en deux mots leurs différens caractères, Calvus étoit plus serré, Asinius plus nombreux, César plus brillant, Célius plus piquant, Brutus plus grave, Ciceron plus rempli, & plus véhément. Jules-César avoit de grands talens pour l'Eloquence : mais sa passion pour les armes l'empêcha de fréquenter le Barreau, & de disputer à Ciceron le titre de prémier des Orateurs. La vanité de Marc-Antoine, sa conduite inégale,

ÉLOQUENCE.

& ses autres défauts se peignoient dans les Discours de ce fougueux Triumvir, pleins d'une sote fierté, & d'une audace insupportable (z).

Après ces Orateurs on vit à Rome plusieurs Avocats diserts; mais nul qui fût véritablement éloquent. Cassius abandonna le prémier la route tracée par les Anciens. Il mit dans ses compositions plus de bile que de sang: il négligea l'ordre & la méthode: il ne sût jamais se servir de ses armes: il harceloit l'ennemi au lieu de le combatre. Mécénas se rendit ridicule par ses frisures, & Gallion par ses glapissemens (a). L'Empereur Tibere travailloit beaucoup ses écrits: mais à force d'y retoucher il les rendoit obscurs, plus éloquent dans les Discours qu'il faisoit sur le champ, que dans ceux qui étoient prémédités (b). L'Empereur Caïus avoit assez de force, nulle délicatesse; sa malignité versoit beaucoup de fiel dans ses Discours (c): ceux de l'Empereur Claude ne manquoient ni d'ornement, ni de politesse;

(z) *Plutar. in Vit. Ciceronis, & Marci Antonii.*
(a) *De Oratoribus.*
(b) *Sueton. lib. 3. cap. 70.*
(c) *Suet. lib. 4.*

car ce Prince étoit bien inſtruit dans les Lettres Gréques & Latines: ſes ſucceſſeurs ſe défiant de leur propre éloquence, eurent recours à une éloquence étrangère : Neron ſe ſervit de la plume de Seneque, & Othon de celle de Trachalus (d).

ELOQUENCE.

Sous ces Princes l'Eloquence alloit dépériſſant : la corruption des mœurs ſe gliſſoit dans les eſprits : l'amour du plaiſir détournoit de l'étude : la vénalité de l'Art de parler, ſouvent exercé par des Plébéens, mettoit beaucoup de baſſeſſe dans les Plaidoïers : la mauvaiſe éducation fit ſubſtituer à la vraïe Eloquence une Eloquence fauſſe : à ces Orateurs graves & véhémens, on vit ſucceder des Déclamateurs, qui par la foibleſſe de leurs penſées, la molleſſe de leur parole, la licence de leur ſtile, reſſembloient parfaitement à des Acteurs jouant leur rolle ſur un Théatre, parés des habits d'une Courtiſane. Seneque gâta entièrement le goût par ſes penſées brillantes ; il avoit un grand nom ; il étoit à la mode : c'en étoit aſſez pour introduire ſes hardies nouveautés ; il mit donc

(d) *Tacit.*

ÉLO-QUENCE.

en vogue une manière de s'exprimer courte & vive, qui ne donnoit aucune liaiſon au Diſcours, & le rendoit comme découſu; un tour ingénieux, mais peu naturel; un ſtile ſententieux, & tout ſemé de pointes; des penſées pleines d'eſprit, dénuées de jugement; un diſcours fougueux; des peintures ſouvent imparfaites, toûjours fardées; beaucoup de rafinement, peu de délicateſſe.

Seneque communiqua ſes vices à ſes imitateurs, ſans leur faire part de ce qu'il pouvoit avoir de bonnes qualités; & il fut autant au deſſus de ſes copiſtes, qu'il étoit lui-même au deſſous des Anciens. Tels furent du tems de Veſpaſien, Aper, Secundus, Criſpus, & Marcellus. Aper manquoit d'étude, & Secundus de facilité: Criſpus & Marcellus regnerent dans le Barreau par la foibleſſe de leurs rivaux, plûtôt que par la force de leur génie.

La plûpart des hommes ont en eux-mêmes les idées primitives du bon goût; il n'y a qu'à les réveiller, & à déveloper ces notions qu'on entrevoit confuſément.

Quintilien ſentit combien étoit mauvais ce nouveau genre d'Eloquence : ne pouvant le proſcrire, il s'éleva contre l'abus qu'on en faiſoit ; il tâcha de rapprocher ſes diſciples des véritables ſources.

ELOQUENCE.

Le Panégyrique de Pline préſente une image de l'Eloquence de ce tems-là : cette piéce a un éclat qui ſurprend, qui éblouit, qui fatigue quelquefois : j'aimerois mieux qu'elle jettât une lumière moins vive, mais plus douce, & plus agréable.

Pline eut pour émules Tacite, dont le caractère particulier fut la gravité & la majeſté [e] ; Iſée, que Juvenal [f] appelle un torrent de paroles ; Arrien, grand imitateur de Démoſthéne ; Marc de Byzance, qui laiſſa quelques Déclamations. Antonin Pie avoit de l'eſprit, de l'érudition, & de la politeſſe. Herode Atticus paſſa pour le plus éloquent qui fût alors parmi les Grecs [g], & Cornelius Fronto pour le meilleur Avocat qui fût parmi les Romains [h]. Ariſto-

(e) *Plin. lib.* 1. *Epiſt.* 1. 11.
(f) *Sat.* 3.
(g) *Agell. Noct. Attic. lib.* 9. *cap.* 2.
(h) *Agell. lib.* 2. *cap.* 26.

ÉLOQUENCE.

cle disciple d'Atticus courut après une réputation d'éloquence, qu'il ne put obtenir ni à Rome, ni à Pergame sa patrie. Apulée de Madaure en Afrique gâta son stile en affectant de se servir de mots ou trop vieux, ou trop nouveaux, ou détournés de leur sens naturel. Nicagore, Athénien, se signala par la pompe & par la gravité de ses pensées, & son fils Minucien par la force & par la vivacité de ses expressions. Dexippe ambitionna ce que l'Éloquence a de plus sublime : son stile étoit majestueux, sans être redondant : on l'a appellé un second Thucidide, mais moins obscur que le prémier [i].

Ainsi l'Éloquence protégée par les Empereurs faisoit des efforts pour se soûtenir, & ne pouvant recouvrer son ancienne splendeur, elle tâcha de se maintenir dans cet état de médiocrité jusqu'à la chûte de l'Empire. Sous les successeurs du grand Constantin parurent d'assez bons Avocats : la force caractérisa Alcime, & l'abondance Delphide, dont les Discours étoient d'ailleurs & vifs, & nerveux (K). L'élo-

(i) *Phot. Bibl. Cod.* 82.
(K) *Sidon. lib.* 5. *Epist.* 10.

quence de Symmaque, défenseur de l'Idolâtrie, a été comparée par Prudence à une béche d'or dont il labouroit la bouë: son stile élégant & fleuri se sentoit néanmoins de la corruption de son siécle. Les Déclamations de Libanius foibles & sans vigueur ne présentoient que des pensées plus spécieuses que solides, & des railleries plus piquantes qu'ingénieuses. On donna à Themistius le surnom d'Euphrade, ou beau parleur, & celui de Roi de l'Eloquence (l). Dans la suite, c'est-à-dire, dans le sixième siécle & les suivans, les sujets des Empereurs de Constantinople mêlés avec les Barbares, ne furent plus des Grecs que par la Langue: ils perdirent ce qui leur restoit de politesse: ils devinrent même & plus ignorans, & plus grossiers que les Mahometans, qui s'étoient rendus maîtres de l'Orient (m).

ELOQUENCE.

En Occident on ne renvoïoit plus aux principales villes des Gaules ceux qui vouloient se perfectionner dans l'Eloquence, comme du tems du Poëte Juvenal. Cet Art qui n'a pour but que de convaincre, n'étoit d'aucun usage par-

(l) *Greg. Naz. Epist.* 140.
(m) Fleury, Moeurs des Chrétiens, n. 37.

ELOQUENCE.

mi les François, qui ne songeoient qu'à se faire craindre, & à subjuguer, non par la force des Discours, mais par celle des armes. Le commerce toutefois qu'ils avoient avec les Romains leurs nouveaux sujets leur fit goûter insensiblement l'Eloquence : mais quelle Eloquence ! un stile guindé, confus, embarrassé, souvent inintelligible tenoit la place du stile mâle, fort & vigoureux, mais d'une clarté & d'une netteté admirable, qui caractérisoit autrefois l'Eloquence, dont le nom même se perdit parmi la confusion & les desordres des siécles suivans.

En Italie & en Espagne.

Mais quand les esprits engourdis pendant si long-tems vinrent à se réveiller en Italie & en Espagne, on y vit des Historiens & des Poëtes, nuls Orateurs : je doute même qu'on en voïe jamais parmi eux.

Les Italiens pensent trop joliment : l'Eloquence demande la simplicité.

Les Espagnols outrent leurs pensées : l'Eloquence n'en admet que de naturelles.

Chez nous, l'Art de parler fut bientôt infecté des défauts de nos voisins ; il demeura long-tems au berceau : c'est à

à l'Académie Françoise que nous devons ses accroissemens ; c'est Balzac & Voiture, qui en épurant notre Langue, firent sortir l'Eloquence de cet état de foiblesse : ils avoient beaucoup d'esprit, dit un célébre Académicien, (n) „ mais „ rien de plus opposé que leurs carac„ tères : l'un se portoit toûjours au su„ blime, l'autre toûjours au délicat ; „ l'un vouloit être admiré, l'autre se „ rendoit aimable „. Leurs défauts ont passé long-tems pour des vertus : aujourd'hui nous sommes justement choqués des hyperboles de Balzac : nous voudrions que Voiture eût écrit plus purement, & qu'il eût mis moins de gentillesses dans son Alcidalis.

ELOQUENCE.

ELOQUENCE DU BARREAU François.

LA persuasion est le but où tend l'Orateur ; & pour y parvenir, il doit prouver, plaire, & toucher : car il ne peut rien obtenir de ses Auditeurs

(n) M. l'Abbé d'Olivet, Hist. de l'Acad. Franç. tom. 2.

ELOQUENCE.

que par la force de ses raisons, par la bienveillance qu'ils lui portent, par le trouble où il les jette. Le dernier point est le plus difficile : mais c'est le plus infaillible. Ce n'est pas à des Sages exemts de toute passion que l'Orateur a affaire. Les Hommes déférent moins à la raison, qu'à leurs passions. Il faut donc les remuer. Ce foible de l'esprit humain marque assez que c'est par-là qu'on peut l'attaquer & le vaincre (o).

Si l'on veut trouver dans nos Avocats ces qualités essentielles à l'Orateur, qu'on ne remonte pas plus haut que vers le milieu du seizième siécle. C'est l'époque de J. B. du Mesnil Avocat au Parlement de Paris, depuis Avocat Général, le prémier qui ait introduit l'usage de faire des Harangues aux ouvertures du Parlement (p).

Peu de tems après, Jacques Mangot courut la même carrière, & monta à la même dignité : il avoit le jugement sain, l'esprit clair, la parole nette, sans fard & sans affectation (q). Pas-

(o) Lettres de M. Maucroix.
(p) Il mourut en l'année 1569.
(q) M. du Vair, liv. 2. de l'Eloquence Françoise.

quier. [r] le trouve ſeulement trop diffus.

ELOQUENCE.

A Mangot ſucceda Simon Marion : celui-ci fleurit du tems d'HENRI III. & d'HENRI IV. Mais ſous le régne ſuivant Guillaume du Vair donna un nouveau luſtre à l'Eloquence. Avant ce Magiſtrat, pour être ſouverainement éloquent, il falloit que les Plaidoïers fuſſent tellement couverts de citations, qu'on n'y vît preſque point le fond de la cauſe; c'eſt un défaut que M. Briſſon, fort eſtimable d'ailleurs, avoit introduit dans le Barreau. M. du Vair comprit qu'à l'exemple des Anciens qui ne citent preſque jamais, on doit parler de ſon chef, comme ils ont parlé du leur, & ſe ſervir de leurs penſées ſans emploïer leurs propres paroles [s].

Il reſtoit encore à reformer des alluſions trop fréquentes aux traits de l'Antiquité les moins connus, & des métaphores continuelles, qui répandoient une grande obſcurité dans le Diſcours. Les Avocats qui en uſoient ainſi, penſoient ſe faire valoir en montrant une

(r) Recherches, liv. 4. ch. 17.
(s) M. Perrault, Eloges des hommes illuſtres, tom. I.

ELOQUENCE.

profonde érudition ; & ils mettoient le sublime dans ce stile allégorique : ajoûtez à cela les jeux de mots, & les antithèses trop recherchées qui faisoient les délices de l'Orateur.

M. le Maistre se défendit de tous ces vices : ses commencemens présageoient des suites très-heureuses pour l'Eloquence, s'il n'eût préféré les douceurs d'une sainte solitude aux vains appas d'une gloire périssable. Le célébre Jerôme Bignon illustra ensuite le Barreau par une prodigieuse étenduë de connoissances, & il embrassa en quelque sorte toute cette doctrine que Ciceron [t] assigne à l'Orateur : mais [ce qui est fort estimable] ce grand homme joignit à l'érudition la plus vaste, à la capacité la plus étenduë, à l'éloquence la plus insinuante, un esprit juste & un cœur droit. Ces qualités furent héréditaires dans la Famille de M. Bignon, & Jerôme II. du nom les posseda au plus haut degré : la douceur, la modestie, la droiture & la probité rehausserent l'éclat de ses talens naturels & de sa profonde littérature.

(t) *De Oratore, lib.* 1.

Peu de tems après, mais dans un poste moins relevé, M. Patru fut un des plus éloquens hommes de son siécle; à la vérité, il n'étoit pas véhément, & en limant cent & cent fois les Plaidoïers qu'il a donnés au Public, il les a rendus d'un stile moins ferme, moins aisé, & moins oratoire, que lorsqu'il les prononça [v]. Il fit le prémier un remercîment à l'Académie Françoise lors de sa réception, & son Discours plut si fort, que la Compagnie ordonna que tous ceux qu'elle admettroit dans la suite, suivroient cet exemple.

ELOQUENCE.

On a dit que M. Terrasson étoit plus éloquent que savant. Il est vrai qu'il a trop de cette espéce d'esprit, qui consiste à donner à tout ce qu'on dit un tour ingénieux & brillant. Son éloquence, quoique très-solide quant au fond des pensées, est peut-être trop fleurie, trop ornée, trop délicate, & par là moins grave, moins sérieuse, & moins naturelle que celle qui convient au Barreau. C'est l'éloquence d'Isocrate plûtôt que celle de Démosthéne. Pour s'en con-

(v) Lettres de M. Maucroix.

ELOQUENCE.

vaincre, on n'a qu'à jetter les ïeux sur les Plaidoïers de M. Terrasson au sujet de la Primatie des Gaules [x], & de la Souveraineté de Neufchatel [y].

Certainement ces grands hommes se seroient élevés au plus haut degré de l'Eloquence, si l'Eloquence qui est en usage dans le Barreau François pouvoit le comporter : il est bien difficile que la *Pratique*, si sombre en toutes ses parties, mais si indispensable à nos Avocats, ne desséche, pour ainsi dire, leur esprit. Comment pourront-ils racheter par l'étude de l'Eloquence le tems qu'ils auront mis à se remplir de la sience des Loix, de celle des Coûtumes, & des Ordonnances ? En auront-ils après cela pour régler la prononciation, que les Anciens appellent l'Eloquence du corps, & sans laquelle il n'est point de parfait Orateur ? Enfin la plûpart des sujets qu'ils traitent sont si communs, quelquefois si rempans, qu'ils admettent rarement les grands mouvemens, & les passions violentes.

Outre l'Eloquence du Barreau, il y a

(x) Pour M. l'Archevêque de Lyon, contre M. l'Archevêque de Tours.

(y) Journal des Savans, Juin 1737.

l'Eloquence de pur appareil, & l'Eloquence propre aux affaires : & M. Pélisson a parfaitement bien réüssi dans l'un & dans l'autre genre ¶. Dans le prémier il plaît infiniment par ses pensées brillantes, & par ses tours agréables : dans le second il songe moins à fraper par les ornemens, qu'à convaincre par la raison. Dans ces deux genres si opposés regnent également la vérité, & la bienséance. Loin de vouloir imposer par la pompe des mots, M. Pélisson ne s'attache aux paroles, que pour exprimer les pensées : il n'emploïe que les termes qui sont dans l'usage ordinaire; & de leur unisson résultent toûjours des images naturelles (z).

ELOQUENCE.

ELOQUENCE DE LA CHAIRE.

NOus n'avons pas les occasions de parler qu'ont eu les Grecs & les Romains : mais chez nous l'Eloquence semble se dédommager sur la Chaire,

¶ Voïez le Panégyrique de Loüis XIV. & l'Apologie de M. Fouquet.

(z) Journal des Savans, Septembre 1735.

ELOQUENCE.

des pertes qu'elle fait dans le Barreau: les vérités qu'enſeignent les Orateurs Chrétiens ſont ſi ſublimes, les miſtères qu'ils annonçent ſont ſi auguſtes; ils parlent avec tant d'autorité, qu'on les reconnoît aiſément pour les ſeuls dépoſitaires de la véritable Eloquence, de cette Eloquence, dis-je, indépendante de ſa nature, maîtreſſe des cœurs, qui emploïe pour les toucher les reſſorts les plus puiſſans, & les figures les plus éclatantes.

Des Livres Sacrés.

Cette Eloquence brille dans les *Livres Sacrés*, principalement dans les Ecrits des Prophêtes. En général les Prophêtes ont tous de la grandeur: mais ſi vous faites attention à leurs différens caractères, vous trouverez Iſaïe élevé, Jeremie pathétique, Ezechiel terrible, Daniel tendre. Ils ſavent même varier leur ſtile. Moïſe releve dans le Deuteronome avec les figures les plus fortes, ce qu'il a raconté très-ſimplement dans les Livres précédens, & Iſaïe exaggére & amplifie d'une manière preſque poëtique la défaite de Sennacherib en la prédiſant, & la raconte enſuite nuëment. Si l'on demande une Eloquence antérieure aux Prophêtes & à

Des Prophêtes.

ELOQUENCE.

Moïse, on la trouvera dans les Discours des amis de Job.

Des Peres Grecs.

C'est dans des sources si pures que les Saints Peres ont puisé l'Eloquence. Lactance n'a pas été fort inférieur à Ciceron ni pour la beauté de l'esprit, ni pour celle du stile. Quelle solidité, quelle force dans les combats de cet Athlete Chrétien contre les Philosophes du Paganisme ! contre Hiérocles & Porphyre, contre Platon même (a) ! Que manquoit-il à S. Basile & à S. Chrysostome pour être véritablement éloquens, qu'une diction aussi élégante que celle de Démosthéne ? Ils savoient choisir les plus fortes preuves, & les bien arranger: ils mettoient leurs Discours à la portée de leurs Auditeurs, & les proportionnoient à leurs besoins: ils emploïoient quelquefois des images vives, & des figures convenables: ils savoient convaincre, émouvoir, effraïer, se rendre aimables. Au surplus, si leur élocution n'a pas le tour, la délicatesse, & la précision que l'on pourroit souhaiter, il faut considérer que les Peres étoient des Pasteurs très-occupés, qui, sans pré-

(a) M. Rau de Bertin, Dissertation sur Lactance.

ELOQUENCE.

paration parloient familièrement, & ne cherchoient qu'à instruire, soit en expliquant l'Ecriture tout de suite, soit en choisissant les sujets les plus importans.

Des Peres Latins.

Les Peres Latins suivirent la même méthode. S. Cyprien, S. Leon, S. Ambroise passent avec justice pour les plus éloquens : on remarque en eux beaucoup d'art & de noblesse. Les Sermons de S. Augustin sont d'un stile plus simple; aussi prêchoit-il dans une petite Ville à des Laboureurs & à des Marchands; d'ailleurs, le débordement des Barbares avoit dès-lors altéré le goût, & le mal alla à un point que l'Eloquence s'éteignit tout-à-fait en Occident.

Dans ces tems ténébreux, je ne vois que le Bienheureux Alain, frere convers de l'Abbaïe de Cîteaux (b), qui soit digne d'attention. C'étoit un grand Prédicateur; & on l'appelloit *le Docteur Universel*, parce qu'à l'Art Oratoire où il excelloit, il avoit joint une profonde connoissance de la Langue Hébraïque, & de la Poësie. Deux cens ans après Alain, parut Leonard Justinien, le plus habile Orateur de son tems : il prononça l'Oraison funébre de Charles Zeno,

(b) Il mourut en 1294. âgé de 116. ans.

ÉLOQUENCE.

Noble Venitien, que M. Muratori a insérée dans le dix-neuvième tome de sa Compilation ; & il étoit contemporain de Jerôme de Forli, de l'Ordre des Freres Prêcheurs, qui a laissé plusieurs Sermons.

Cependant, les Arts se renouvellerent : mais l'Eloquence ne jetta qu'une foible lueur. A peine compte-t'on jusqu'au dernier siécle trois Orateurs qui méritent de l'estime, S. Charles Borromée à Milan, Philippe de Narni à Rome, Loüis de Grenade à Seville ; encore devoient-ils moins leurs succès à la justesse de leurs Discours, qu'à un certain air pathétique qui faisoit trembler leurs Auditeurs.

En France.

En France on vit pendant long-tems trois défauts bien considérables infecter la Chaire : nulle ordonnance dans le dessein, un grand étalage de l'érudition profane, & une basse plaisanterie que l'on croïoit nécessaire pour attirer l'attention. A ces desordres, le Pere Senault de l'Oratoire substitua une méthode exacte, la doctrine de l'Ecriture & de la Tradition, & une gravité propre à faire respecter le ministère de la parole [c] :

(c) M. Perrault, Eloges des hommes illustres, tom. 1.

ELOQUENCE.

on admiroit en lui cette clarté & cette netteté de ſtile, qui fait entrer dans les eſprits les moins éclairés les vérités les plus ſublimes. Le Pere de Lingendes ſon concurrent excella dans le pathétique; tous deux ils formerent d'excellens éleves, qui allerent encore plus loin que leurs maîtres: de l'Ecole du prémier ſortirent les Peres le Boux, Maſcaron, Soanen, Hubert, la Roche, & une infinité d'autres.

Dans le même tems parurent deux grands Orateurs, mais d'un différent caractère.

Qu'il me ſoit permis d'emprunter ici, pour les louer, les propres paroles d'un habile Critique: „ Ce qui domine dans „ M. Fléchier, dit M. Rollin (d), eſt „ une pureté de langage, une élégance „ de ſtile, une richeſſe d'expreſſions „ brillantes & fleuries, une grande „ beauté de penſées, une ſage vivacité „ d'imagination; & ce qui en eſt une „ ſuite, un art merveilleux de peindre „ les objets, & de les rendre comme „ ſenſibles & palpables. M. Boſſuet *au* „ *contraire* peu occupé des graces lé-

(d) Manière d'enſeigner & d'étudier les Belles Lettres, liv. 3. ch. 2. art. 2.

„ gères du Diſcours, & quelquefois „ même négligeant les régles gênantes „ de la pureté du langage, tend au „ grand, au ſublime, & au pathéti- „ que : il eſt vrai qu'il eſt moins égal, „ & ſe ſoûtient moins ; mais en récom- „ penſe il enleve, il ravit, il tranſpor- „ te „ : vaſte & puiſſant génie, ſon langage eſt ſplendeur, ſa parole eſt magnificence [e].

ELOQUENCE.

Voici un autre genre d'Eloquence, qui a bien ſon mérite. Le Pere Bourdalouë s'attacha à mettre la raiſon dans ſon jour ; il poſoit d'abord ſes principes ; & après les avoir bien prouvés, & amenés à une propoſition générale, il deſcendoit dans un détail où toutes les conditions des hommes étoient repréſentées au naturel : ſes penſées étoient ſolides, & il ſavoit les expoſer avec une éloquence noble & preſſante.

Il eſt plus facile de faire des images, que de ſuivre un raiſonnement : les jeunes Prédicateurs en qui l'imagination domine, imiterent ce que la méthode du Pere Bourdalouë leur offroit de plus facile, & ils multiplierent les portraits

(e) C'eſt l'expreſſion de l'Auteur d'*Aurelia*.

ELOQUENCE.

à l'infini : les gens ſages ne ſe laiſſerent point entraîner par cet exemple, & perſuadés que pour toucher il faut aller droit au cœur, ils eurent ſoin d'écarter tous les ornemens étrangers ; ils ne s'appliquerent qu'à mettre en œuvre les plus fortes raiſons pour perſuader, & les plus puiſſans reſſorts pour émouvoir. De nos jours, on voit dans M. l'Abbé Segny le Logicien exact, le Théologien ſolide, l'Orateur pathétique.

Pendant que l'Art de la Chaire paroiſſoit avec éclat, il s'éleva un adverſaire redoutable, qui fit ſes efforts pour le proſcrire. M. Dubois de l'Académie Françoiſe par un zèle amer voulut exclure l'Eloquence de la prédication de l'Evangile (f). M. Arnauld combatit ce ſentiment, & couronna ſa carrière littéraire par l'Ouvrage le plus beau & le plus fort qui ait été fait ſur ces matières (g) : à M. Dubois ſe joignit le Pere Lamy Bénédictin (h), qui

(f) Dans la Préface de ſa Traduction des Sermons de S. Auguſtin.

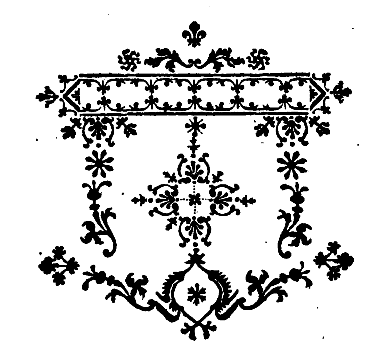
(g) C'eſt le pénultième de ſes écrits.

(h) Traité de la connoiſſance de ſoi-même.

fut refuté à ſon tour par M. l'Evêque de Soiſſons (i) d'une manière auſſi vive que polie; & le Public demeura perſuadé que les vrais Iſraëlites peuvent conſacrer au vrai Dieu les dépouilles des Egyptiens.

ELOQUENCE.

(i) Réflexions ſur l'Eloquence.



RHETORIQUE.

LEs préceptes, dit Ciceron (k), n'ont pas fait les hommes éloquens; mais les hommes éloquens ont donné lieu aux préceptes par les observations qu'on a fait sur leurs Discours: le corps de ces observations rédigées avec soin, & réünies sous certains chefs, est appellé Rhétorique: l'origine de cet Art doit être rapportée aux Grecs.

Des Grecs. Empédocle né au commencement de la soixante & treizième Olympiade, est le prémier qui ait donné des préceptes de Rhétorique. Il fut suivi de Corax & de Tisias. Ceux-ci eurent plusieurs disciples, qu'on appella Rhéteurs, mais qui deshonorerent cet Art par le mauvais goût qu'ils tâchoient d'introduire. Platon arrêta le mal par les réflexions sensées & solides qu'il inséra dans ses Dialogues, sur tout dans le Phédre, & dans le Gorgias, qui contiennent des

(k) *Orat. lib.* 1. *n.* 146.

des régles générales sur l'Eloquence.

Isocrate & Isée ouvrirent leur Ecole à Athênes. La réputation du prémier détermina Aristote à suivre son exemple, & à composer sur ce bel Art les trois livres qui sont venus jusqu'à nous; car le quatrième livre intitulé, *Rhétorique à Alexandre* est attribué à Anaximéne de Lampsaque. Aristote fit cet excellent Ouvrage suivant les principes de Platon, sans s'attacher à la manière de son maître, & il préféra la méthode des Géométres à celle des Orateurs que Platon avoit suivie.

RHETORIQUE.

Denys d'Halicarnasse vint s'établir à Rome l'an 28. avant J. C. Nous n'avons de ce savant Rhéteur que les Traités *de l'arrangement des paroles*, de *l'Art*, & du *caractère des Ecrivains*. Du reste, on peut regarder ces Traités comme une forte digue qu'il vouloit opposer au débordement du mauvais goût, qui commençoit dès-lors à se faire sentir, & qui en effet eut par-là des progrès moins rapides.

Hermogene de Tarse en Cilicie, tint école sous l'Empereur Marc-Aurele dès l'âge de quinze ans: il n'en avoit que dix-huit lorsqu'il écrivit sa Rhétorique;

RHE'TORIQUE.

mais cet enfant admirable, semblable à un fruit trop précoce, devint hébêté à l'âge de vingt-quatre ans, & demeura stupide le reste de sa vie.

Longin, Syrien d'origine, & Athénien de naissance, pour perfectionner un Ouvrage que Cécilius n'avoit fait qu'ébaucher, publia du tems d'Aurelien son Traité du Merveilleux dans le Discours.

Démétrius de Phalére écrivit sur l'Elocution : mais le livre qui porte aujourd'hui ce titre est, selon de bons Critiques, d'un Auteur postérieur. Tous ces Rhéteurs s'étoient bornés à cette partie de leur Art. Il est vrai qu'ils s'étoient comme partagé leur tâche. Démétrius ne toucha que la délicatesse de la diction, Hermogene les divers caractères, Denys les ornemens, Longin la sublimité (1). Celui-ci avoit fait un Traité des passions que nous avons perdu, & au jugement des Critiques, il surpasse tous les Rhéteurs en bon sens, en érudition & en éloquence.

Des Romains.

C'étoient les Grecs, qui dans les prémiers tems enseignoient la Rhétorique

(1) Rapin, Comp. de Ciceron & de Démosthéne.

à Rome, & ils le faisoient dans leur Langue. Plotius, originaire des Gaules, changea le prémier cette coûtume, & fit ses leçons en Latin : il vivoit du tems de Ciceron ; son école fut fort fréquentée, & après quelques contradictions de la part des Censeurs, sa manière fut approuvée par l'autorité publique. Vers le même tems, L. Otacilius Pilitus ouvrit son école. Ce Rhéteur eut pour disciple Pompée le Grand : à l'ombre d'une protection si puissante il osa s'ériger en Historien, & simple Affranchi, il s'arrogea une profession auparavant interdite à ceux qui étoient de condition servile.

RHE'TORIQUE.

Epidius contemporain de ces deux Rhéteurs enseigna l'Eloquence à Marc-Antoine & à Auguste. Deux défauts caractérisent Epidius, une médisance effrenée, & une sote vanité qui le portoit à s'attribuer follement une origine divine.

Sextus Claudius moins vain, mais plus intéressé, sut mettre à profit la faveur d'Antoine, & s'enrichir sous le Consulat de ce Triumvir ; & quoique les Rhéteurs ses confreres se fussent bornés à l'Eloquence Latine, Claudius

Q ij

RHE'TO-RIQUE.

voulut encore professer à Rome l'Eloquence Gréque.

Tels sont les Rhéteurs dont Suetone transmet le nom à la postérité. Le dernier est C. Albutus Silus, de Novarre, qui eut l'Orateur Plancus pour Mécéne. Du reste, on ne voit pas qu'ils aïent rien écrit sur leur Art. Ciceron est peut-être le prémier des Romains qui ait entrepris de dévoiler à tous les siécles les secrets de l'Eloquence : du moins est-il certain qu'il est le seul qui l'ait fait avec un très-grand succès. Les quatre livres de *l'Invention* furent les prémiers fruits de la jeunesse de ce fameux Orateur [il n'en reste que les deux prémiers]. Parvenu ensuite à une haute réputation d'éloquence, il composa les trois livres de *l'Orateur* à la priére de son frere Quintus, qui desiroit avoir de lui quelque chose de plus parfait. Dans cet excellent Ouvrage la sécheresse des préceptes est tempérée par tout ce que l'urbanité Romaine a de plus fin, de plus délicat, de plus riant. Ciceron y embrasse les différentes parties de la Rhétorique ; il les traite avec un agrément & un art infini ; & il y embellit l'élocution du son, du nombre, de la

cadence, de l'harmonie, qui manquoient à l'Eloquence Latine, & qui faiſoient le principal ornement de celle des Grecs. Cet Ecrivain célébre donna enſuite dans le livre intitulé *l'Orateur* la véritable idée de la parfaite Eloquence; il rechercha les qualités néceſſaires pour former un Orateur accompli: ici paroît, comme il le reconnoît lui-même (m), toute la force du jugement de ce grand homme. Ce traité eſt adreſſé à Brutus, qui demandoit des éclairciſſemens ſur cette importante matière. *Brutus*, ami intime de Ciceron, eſt le titre que ce Rhéteur donna à un Dialogue, où il paſſe en revûë les Orateurs illuſtres Grecs & Romains: ce long dénombrement lui donne lieu de tracer ſur le même ſujet un grand nombre de caractères d'une varieté admirable. Il n'appartient qu'à un Orateur, tel que Ciceron, de faire tant de portraits, tous reſſemblans, & tous diſſemblables.

RHETORIQUE.

Mais parmi tous ces Orateurs dont le ſtile eſt ſi différent, quel eſt l'Orateur le plus parfait? A quel genre d'éloquence la préférence eſt-elle dûë? C'eſt ce que

(m) *Epiſt. 19. lib. 6. ad familiar.*

RHE'TORIQUE.

Ciceron dévelope avec beaucoup de netteté dans la Préface de sa Traduction Latine des Plaidoïers d'Eschine & de Démosthéne, Préface que nous avons sous le titre *De optimo genere Oratoris.* Trebatius demandoit une explication de la Méthode inventée ou perfectionnée par Aristote pour trouver les Argumens par le moïen des *Lieux* de Rhétorique: Ciceron satisfit pleinement le Jurisconsulte dans ses *Topiques.* Ses *Partitions Oratoires* ne contiennent que des divisions & des subdivisions des matières, dénuées d'exemples; & quant à la *Rhétorique à Herennius*, on doute avec quelque fondement que cet Ouvrage soit de Ciceron.

Sous les Empereurs, un Julius Florus enseigna l'Eloquence dans les Gaules du tems de Tibere. Ne seroit-ce pas le même que l'Historien, dont le stile est plus oratoire qu'historique? La Rhétorique, profession honorable, & exercée d'abord par d'habiles Orateurs, devint une profession vénale sous le regne de Vespasien, qui assigna des gages à ceux qui enseignoient l'Eloquence (n).

(n) *Suet. lib. 8. cap. 18.*

Quintilien fut le prémier qui les reçut : après avoir instruit pendant vingt années la jeunesse Romaine, il composa ses Institutions, où prenant au berceau l'Orateur qu'il veut former, il le conduit par différens degrés au plus haut point de l'Eloquence. RHE'TORIQUE.

L'Auteur anonime du Dialogue sur les Orateurs ne précéde point le regne de Vespasien ; car Aper l'un des interlocuteurs étoit alors à la tête du Barreau. On vit sous Adrien deux célébres Rhéteurs, J. Castricius, qui eut Aulu-Gelle pour disciple, & Paul de Tyr, qui laissa quelques écrits sur son Art. Herode Atticus & Cornelius Fronto enseignerent à Marc-Aurele l'un l'Eloquence Gréque, l'autre l'Eloquence Latine. On ne connoît que par Suidas les Traités de Rhétorique d'Harpocration, de Minucien, de Major, & de quelques autres. Sous Septime-Severe, Philostrate, Auteur de la vie d'Apollone de Tyanes, professa l'Eloquence à Athênes & à Rome : ses Tableaux ont passé pour un bel ouvrage, où regne le pur Atticisme. Curius Fortunatianus Consultus, qui vivoit sous le regne du jeune Gordien, a fait trois livres fort savans sur l'Art Oratoire, que l'on a encore.

RHE'TORIQUE.

Sous les Empereurs de Constantinople, Attius Patérius fut Professeur de Rhétorique à Bordeaux, Victorin à Rome, Minerve, Alcime, Delphide dans l'Aquitaine, Ulpien à Antioche, Nicocle & Bemarque à Constantinople, Arberius à Toulouse, Melior felix à Clermont en Auvergne. Proërese & Libanius sont célébres dans l'Histoire pour avoir enseigné l'Eloquence, l'un à S. Basile, & à S. Gregoire de Naziance, l'autre à S. Chrisostôme. Gratien & S. Paulin, disciples d'Ausone, ont acquis plus de gloire à leur Maître que tous ses écrits. S. Cyprien & S. Augustin, ces grandes lumières de l'Occident, enseignerent la Rhétorique, & firent couler ses préceptes dans les Ouvrages immortels dont ils enrichirent l'Eglise.

Des Modernes.

Tous ces préceptes tomberent bientôt dans l'oubli. Mais après plusieurs siécles d'une ignorance grossière, le Pogge, Florentin, déterra les Institutions de Quintilien dans le Monastère de S. Gal, durant la tenuë du Concile de Constance (o). Cette découverte

(o) Tome 20. du Recueil de M. Muratori.

réveilla les esprits, & leur inspira le goût de l'Eloquence. On en puisa les régles dans Quintilien, dont la beauté solide étoit alors relevée par les charmes de la nouveauté. On se mit ensuite à commenter Ciceron, quand ses ouvrages devinrent moins rares: on expliqua, on compila ces deux fameux Rhéteurs. C'est de ces sources qu'est sortie l'érudition qui a enflé les livres de Rhétorique de Cavalcanti, de Barthius, de Soarés, de Vossius, & de tant d'autres. RHETORIQUE.

Entre les Rhéteurs François le plus ancien est Pierre Fabry, qui publia en 1521. *le grand & vrai Art de pleine Rhétorique*. Mais le prémier qui ait bien connu l'Art Oratoire, & qui en ait donné de bons préceptes, est le Pere Charles de S. Paul, Supérieur Général de la Congrégation de N. D. de Feüillans. Son *Tableau de l'Eloquence Françoise*, imprimé en 1632. est une excellente compilation des écrits de Ciceron, de Longin, & d'Hermogene. Pouvoit-il puiser dans des sources plus pures? M. de la Motthe le Vaïer, qui vint après, donna en 1651. la *Rhétorique du Prince* pour l'usage de Philippe de

RHE'TORIQUE. France, frere unique du feu Roi. „ Si „ cet Ecrivain, dit M. l'Abbé d'Olivet (p), „ ne tire point assez de lui-même, pour „ se faire regarder comme Auteur original; du moins il en tire toûjours „ assez, pour ne pouvoir être traité de „ copiste „. La précision de M. le Vaïer est plus estimable que la diffusion ennuïeuse de René Bary. Celui-ci tire ses régles d'Aristote : mais le choix qu'il en fait est mauvais, & l'application encore plus mauvaise. M. le Gras montra plus de discernement dans sa Rhétorique, imprimée en 1671. qu'il dédia à M. Colbert : on y trouve la méthode, la justesse, la clarté : les préceptes des Anciens y sont maniés finement & sensément. Le Pere Bernard Lamy, de l'Oratoire, donna moins une Rhétorique complette, que le plan de cet Art. Cet Ouvrage que M. Gibert a vivement critiqué, n'a pas laissé de s'acquerir de la réputation. Ce Censeur sévère après avoir relevé les défauts des autres Rhéteurs, composa lui-même une Rhétorique où il expliqua les régles qu'il avoit
1730. enseignées pendant une longue suite

(p) Contin. de l'Hist. de l'Acad. Franç.

RHE'TORIQUE.

d'années. Je ne m'arrête pas à MM. le Breton, Clausier, Brulon de S. Remy, ni au Pere Buffier : car il n'y a rien de neuf dans leurs Ouvrages, & ils pourroient être mieux tournés.

La méthode qui se borne à expliquer les préceptes des anciens Rhéteurs est sans contredit la plus aisée : mais je doute fort qu'elle soit la plus judicieuse : pourquoi ? parce que les régles de l'Art Oratoire étant fondées sur la nature, sont les mêmes pour toutes les Nations, & dans tous les tems ; & qu'il est inutile de rebatre un sujet, qui se trouve épuisé par les Anciens : il falloit donc mettre à l'écart les préceptes si connus de l'Invention, & de la Disposition, pour se restraindre à la seule Elocution, laquelle varie selon le différent génie des Langues. C'est sur ce plan que M. Patru devoit tracer sa Rhétorique : il s'y seroit arrêté à la mesure de nos périodes, & aux figures qui sont particulières à la diction Françoise. Ce projet étoit digne d'un homme qui parloit si bien sa Langue : il est à souhaiter que quelque Savant veuille bien dégager M. Patru de sa promesse, & dédommager le Public à cet égard.

RHETORIQUE.

de ce qu'il a perdu, en perdant cet habile Académicien.

Ce que M. Patru avoit promis pour l'Eloquence en général, le P. Gaichies de l'Oratoire (q) l'a exécuté pour l'Eloquence de la Chaire en particulier. Il y a peu de livres écrits avec plus de précision, de justesse, & d'élégance.

(q) Mort à Paris en 1731. âgé de plus de 83. ans.



HISTOIRE.

L'Histoire conserve la mémoire des grands évenemens; ces évenemens peuvent être transmis à la postérité en deux manières, ou par des monumens publics, ou par l'écriture : de ces deux moïens le prémier est le plus simple, le plus naturel, & par conséquent le plus ancien : aussi le voïons-nous en usage chez tous les Peuples.

Monumens historiques

Autels & Temples.

Ces monumens sont de plusieurs espéces. Je mets au prémier rang les Autels & les Temples : ainsi les Autels qu'Abraham dressa à Sichem, & près de la vallée de Mambré, étoient pour ses descendans une preuve des promesses que Dieu avoit faites à ce saint Patriarche dans deux diverses apparitions (r) : ainsi le Temple de Jupiter Férétrien rappelloit le souvenir de la victoire de Romulus sur les Géniniens, & celui que le Consul Attilius éleva à Jupiter Stator, étoit un monument il-

(r) *Genes. cap.* 12. *v.* 7. *cap.* 13. *v.* 18.

HISTOIRE.

luſtre de la défaite des Samnites auprès de Lucérie (s).

Les Fêtes tendoient au même but. La Pâque, par exemple, faiſoit ſouvenir les Iſraëlites de leur ſortie d'Egypte. Les Jeux Capitolins avoient été inſtitués en mémoire de la délivrance du Capitole aſſiégé par les Gaulois l'an de Rome 364. (t).

Trophées. Je mets les Trophées dans la troiſième claſſe : c'étoient des colomnes qui perpétuoient le ſouvenir des conquêtes ; de ce genre ſont les colomnes d'Hercule, & celles de Séſoſtris, Roi d'Egypte.

Les Grecs, au rapport de Thucydide [v], gravoient ſur des colomnes les Traités de Paix & d'Alliance.

Noms & Surnoms. Les Anciens donnoient aux lieux de nouveaux noms, & des ſurnoms aux grands hommes ; & c'étoit encore un moïen de conſtater les actions les plus éclatantes : on ſait l'origine des noms de Séleucie, d'Antioche, d'Apamée, de Stratonique.

Cet uſage paſſa des Grecs aux Romains, qui marquoient ſouvent l'épo-

(s) *Liv. Dec.* 1. *lib.* 1. 10.
(t) *Dec.* 1. *lib.* 5.
(v) *Hiſtor. lib.* 5.

HISTOIRE.

que de l'établissement de leurs Colonies, par les noms qu'ils imposoient aux villes (x). A Rome même, on voïoit dans la troisième Région le *Sororium Tigillum*, c'est-à-dire, le lieu où le dernier des trois Horaces expia le meurtre de sa sœur, & dans la seconde, le quartier des Albains, c'est-à-dire, l'endroit où ils avoient été transférés après la démolition de leur Ville. Quant aux surnoms des Romains, ils marquoient souvent quelque fameuse victoire, comme ils en étoient la récompense : delà, les surnoms d'Africain, d'Asiatique, d'Achaïque, de Numidique, donnés aux Scipions, à Mummius, & à Metellus, en mémoire de la ruine de Cartage, de la défaite du Roi Antiochus, & des victoires remportées sur Jugurta : pour remonter plus haut, Cn. Martius prit le surnom de Coriolan, de la prise de Corioles Ville des Volsques : C. Manlius prit celui de Capitolin de la défense du Capitole, & M. Manlius fut surnommé Torquatus d'un collier qu'il arracha à un Gaulois dans un combat singulier.

(x) *Aquæ-Sextiæ, Colonia Agrippina, Cæsarea-Augusta, &c.*

HISTOIRE. Monumens historiques en vers.

Je passe plusieurs autres exemples, pour venir à la dernière espéce des monumens historiques, laquelle n'est ni la moins ancienne, ni la moins étenduë; ce sont les vers mis en chant: ceux qui sont versés dans l'Histoire savent que dans tous les tems la mémoire des grandes choses s'est conservée par des chansons. Les Hébreux & les Grecs mirent à cet usage la Poësie Lyrique. Carmenta dans le Latium, au rapport de Denys d'Halicarnasse, composa des Hymnes à la louange des hommes illustres. César (y) observe que chez les Gaulois les Druides faisoient apprendre par cœur un grand nombre de vers aux jeunes gens qui étoient sous leur conduite: selon Tacite, les Germains chantoient les exploits d'Arminius. Simler dit que les anciens Suisses conservoient par des chansons le souvenir des victoires qu'ils avoient remportées; & l'on remarque que cette coûtume dure encore aujourd'hui dans le Nord de l'Europe, & dans une partie de l'Amérique.

Ainsi se perpétuoit la mémoire des actions illustres avant l'usage des Lettres:

(y) *De Bello Gallico, lib. 6. cap. 2.*

après

après l'invention de l'Ecriture, les nations polies la firent servir à fixer les faits, & commencerent à écrire des Annales, ou des Histoires.

HISTOIRE. Histoire écrite.

Les Hébreux.

Les Hébreux sont toûjours les prémiers en date pour les Arts : c'est aussi parmi eux que se trouvent les plus anciens Historiens : quelques Auteurs [z] font Moïse contemporain d'Inachus [a]; d'autres ne le placent qu'au tems de Cécrops [b], suivant le calcul d'Eusebe : mais quelque époque qu'on lui assigne, il est constant qu'il a précédé toutes les fables des Grecs : il renferma dans le Pentateuque l'Histoire des Israëlites depuis la création du Monde jusqu'à leur établissement dans la terre promise, ce qui comprend l'espace d'environ 2500. ans : cette Histoire fut ensuite continuée par l'ordre de Josué, & de ses successeurs; car il n'étoit point permis de prendre à son gré la qualité d'Historien. Outre les livres sacrés, il est parlé dans les nombres [c] d'un livre des Guerres

(z) S. Justin, Athenagore, Tatien, Joseph, Porphyre, &c.
(a) 675. ans avant la Guerre de Troïe.
(b) 275. ans avant cette Guerre.
(c) *Cap.* 21. *v.* 24.

HISTOIRE.

du Seigneur : ailleurs [d] il est fait mention d'un livre des Justes ; les livres des Rois renvoïent souvent à des Chroniques des Rois de Juda & d'Israël.

Les Rois des Perses avoient aussi leurs Annales : on y lisoit les évenemens des regnes précédens, les résolutions prises, les réglemens établis, les services rendus & récompensés ; le tout rapporté dans un grand détail, & d'une manière très-propre à faire connoître aux Princes, & à leurs Ministres les anciennes maximes, les loix fondamentales, l'état du Roïaume, & le moïen de conserver l'uniformité dans le maniment des affaires (e). Il n'y avoit que les Prêtres qui pussent écrire l'Histoire chez les Juifs, & peut-être aussi chez les Perses : & l'Histoire portoit le caractère de ses auteurs ; c'étoient des hommes sages & sérieux, des vieillards de grande expérience, & d'une prudence consommée.

Phéniciens, Chaldéens, & Egyptiens.

Il en étoit de même chez les Phéniciens, les Chaldéens, & les Egyptiens : leurs Prêtres séparés du siécle, se bor-

(d) *Jos. cap.* 10. *v.* 13.
(e) *I. Esdr. cap.* 4. *v.* 15.
Esth. cap. 6. *v.* 1.

HISTOIRE.

noient au service des Dieux, à l'étude de la Philosophie, & à la rédaction des faits historiques; & pour commencer par les Phéniciens, Porphyre (f) nous apprend que Sanconiathon dressa en partie ses Annales sur les Mémoires que l'on conservoit dans les Temples, & qui lui furent communiqués par Jérombale. Ces Annales de Sanconiathon écrites en Langue Tyrienne, dès le tems de la Guerre de Troïe, furent traduites en Grec par Philon de Biblos sous l'empire d'Adrien : l'original & la version ne subsistent plus, à quelques fragmens près que nous lisons dans Eusebe.

Phéniciens.

Quant à l'Histoire des Chaldéens, nous n'en connoissons pas de plus ancienne que celle que Bérose adressa à Antiochus Soter, ou si l'on veut, à Antiochus, Dieu, Roi de Syrie (g). Ce Bérose étoit Prêtre de Bélus, suivant le témoignage de Tatien, & son Ouvrage contenoit l'histoire de 480. ans, depuis le commencement de l'Ere de Nabonassar jusques à son tems. Je ne dis rien des Assyriaques d'Abydene, &

Chaldéens.

(f) *In Eusab. de Prepar. Evang. lib. 10. cap. 3.*
(g) *Tatian. in Orat. contra Græc.*

HISTOIRE.

de Nicolas de Damas : on ignore l'âge du prémier ; l'autre a vécu fort tard, & sous le regne d'Hérode le Grand, Roi de Judée : l'un & l'autre avoit puisé dans les mêmes sources, je veux dire, dans les Annales des Pontifes.

Egyptiens.

Il est assez probable que les deux Mercures, Auteurs de toutes les institutions des Egyptiens, n'ont pas négligé l'Histoire : du moins est-il certain que la compilation des faits faisoit chez eux la principale occupation des Prêtres. Ils retinrent cette coûtume après avoir perdu leurs anciennes mœurs, & ce fut Manethon Prêtre Egyptien, qui du tems de Ptolomée Philadelphe, mit en Grec l'Histoire de son païs, qu'il poussa jusqu'à la seizième année d'Artaxerxes Ochus, Roi de Perse, 2. de la 107. Olympiade. Eratosthéne, Cyrénien, homme d'un savoir universel, a beaucoup écrit : mais on n'a de lui qu'un Catalogue de trente-huit Rois de la Dinastie de Thêbes, depuis Menés, qui peupla ce païs après le Déluge jusques à la Guerre de Troïe. Cet Historien fut fort chéri de Ptolomée Evergete.

Joseph, Eusebe, & George le Syncelle nous ont conservé quelques frag-

mens de tous ces Auteurs, qu'on avoit entiers de leur tems, & dont on ne sauroit assez regreter la perte; car dans un siécle aussi éclairé que le nôtre, il seroit inutile de relever l'imposture de ce fameux Annius de Viterbe, qui vers le milieu du quinzième siécle voulut faire revivre & Manethon & Bérose: une telle supposition, qui a trompé autrefois quelques hommes doctes, ne sauroit aujourd'hui faire illusion qu'à ceux qui pourroient s'imaginer qu'il y va de l'honneur d'un Ordre respectable dans l'Eglise, de prendre en main la défense de ce Réligieux (h).

HISTOIRE.

Les Phéniciens & les Egyptiens apporterent en Grèce l'usage des Lettres, & donnerent à cette Nation du goût pour l'Histoire. Les Grecs en laisserent le soin à leurs Poëtes, qu'ils regardoient comme des Prophêtes inspirés des Dieux, & comme des Ministres de leur Réligion: de ce nombre furent Sisyphe de Coos, Corinnus, Darés le Prygien, & Dyctis de Créte; ils florissoient du tems de la Guerre de Troïe, & leurs écrits servirent depuis de fondement à

Les Grecs.

(h) *Vossius de Historicis Græcis*, *lib.* 1. *cap.* 1. 13. 14.

HISTOIRE. l'Iliade, & à l'Odyssée. Quittons nos préjugés ; Homère dans ses Poëmes n'écrivoit pas des Romans inventés à plaisir ; il conformoit ses récits à la notoriété publique ; il suivoit une tradition encore toute récente. Dans la suite, on abandonna à la Poësie les Fables que l'Antiquité avoit consacrées ; & démêlant la vérité des faits à travers les voiles de ces fictions ingénieuses, les Ecrivains la découvrirent à nud dans des discours suivis, & dépouillés de tout ornement étranger.

Les prémiers qui, au rapport de Strabon (i) écrivirent en prose, furent Cadmus de Milet, Phérécide, & Hécatée : ceux-ci en conservant le tour poëtique, ne retranchérent que la mesure des vers ; les Critiques les font contemporains de Cyrus. Empédocle, Philosophe, Médecin, & Poëte, écrivit l'histoire du passage de Xerxés en Grèce. Acusilas & Hellanicus peu soigneux d'orner leur stile, mirent tout le mérite du Discours dans la briéveté, & dans la clarté ; ils se contentérent de laisser la mémoire des tems, des lieux, des

(i) *Geogr. lib.* 1.

personnes & de leurs actions. Hérodote grand imitateur d'Homère [k] écrivit avec élégance l'histoire des Medes & des Perses jusqu'à la fuite précipitée de Xerxés après la Bataille de Salamine. Thucydide fidéle & sincère surpassa en noblesse de stile tous ceux qui l'avoient précédé, & se borna à décrire la guerre des Corinthiens contre les Corcyréens, & ce qui s'étoit passé dans la Grèce pendant les vingt prémières années de la Guerre du Peloponnese. Sur ces deux grands modéles se formerent Xenophon, Athénien, & Philiste de Siracuse. Xenophon surnommé l'Abeille Attique, sorti de l'Ecole de Socrate, prit d'Hérodote la douceur de stile, & la fleur d'expression, qui le caractérisent. Philiste dans son histoire de Sicile exprima parfaitement la vivacité & la briéveté de Thucydide (l), sans en avoir l'obscurité (m); il joignit à une vaste érudition une grande exactitude (n).

HISTOIRE.

Vers le même tems parurent Ephore & Théopompe, qui nourris dans l'E-

(k) Longin, Subl. ch. 11.
(l) *Cic. ad Quint. fratr. lib. 2. Epist.* 13.
(m) *Quintil. Inst. Orat. lib.* 10. *cap.* 1.
(n) *Cic. lib.* 1. *de Divinat.*

HISTOIRE.

cole d'Isocrate, firent passer dans l'Histoire l'éloquence de leur maître : l'opposition de leurs caractères a fait dire que l'un avoit besoin d'éperon, & l'autre de bride. Celui-ci inégal dans son stile, de la plus haute élevation tombe quelquefois dans la dernière bassesse, tantôt exact jusqu'au scrupule dans le choix des termes propres, tantôt se servant sans façon des mots les plus bas, & des expressions les plus rempantes (o). Ces deux Historiens vivoient sous le regne de Philippe, Roi de Macédoine. Callisthéne, disciple d'Aristote, & compagnon des voïages d'Alexandre, écrivit la vie de ce Prince moins en Historien, qu'en Rhéteur, & en Rhéteur extrêmement enflé : car il se guinde si haut, qu'on le perd de vûë (p). Ptolomée Soter, Roi d'Egypte, admirateur d'Alexandre, composa aussi la vie de ce Conquérant, mais de la manière qui peut convenir à un Prince, qui n'écrit pas par ostentation. Jerôme de Cardie fit l'Histoire des Capitaines d'Alexandre, qui partagerent entr'eux ses Etats, & il la fit avec la fidélité qu'on

(o) Longin, ch. 25. & 34.
(p) Le même, ch. 2.

HISTOIRE.

a lieu d'attendre d'un Auteur contemporain. Callixéne le Rhodien prit pour sa tâche l'Histoire de la Ville d'Alexandrie : ce qui nous reste de cet Ouvrage [q] montre que cet Ecrivain étoit bien prolixe, & bien ennuïeux. Timée le Sicilien sous le regne d'Agathocle, fit admirer dans ses Histoires l'abondance des matières, la varieté des pensées, la pureté de la diction [r]. Cet Ecrivain ne manque pas par le grand & le sublime : il fait beaucoup : il dit les choses d'assez bon sens : mais trop curieux d'étaler de nouvelles pensées, il tombe souvent dans la dernière puérilité [s]. Après Timée, l'Histoire dépérit parmi les Grecs : on peut voir ailleurs [t] ce qu'on doit penser de ces Historiens. Passons maintenant aux Romains, & tâchons de marquer quelle a été parmi eux la naissance de l'Histoire, & d'indiquer les dates de sa perfection, & du commencement de sa décadence.

Les Romains.

Chez les Romains, l'Histoire ne fut d'abord autre chose que de simples

(q) La Pompe de Ptolomée Philadelphe, dans Athenée, liv. 5.

(r) *Cic. Orat. l.* 2. *n.* 53. 56. 57. *&c.*

(s) Longin, Subl. ch. 3.

(t) Princ. de l'Hist. part. 3.

HISTOIRE.

Annales : le Souverain Pontife pour conserver la mémoire des faits, rédigeoit dans des Tables tout ce qui se passoit chaque année de plus éclatant, & il les exposoit dans sa maison, afin que le Peuple eût la liberté de les consulter. Cet usage aussi ancien que Rome même, dura jusqu'au Pontificat de Publius Mucius, & l'on appella ces Tables les grandes Annales (v), nom qu'elles conserverent dans tous les tems. Malgré ces sages précautions, l'Histoire reçut un grand échec, lors de l'embrasement de Rome par les Gaulois, l'an 366. de sa fondation. Les Annales des Pontifes périrent dans cette triste conjoncture, & cette perte a obligé quelques Savans de tenir pour suspect tout ce qui se trouve antérieur à cette date. Tite-Live nous apprend cet évenement, & son témoignage est d'un grand poids : mais cet Historien, selon la remarque de Vossius [x], en disant que la plûpart des monumens publics périrent en cette occasion [y], marque assez qu'une partie échapa aux flammes ; d'ailleurs,

(v) *De Orat. lib. 2. n. 52.*
(x) *De Historicis Latinis, lib. 1. cap. 1.*
(y) *Decad. 1. lib. 6. init.*

parmi toutes les Nations chaque Ville avoit ses Annales particulières, & les Villes d'Italie dont les affaires étoient assez mêlées avec celles de Rome, pouvoient fournir de bons mémoires aux Historiens : ajoûtez à cela les Actes du Sénat & des Magistrats, si souvent cités par Ciceron, Suetone, & Tacite; les Tables des Censeurs, que Denys d'Halicarnasse allégue en tant d'endroits; les Loix des douze Tables, les Inscriptions, &c. Voilà bien des moïens de constater les faits, & de dissiper les doutes. Je n'en ai peut-être que trop dit sur un sujet que M. l'Abbé Sallier a si doctement dévelopé; lisez la Dissertation du Savant Académicien [z]; & vous serez convaincu qu'il y auroit de l'injustice à retrancher de l'Histoire Romaine celle des trois ou quatre prémiers siécles.

HISTOIRE.

Ce Peuple passionné pour la gloire, a toûjours eu grand soin d'empêcher que le souvenir des actions illustres ne vînt à se perdre. A peine les Gaulois se sont retirés, les Tribuns Militaires font une exacte recherche des Traités d'Al-

(z) Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, tome 6. disc. 3.

HISTOIRE.

liance, des Loix anciennes, qui étoient demeurées en entier, ou dont des copies s'étoient répanduës parmi le peuple : sources fécondes où puiserent ceux qui se mirent à écrire l'Histoire. Nœvius & Ennius le firent en vers [a]. Q. Fabius Pictor fut le prémier qui écrivit en prose : il choisit l'Histoire de son tems, c'est-à-dire, celle de la seconde Guerre Punique. Cet Historien & ses successeurs écrivirent d'une fort petite manière : tel fut le vieux Caton aussi célébre par ses *Origines* que par la sévérité de sa Censure : tels L. Pison, C. Fannius, & quelques autres.

Antipater qui vivoit du tems des Gracques, & de ce Fannius dont nous venons de parler, donna à l'Histoire plus d'élevation & de force [b]. Les Latins venant ensuite à se familiariser avec les Grecs, quitterent leur ancienne rudesse, & Quintus Catulus Orateur disert répandit dans l'Histoire de son Consulat cette aménité qu'il avoit prise du commerce de Xenophon (c). Sisenna

(a) Nœvius mourut l'an de Rome 549. il étoit plus âgé qu'Ennius.
(b) *Cic. Orat. lib. 2. n. 54.*
(c) *Cic. in Bruto.*

contemporain de Marius, laiſſa derrière lui les Hiſtoriens précédens, ſans pouvoir cependant parvenir à la perfection de l'Hiſtoire : on ne la vit dans toute ſa beauté que ſous la Dictature de Jules-Céſar, & ſous l'Empire d'Auguſte. Le fameux Lucullus fit en Langue Gréque dans ſa jeuneſſe l'Hiſtoire de la Guerre des Romains contre les Marſes, pour convaincre, dit Plutarque, l'Orateur Hortenſius & l'Hiſtorien Silenna que la profeſſion des armes ne l'empêcheroit pas de traiter ce ſujet en vers ou en proſe Latine ou Gréque, ſelon qu'il écherroit par le ſort. Sylla regardoit ſans doute Lucullus comme un excellent Hiſtorien, puiſqu'il lui adreſſa l'Abrégé de ſes Geſtes, pour en compoſer une Hiſtoire ſuivie. Le ſoin de conſerver la mémoire des grandes actions ne devroit, ce ſemble, regarder que ceux qui par leur état ſont plus à portée d'en connoître le prix. Juba le jeune, Roi de Mauritanie, le penſoit ainſi : l'Hiſtoire d'Arabie, les Antiquités Aſſyriennes & Romaines furent le fruit de ſes veilles (d).

HISTOIRE.

(d) Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, tome IV.

[redacted] HISTOIRE.

César toûjours admirable pour la pureté de la diction, & pour l'élégance du stile, fut quelquefois dissemblable à lui-même. Il écrivoit en homme de qualité, & en grand Capitaine : mais il oublioit souvent qu'il étoit Général, pour paroître Ingénieur. Scrupuleusement attaché à la vérité, lorsqu'il n'étoit question que de l'Expédition contre les Gaulois, il sacrifioit la vérité à son intérêt, quand il s'agissoit de la Guerre Civile, & sa Relation devenoit son Apologie.

Tite-Live & Saluste viennent ensuite sur les rangs, & frapent par l'opposition de leurs caractères. Dans Saluste l'éclat de la narration obscurcit le brillant des Harangues ; dans Tite-Live l'éclat des Harangues obscurcit la beauté de la narration. Le prémier fort & nerveux sent trop l'antique & gâte son stile par des mots surannés ; le second doux & coulant, correct dans ses expressions, a un air provincial que l'éloignement des tems nous fait perdre de vûë, mais qui blessoit la délicatesse de la Cour d'Auguste.

Après la mort de ce Prince, l'Histoire commença à s'affoiblir sous Tibere, &

HISTOIRE.

expira ſous Trajan. Tacite, quoique nullement comparable à Saluſte, ou à Tite-Live, peut néanmoins être regardé comme le dernier Hiſtorien qu'eurent les Romains : ſi l'on deſcend plus bas, les Auteurs de l'Hiſtoire-Auguſte, Jornandes, Paul Diacre, &c. plus intéreſſans par les choſes qu'ils racontent, que par la manière de les raconter, nous montrent ce que c'étoit que l'Hiſtoire dans le IV, VI. & VII. ſiécles. Les meilleurs Hiſtoriens ſe bornoient alors à la ſimplicité, à la netteté, & à la clarté. Il eſt aiſé de juger que la barbarie du X. ſiécle ne manqua pas de ſe ſaiſir de l'Hiſtoire ; des faits entaſſés ſans choix, revêtus de circonſtances puériles ; une élocution groſſière ; une narration froide & languiſſante ; nul ſoin de déveloper les motifs qui font agir les hommes, de remonter à la ſource de leurs actions, d'animer le diſcours, & d'y jetter de l'agrément, c'eſt l'idée qu'on peut ſe former de tant de Chroniques que nous offrent les immenſes collections des Hiſtoriens d'Italie, recueillis par MM. Argelati & Muratori, des Hiſtoriens de France réünis en un ſeul corps par André Ducheſne & par les RR. PP. Béné-

HISTOIRE.

diétins, des Historiens d'Allemagne compilés par Freher, des Historiens d'Angleterre exactement & successivement recueillis par Corneille Ben en 1652. Guillaume Fulman en 1684. Thomas Gal en 1687. & 1691. Joseph Sparx & M. Héarne en 1702. &c. & des Historiens d'Espagne compilés par André Schott. Les Historiens de Dannemarc se trouvent comme fondus dans l'Histoire Françoise de M. Desroches; & dans l'Histoire Danoise de M. Loüis Holberg, imprimée à Copenhague en 1732. 1733. & 1735.

Les Modernes.

Le rétablissement des Lettres donna lieu d'écrire purement. L'Histoire se para du stile de Tite-Live & de Tacite, sans pouvoir prendre toutefois l'esprit de ces grands hommes. Chacun suivit la manière la plus conforme à son goût & à ses talens. Le Grammairien s'attacha à polir son stile, & à orner sa diction; le Savant mit trop d'érudition & de critique; il dédaigna les graces légères qui embellissent la narration (e); le politique pénétra avec un grand sens les causes des évenemens les plus cachées; il

(e) MM. Adr. Valois & de Cordemoy dans leurs Histoires de France.

il entra dans le vrai génie des Peuples, & de ceux qui les gouvernoient: fallut-il ensuite parler du mouvement des Armées, faire le récit d'un Siége, d'un combat? cet Historien habile & judicieux ne put plus se soûtenir; il montra à nud son ignorance au fait de la guerre (f). L'homme d'épée au contraire traita en connoisseur les campemens, les évolutions, les opérations d'une campagne; mais ses talens étant bornés au militaire, il laissa ignorer à ses lecteurs les sages réglemens, qui pendant la paix établissent la tranquillité publique, & les bonnes Loix qui font le bonheur de la société civile. Supérieurs aux Anciens pour ce qui concerne les Siences & les Arts, nous ne sommes pas encore parvenus à les égaler par rapport à l'Histoire. Espérons cependant que le soin que l'on prend aujourd'hui de cultiver toutes les connoissances qui peuvent orner l'esprit, & l'étendre, nous donnera des Thucydides & des Salustes; du moins l'approbation universelle où sont quelques Auteurs, qui ont écrit l'Histoire avec un art infini, & qui ont su

HISTOIRE.

(f) Grotius dans ses Annales de Flandre.

HISTOIRE.

allier l'agrément, la simplicité, & la noblesse, fortifie cette espérance, & prouve qu'elle n'est pas sans fondement.

L'Histoire tantôt simple, tantôt ornée, suivant ses différens âges, contracta en Asie tous les vices des Asiatiques, une enflure pompeuse, & un merveilleux outré, peu compatible avec l'exacte vérité. Moïse de Chorene dans le cinquième siécle écrivit l'Histoire d'Arménie depuis le Déluge jusqu'à son tems, & il tira cette Histoire 1°. D'un livre traduit par l'ordre d'Alexandre de la Langue Chaldaïque en Langue Gréque, ou plûtôt de l'Extrait fidéle que Maribas de Catine fit de ce livre, & qu'il apporta de Ninive à Valarsace, Roi d'Arménie, & frere d'Arsace, Roi des Parthes; 2°. Du cinquième livre de la Chronique de Jule Africain; 3°. Des Histoires de Bardesane d'Edesse, qui florissoit sous le dernier des Antonins; 4°. D'Agathange, Secrétaire du Roi Tiridate. MM. Whiston ont traduit en Latin, & publié à Londres en 1736. cette Histoire de Moïse de Chorene, sur laquelle on ne doit pas beaucoup compter, mais où l'on trouve bien des choses singulières & remarquables.

Les ſources de l'Hiſtoire de la Chine ſont 1°. l'Hiſtoire générale de tout l'Empire, composée de deux cens quarante-huit volumes, 2°. L'Abrégé de cette Hiſtoire en vingt-huit volumes, 3°. L'Hiſtoire des dix-ſept Hiſtoriens en cinq cens volumes, 4°. Les Annales Chinoiſes, qui contiennent les actions de vingt-deux Races d'Empereurs. Tous ces livres ornent la Bibliothéque du Roi (g). C'eſt dans ces ſources qu'ont puiſé les Savans, qui nous ont donné des liſtes de ces Princes. Tels ſont Scaliger, Mendoça, Abdalla dans Muller, le Pere Couplet à la fin du *Confucius*, les Miſſionnaires étrangers, & le ſieur Hoamge Chinois. HISTOIRE.

L'Hiſtoire, ſi floriſſante dans la Chine, n'a point pénétré dans la Tartarie. Ces Peuples fort indifférens ſur les évenemens des ſiécles paſſés, n'ont jamais eu, & n'ont encore pour régler les tems qu'un Cycle de douze années. S'ils vous diſent que telle choſe eſt arrivée en *l'an du Cheval*, & que vous leur demandiez en quel Cycle, leur Chronologie eſt épuiſée.

Les Mexicains n'ont pas plus de po-

(g) M. Fourmont l'aîné, *Meditationes Sinicæ*.

HISTOIRE. litesse que les Tartares : cependant les prémiers avec toute leur barbarie n'ont pas laissé d'écrire leur Histoire. Il est vrai que nous ne l'avons pas en entier. L'injure du tems, & de fréquentes révolutions ont sans doute fait périr une bonne partie des Annales Mexicaines ; les débris en furent soigneusement recueillis par un Gouverneur Espagnol, qui les envoïa traduits en Castillan à l'Empereur Charles-Quint. Mais le Vaisseau fut pris par un Armateur François, & le manuscrit tomba entre les mains d'André Thevet : les héritiers de ce Savant le vendirent à Hackluys, Aumônier de l'Ambassadeur d'Angleterre. Le Chevalier Walter Raleigh fit traduire l'Ouvrage en Anglois, & le célébre Henri Spelmam engagea Purchas à en faire graver les figures. Il seroit seulement à souhaiter qu'on eût conservé l'Original Mexicain, & qu'on l'eût imprimé à côté de la Traduction avec ses caractères hierogliphiques. Cette histoire commence à l'année 1324. de l'Ere Chrétienne, & finit au milieu du seizième siécle : elle est divisée en trois parties : la prémière contient les noms & les conquêtes des Princes du Mexi-

que, avec leurs bonnes & mauvaises qualités; la deuxième donne un détail des tributs qu'on y païoit; & la troisième roule sur les différentes coûtumes du païs [h]. HISTOIRE.

On n'attend pas des Américains antropophages une attention suivie à écrire l'Histoire : ces brutaux ne connoissoient pas l'écriture avant la découverte de leur Continent. Le desir de conserver la mémoire des évenemens est toutefois naturel à l'Homme : mais ces ignorans n'avoient pas pour cela d'autres moïens que des cordons remplis de nœuds, ou de petits morceaux de bois, enfilés comme les grains de nos chapelets. De telles Tables Chronologiques auroient besoin à coup sûr d'un bon Commentaire.

ART HISTORIQUE.

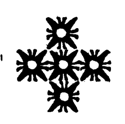
LEs Anciens si riches en modéles pour l'Histoire, ne nous ont laissé qu'un petit nombre de traités sur la manière de l'écrire. Denys d'Halicar-

(h) Voïage de VVoodes Rogers, tom. 2.

HISTOIRE.

nasse & Lucien sont les seuls parmi les Grecs qui aïent fourni cette tâche. Ciceron avoit éfleuré avant eux le même sujet avec plus de précision ; peut-être avec trop de briéveté : mais à qui auroit beaucoup de goût, le seul morceau qu'il donne sur cette matière dans le second livre de l'Orateur, pourroit tenir lieu de ces longs Ouvrages que Patrici, Folieta, Mascardi, Vossius, & tant d'autres ont multiplié à l'infini : on les trouve dans le *Penu Artis Historicæ*. Il faut du choix pour démêler dans cette ennuïeuse compilation l'excellent & le médiocre. M. de Cordemoy (i) & le Pere Rapin [K] se sont chargés de ce pénible travail, & l'ont exécuté avec un discernement exquis.

(i) De la manière d'écrire l'Histoire.
(K) Instructions sur l'Histoire.



PHILOSOPHIE.

LA Philosophie, dit Ciceron (1), est l'étude de la Sagesse. Dans le langage des Anciens la Sagesse étoit la connoissance des choses divines & humaines, c'est-à-dire, celle de Dieu, & de l'Univers qui est son ouvrage; celle de l'Homme, & de ses devoirs. Selon cette idée, qui est très-belle, & très-simple, la Philosophie est aussi ancienne que le Monde : l'Homme nouvellement formé devoit connoître & aimer son Créateur; il devoit faire servir à cet amour & à cette connoissance le merveilleux spectacle de la nature; & destiné à vivre avec d'autres hommes, il ne pouvoit pas ignorer quels devoirs lui imposoit cette société. Le prémier homme fut donc le prémier Philosophe. Entre ses descendans, la vraïe Philosophie inséparable de la vraïe Réligion se conserva dans la postérité de Seth; & aprés le Déluge, les enfans de Sem, puis ceux

Avant le Déluge.

Aprés le Déluge.

(1) *Tusculan.* 1. *init. Offici. lib.* 2. *cap.* 2.

PHILOSOPHIE. Israëlites.

d'Abraham la perpétuerent d'âge en âge. Parmi les Israëlites, il n'y avoit que les Prêtres qui fussent les dépositaires de cette sainte Philosophie; leurs lévres gardoient la science, & l'on cherchoit l'instruction dans leur bouche (m).

Egyptiens.

Il en étoit de même chez les Egyptiens: leurs Prêtres enseignoient seuls les régles de la Sagesse, & l'ignorance de ces préceptes n'étoit excusée en aucune profession: bien inférieure à la sagesse des Hébreux uniquement fondée sur la Loi éternelle, elle étoit plus pure que ne le fut depuis la Philosophie des Grecs: la multiplicité des opinions, la partialité des Sectes n'avoient point gâté les Egyptiens; leurs connoissances étoient plus saines, étant plus conformes à la simplicité de la nature; & leurs vûës plus étenduës, à cause de la pénétration de leur esprit: les régles de la morale nécessaires à tous les états étoient exposées avec une netteté admirable: mais les siences purement curieuses, & qui n'influoient pas sur les mœurs, ils les voilerent sous les Hierogliphes. Ces Symboles aidoient

(m) *Malac. cap.* II. *v.* 7.

PHILOSOPHIE.

la mémoire par la briéveté; ils rendoient la vérité plus respectable par la difficulté d'en approcher ; ils faisoient chercher des maîtres par la crainte de s'égarer ; ils excitoient à l'étude ; ils portoient même aux bonnes moeurs, car l'intelligence de ces Symboles n'étoit communiquée qu'à ceux dont la fidélité & la vertu étoient éprouvées (n). Ainsi les Egyptiens firent un grand mistère de leurs Hierogliphes au Peuple & aux étrangers : cette conduite, si bizarre en apparence, avoit son utilité : il en résultoit une grande vénération pour les Prêtres, & pour les Initiés. Le Soldat, l'Artisan, le Laboureur n'étoit point tenté de philosopher, & de mépriser la profession de ses peres ; les Siences maniées par un petit nombre de personnes, & par-là à l'abri de la diversité de sentimens, étoient plus surement appliquées à l'utilité publique. Comme les Egyptiens ne se communiquoient pas volontiers aux autres nations, on sait peu de chose de leur doctrine : tout ce qu'ils en ont laissé transpirer a eté soigneusement recueilli par Selden (o), &

(n) *Clem. Alexandr. Stromat. lib.* 5.
(o) *In Diis Syris.*

PHILOSOPHIE.

par le Pere Kirker (p) : mais je ne crois pas que ces Savans veuillent garantir toutes leurs conjectures.

Phéniciens & Grecs.

Les Phéniciens cultivoient avec soin la Philosophie, puisque Thalés, qui étoit de Phénicie, s'étant établi à Milet (q), apporta aux Grecs les prémiers élémens de cette sience, qu'il perfectionna, dit-on, par les découverte qu'il fit en Egypte. Thalés se borna à la Physique, à la Géométrie, & à l'Astronomie : il florissoit du tems de Cyrus & de Cambyse, Rois des Perses, & fut le pere de la Secte Ionique, qui remplit la Grèce d'une infinité de grands hommes. Anaximandre (r) fils de Praxiade, & disciple de Thalés, devint le chef de l'Ecole Ionienne après la mort de son maître : il ajoûta de nouvelles observations à celles que son prédécesseur avoit déja faites, & il remplit du bruit de son nom toute la Grèce, qu'il rendit savante par sa nombreuse postérité. Mais les Philosophes qu'il avoit formés, loin de suivre sa doctrine, se

(p) *In Oedipo Ægyptiaco.*
(q) Ville d'Ionie.
(r) Il naquit la troisième année de la 42. Olympiade.

partagerent de ſentimens ſur le prémier principe des choſes naturelles. Car en ce tems-là, de toutes les parties de la Philoſophie, la Phyſique étoit la ſeule qui fût connuë. Anaxagore reconnut pour prémier agent un être éternel. Héraclite rapporta tout au feu, Démocrite aux atomes, & Anaximéne à l'air. Archelaüs diſciple d'Anaxagore, compta parmi ſes diſciples le fameux Socrate, que Criton venoit d'arracher de l'attelier de ſon pere Sophroniſque, Sculpteur de profeſſion. Diagore Mélien, & Protagore Abdéritain, inſtruits par Démocrite, & zélés défenſeurs de ſa Philoſophie des atomes, devinrent l'objet de la haine publique, l'un par des leçons d'Athéïſme, l'autre par des doutes de l'exiſtence des Dieux.

Pendant que la Secte Ionique commençoit à paroître dans la Grèce, Pythagore de Samos qui avoit étudié ſous Pherecyde le Syrien, établiſſoit aux environs de Naples la Secte Italique. Dans le voïage qu'il fit en Egypte, il prit des Egyptiens le fond de ſa doctrine, & la manière de l'enſeigner obſcure & miſtérieuſe. Après avoir parcouru beaucoup de païs, il revint dans ſa patrie,

PHILOSOPHIE.

où il ne fit pas un long séjour (s) : il passa ensuite en Italie sous le regne de Servius Tullius, ou de Tarquin le Superbe (t), & il étala ses thrésors littéraires à Crotone, à Métapont, à Héraclée, & à Tarente. La sévérité de ses dogmes soûtenus de son exemple, & l'exacte abstinence qu'il faisoit garder à ses disciples, servirent à fortifier les corps des Crotoniates. Pythagore n'étoit pas moins attentif à former les mœurs de ceux qui venoient se ranger sous sa discipline. Damon & Pinthia en sont la preuve : leur histoire sera à jamais mémorable. Ils étoient liés d'une amitié si étroite, que l'un d'eux condamné à la mort par l'ancien Denys, Tyran de Syracuse, aïant demandé quelque tems pour mettre ordre aux affaires de ses parens & de ses amis, l'autre s'obligea sous la même peine à le représenter dans le tems ; le prémier pour ne se pas laisser vaincre en générosité revint au jour nommé, & le Tyran touché d'une telle fidélité, les pria de vouloir bien le recevoir en tiers dans une amitié si parfaite (v).

(s) *Diogen. Laër. de Vitis Philosophorum.*
(t) *Liv. Dec.* 1. *lib.* 1.
(v) *Cic. Offic. lib.* 3. *cap.* 10.

Les plus beaux esprits de la Grèce & de l'Italie attirés par la haute réputation de ce Philosophe, venoient en foule à son Ecole ; on en comptoit quatre ou cinq cens : les plus célébres furent Charondas Législateur des Thuriens (x), Zaleucus qui donna des Loix dans la même contrée, Ocellus Lucanien, Timée de Locres, Architas de Tarente, Philolaüs de Crotone, Melissus de Samos, Parménide & Zenon d'Elée.

PHILOSOPHIE.

Dans la Grèce, Socrate (y), génie vaste, profond, judicieux & pénétrant, dont les Anciens ont attribué les effets à l'inspiration d'un Esprit familier [z], déclaré le plus sage des hommes par l'Oracle de Delphes, parce qu'il reconnoissoit qu'il n'y avoit aucune sagesse en lui [a], étoit propre à embrasser toutes les siences ; mais il se borna à enseigner la Morale, qu'il fit descendre du Ciel, & qu'il plaça dans les Villes [b] ; & de plus, il cultiva le talent admirable qu'il

(x) Peuple d'Italie.
(y) Il naquit à Athênes la 4. année de la 77. Olymp. 471. avant J. C.
(z) *Plutar. de genio Socratis.* Dissert. de l'Abbé Fraguier.
(a) *Cic. Acad. Quæst. lib.* 1. *n.* 15. 16.
(b) *Tuscul. Quæst. lib.* 5.

PHILOSOPHIE.

avoit, pour former d'excellens Philosophes. Pour philosopher, il faut bien penser; & pour diriger la raison, il faut discerner la vraïe Dialectique de la fausse. Dans cette vûë Socrate fit une guerre ouverte aux mauvais Dialecticiens : il emploïa contre eux les détours de l'ironie : il mania cette figure avec une délicatesse inimitable, en cachant toute la beauté & toutes les richesses de son esprit sous une simplicité apparente & sous une ignorance affectée.

On compte parmi les éleves de Socrate, Aristippe, Cebés, Simias, Euclide de Mégare, & Alcibiade, jeune homme très-aimable, & par-là très-cher à son maître, qui touché des rares qualités de son disciple, s'attacha à lui, & orna son esprit d'une infinité de belles connoissances. Cette liaison qui dura autant que leur vie, ne fut pas exemte de soupçon : ce n'étoit néanmoins qu'une pure amitié; & quoique la vertu de Socrate pût lui servir d'apologie, un savant Académicien l'a pleinement justifié (c).

Mais de tous les beaux esprits formés

(c) M. l'Abbé Fraguier dans l'Hist. de l'Acad. des Belles Lettres, tom. IV. pag. 572.

dans l'Ecole Socratique, Platon & Xenophon furent les plus illustres, & les seuls qui nous aïent conservé dans leurs écrits la doctrine de leur maître : la jalousie les divisa ; car rien n'est si rare que de trouver une parfaite union entre deux Philosophes : l'un dans sa *République* avoit donné la préférence au Gouvernement populaire ; l'autre dans sa *Cyropédie* montra que le Gouvernement monarchique étoit le plus parfait : cette diversité d'opinions causa, à ce qu'on prétend, la froideur qu'on leur a si souvent reprochée, & qui constamment ne fait honneur ni à l'un, ni à l'autre.

PHILOSOPHIE.

Platon, ce grand maître non-seulement en l'art de penser, mais encore en l'art de parler, succeda à Socrate : il imita parfaitement sa manière de philosopher, & riche de son propre fonds, il acquit dans ses différens voïages une infinité de connoissances. Etant en Egypte il eut occasion de conférer avec des Juifs, & de lire les Livres de Moïse : il sut mettre à profit ce double avantage ; & c'est, si je ne me trompe, à ces sources si pures de la véritable Philosophie qu'on doit attribuer la magnificence des expressions, & la sublimité des idées de

PHILOSOPHIE.

ce grand Philosophe. Platon jetta en Sicile les fondemens de sa Philosophie : il eut dans Syracuse d'illustres Disciples, Dion beau-frere du prémier Denys Tyran de cette ville ; & Denys le jeune qui avoit succedé à son pere : ses leçons firent un changement étonnant : une Cour plongée dans l'oisiveté, & dans la mollesse, devint une école de vertu, & l'asyle des hautes Siences. Des progrès si rapides durerent peu ; la flaterie en arrêta le cours, & la Philosophie se fit à Athênes dans l'Académie un établissement plus solide.

Speusippe neveu de Platon, & Xenocrate qui avoit été son auditeur, se séparerent en deux Sectes. Speusippe joignit à la gravité d'un Philosophe les manières aisées & insinuantes d'un Courtisan : il sut mêler agréablement les jeux, & les plaisirs honnêtes avec les occupations les plus sérieuses : il adoucit ce qu'il y avoit de trop dur & de trop austère dans Dion le Syracusain.

Polémon, Cratés, & Crantor succederent à Xenocrate, & ne changerent rien à la doctrine de Platon : Arcésilas s'en éloigna, & fut le fondateur de la nouvelle Académie : la postérité de ce Philosophe

Philosophe fut & très-brillante, & très-nombreuse. Dans des tems postérieurs, Ecdemus & Démophane de Megalopolis [d] soûtinrent la réputation de l'Ecole de leur maître: ils eurent même l'honneur de former Philopémen, le dernier des Grecs, la dernière ressource de sa patrie, & de rendre ce grand homme le bonheur de la Grèce. Car le but de ces Philosophes étoit de porter les citoïens au maniment des affaires, & au gouvernement de la République, avantage plus solide que celui d'enrichir son esprit dans la solitude du cabinet de connoissances abstruses & purement spéculatives. Lacydes & Carnéades, qui vinrent ensuite, adoucirent ce qui leur parut trop dur dans la réformation d'Arcésilas. Socrate étoit fort retenu dans les entretiens: il n'affirmoit rien, & laissoit la liberté d'agiter le pour & le contre; cette liberté dégénérant en licence, donna lieu à tous les changemens qui arrivèrent à son Ecole. Les nouveaux Académiciens en vinrent à rejetter toute certitude, & à n'admettre que le vraisemblable; & faisant gloire d'éviter l'arro-

PHILOSOPHIE.

(d) Ville de l'Arcadie dans le Péloponnése.

PHILOSOPHIE.

gance des eſprits déciſifs, ils conteſterent tout, ils diſputerent ſur tout (e).

Le mal alla encore plus loin dans les autres Sectes : elles établirent leurs dogmes ſur les principes de ce Philoſophe, ou mal entendus, ou peu approfondis (f). Ariſton, Pyrrhon, & Herillus rendirent toutes choſes douteuſes, & n'aïant aucune opinion arrêtée ſur quoi que ce fût, ils flotterent dans un égarement continuel ; de ces dignes chefs ſortirent les Sceptiques, qui mirent leur habileté à répandre des nuages ſur les principes les plus inconteſtables ; & tout leur ſyſtême ſe réduiſoit à ſoûtenir qu'il n'eſt pas poſſible de diſcerner le bien d'avec le mal, ni le faux du vrai, principe fécond, qui dans les ſiécles ſuivans enfanta & les libertins, & les athées.

D'un autre côté, Ariſtippe de Cyréne abuſant du ſens que Socrate donnoit à la volupté, la fit conſiſter dans les plaiſirs les plus groſſiers. Il fut l'auteur d'une Secte de Philoſophes nommés Cyréniens, qui admettoient pour principes deux mouvemens de l'ame, la dou-

(e) *Cic. Offici. lib. 2. cap. 2.*
(f) *Ibidem.*

PHILOSOPHIE.

leur & le plaisir. Aristippe fréquentoit les Cours des Princes, surtout celle de Denys le Tyran. Il se nourrissoit délicatement, & eut un petit-fils [g] grand défenseur de la Secte Cyrénaïque. Epicure plus fin que son maître n'osa trancher le mot, ni s'expliquer ouvertement; cette conduite mesurée a jetté dans de grandes incertitudes sur ses véritables sentimens: quelques-uns ont entrepris de le justifier sur le principe fondamental de sa morale; nul n'a pensé à défendre les Epicuriens, qui probablement avoient embrassé l'opinion de leur maître.

Antisthene s'attacha à imiter la patience & la fermeté de Socrate. D'Antisthene descendirent les Cyniques, & ensuite les Stoïciens [h]: ils posoient tous pour principe qu'il faut suivre la Nature, & ils ne différoient entr'eux que par l'explication qu'ils donnoient à cette maxime: les prémiers étoient persuadés que *suivre la Nature*, n'étoit autre chose que s'abandonner à ces mouvemens naturels, qui nous sont communs avec les bêtes: les autres n'entendoient par

(g) Aristippe le Jeune.
(h) *Cic. de Orat. lib. 3. n. 46.*

PHILOSOPHIE.

la Nature, que la droite raiſon qui montre à l'Homme ce qu'il a à faire, & ce qu'il a à ſouffrir ; qui bannit la paſſion, & l'humeur ; qui veut que dans toutes ſes actions l'Homme n'ait d'autre motif que l'amour de la vérité & de la juſtice. Ces ſentimens ſi purs, les Stoïciens les corrompirent, en ſoûtenant qu'on pouvoit trouver en ſoi de quoi remplir ſes devoirs, & ſe rendre heureux en les accompliſſant. La ſource des erreurs des Stoïciens & des Epicuriens eſt d'avoir ignoré que l'état de l'Homme pécheur eſt bien différent de l'état de l'Homme innocent. Les prémiers appercevant quelques traces de la grandeur originaire de l'Homme, & ſe diſſimulant ſa corruption, traiterent la Nature comme ſaine, ce qui les mena au comble de l'orgueil : les autres au contraire, éprouvant les miſeres de l'Homme, ſans faire attention à ſa dignité primitive, traiterent la Nature comme néceſſairement infirme & irréparable ; ce principe les fit deſeſpérer d'arriver à un véritable bien, & les jetta dans une extrême lâcheté. Mais ſi les Stoïciens furent les plus préſomptueux de tous les Philoſophes,

ils donnerent de grands exemples des vertus morales, toûjours utiles à la société civile : ils reconnoissoient pour Chef Zenon de Cypre, qui avoit été disciple de Polemon le Platonicien, & qui faisoit ses leçons dans le Portique d'Athênes du tems d'Antigonus & de Ptolomée. Sphérus, disciple de Zenon, donna d'utiles leçons à Cléoméne, fils de Leonide, Roi de Sparte, & inspira au jeune Prince ces sentimens de fermeté & de grandeur d'ame, qui le porterent dans un siécle très-corrompu, à réformer le gouvernement, & à rétablir la discipline de Lycurgue (i).

PHILOSOPHIE.

Aristote qui avoit étudié sous Platon, & qui sous un tel maître avoit acquis une merveilleuse varieté & une vaste étenduë de connoissances (k), ne pouvant s'accommoder de la manière de philosopher de Xenocrate, quitta l'Académie, & passa dans le Lycée, où il établit son Ecole. Comme il instruisoit ses disciples en se promenant avec eux, on leur donna le nom de Péripatéticiens. Après la mort d'Aristote,

(i) *Plutar. in Cleomen.*
(k) *Admirabili quâdam scientiâ & copiâ. Cic. Orat.*

PHILOSOPHIE.

Théophraste lui succeda. Straton prit la place de Théophraste. Lycon tint ensuite son école. Démétrius de Phalere & Héraclide le suivirent. Ils n'enseignerent que par tradition la doctrine de leur maître. Aristote avoit défendu de publier ses écrits. Théophraste à qui il les avoit confiés, les laissa en mourant à Nelée; celui-ci les cacha avec tant de soin, qu'ils demeurerent long-tems inconnus; ce ne fut qu'au bout de cent soixante ans que ce précieux dépôt aïant été retiré fut vendu à Apellicon; puis enlevé d'Athênes par Sylla qui le porta à Rome.

Il est à remarquer que la Philosophie si aimable dans son origine, ne conserva sa prémiére pureté que parmi les Académiciens. Elle avoit dégénéré par tout ailleurs de la noblesse de sa naissance : elle avoit pris toutes les formes des différentes passions, qu'elle auroit du combatre. Ainsi, elle étoit devenuë présomptueuse sous Zenon, effrontée sous Diogene, médisante sous Lycon, voluptueuse sous Metrodore, flottante & incertaine sous Pyrrhon, & impie sous Diagoras. Les Philosophes firent servir leur profession à gagner les

bonnes graces des Princes. Hégésias, digne sectateur d'Aristippe, s'insinua à la Cour de Ptolomée Philadelphe, où il embellit sa Dialectique des couleurs les plus brillantes de l'Eloquence (l). D'autres poussés par un vil intérêt, rendirent la Philosophie mercenaire : ce ne fut qu'un vain amusement, un prétexte de fainéantise, & des disputes sans fin ; négligeant ce qui étoit d'usage, ils pousserent la spéculation au delà des bornes, & s'évaporerent en d'inutiles subtilités. PHILOSOPHIE.

Mais la Philosophie devenuë en Grèce un objet de mépris, continuoit à se faire respecter en Italie, où elle avoit jetté de profondes racines, depuis l'établissement de la Secte Italique fondée par Pythagore. Ce Philosophe étoit contemporain de Servius Tullius sixième Roi de Rome ; & il est assez probable que ses disciples firent goûter aux Romains leur vie sévère & frugale (m) ; car qui pourroit se persuader que les Romains si grossiers & si vicieux aïent tiré de leur propre fonds, de cette dé- En Italie.

(l) Il étoit grand Orateur, selon Ciceron & Valere Maxime.

(m) Fleury, Choix des Etudes, art. 3.

PHILOSOPHIE.

pravation de mœurs, ces vertus qui parurent avec tant d'éclat dans les Camilles, dans les Curius, dans les Fabrices? N'eſt-il pas plus naturel que ce Peuple inſtruit par ſes voiſins, & frapé de l'exemple de ceux de Crotone, qui ſous la conduite de Milon avoient défait l'Armée formidable des Sybarites, ait adopté leur exacte diſcipline, & l'ait miſe en œuvre dans ſes conquêtes.

A Rome.

Cette Philoſophie pratique, qui ne portoit que ſur l'exercice des vertus, ſe conſerva à Rome par une tradition ſuivie juſques au dernier ſiécle de la République : alors les Romains par leur commerce avec les Grecs, apprirent les principes de la Morale, dont ils avoient tant d'exemples domeſtiques. En ce tems-là, la Philoſophie ſe relevoit en Grèce par une raiſon contraire à celle qui l'avoit fait déchoir. Les prémiers Ptolomées avoient autrefois attiré à Alexandrie les principaux Philoſophes; & dans le tems dont nous parlons, un de leurs ſucceſſeurs venoit de les en chaſſer : ces bannis formerent Atticus, Caton d'Utique, & Brutus, qui ſurent corriger par une extrême politeſſe

la vertu farouche de leurs peres.

PHILOSOPHIE.

Brutus puisa la Philosophie dans sa source, & faisant peu de cas de la nouvelle & de la moienne Académie, qui lui paroissoient des ruisseaux détournés, il s'arrêta à l'ancienne, & il eut pour maîtres Antiochus & Ariston, Ascalonites. Cet illustre éleve exprima dans ses mœurs toute la doctrine de Platon. Brutus, dit Plutarque dans le langage d'Amiot, „ étoit homme de „ douce & bénigne nature à merveilles, „ magnanime, qui ne se passionnoit „ jamais d'ire, de volupté, ni d'ava-„ rice, ains avoit toûjours la volonté „ & l'intention droite, sans jamais flé-„ chir, ni varier pour le droit & la „ justice, qui étoit la principale source „ de sa gloire „.

Ainsi, parmi tant de Sectes, les Romains aimerent mieux s'attacher à celles qu'ils trouvoient de leur goût, que d'en introduire de nouvelles. Caton préféra le sentiment des Stoïciens plus conforme à l'austérité de ses mœurs : l'humeur douce & paisible de Ciceron le fit pancher vers les Académiques ; & quoique instruit par Philon, qui suivoit les sentimens de Zenon, il s'attacha à Dio-

PHILOSOPHIE.

dore nourri dans le sein de la nouvelle Académie. L'amour du plaisir porta César à embrasser les dogmes d'Epicure, & ternit une si belle vie par des taches honteuses, qui font voir que de grands vices infectent souvent de grands hommes.

Dans les Gaules.

Vers le même tems, la Philosophie regnoit dans les Gaules, si non avec autant d'éclat, du moins avec plus de simplicité & de bienséance. Pythéas & Diviciac étoient bons Philosophes. Les Gaulois dans tous les âges avoient fait une profession publique de cette science: ils avoient même précédé les Grecs dans l'étude de la Sagesse, selon Saint Clément Alexandrin : mais quelle apparence que ceux-ci eussent pris des Gaulois les prémières notions de la Philosophie, comme quelques-uns l'ont pensé, ou des Peuples de la Grande-Bretagne ; comme César mal entendu semble l'assurer ! N'est-il pas plus probable, disent de savans Ecrivains (n), que les Grecs étoient Philosophes dès leur prémière origine, dès le tems de la dispersion des Nations ? C'est faire remonter bien

(n) Les Peres Bénédictins dans l'Histoire littéraire des Gaules, &c.

haut l'époque de la Grèce ſavante: tenons-nous en à ce que nous avons déja inſinué, & ne refuſons pas aux Phéniciens l'honneur d'avoir inſtruit les Grecs dans des tems fort poſtérieurs au Déluge.

PHILOSOPHIE.

Cette queſtion conduit les Savans à une autre queſtion de pareille nature. Eſt-ce des Brachmanes que Pythagore a emprunté ſa Metempſycoſe, & ſon Abſtinence, les deux poles ſur leſquels roule ſa Philoſophie? On le croit communément; mais ſans preuves bien évidentes. Ce qui eſt certain, c'eſt que ces Philoſophes Pythagoriciens, ou prémiers maîtres de la Doctrine Pythagoricienne ſubſiſtent encore dans les Indes ſous le nom de Bramines, ou Brames, & que leurs dogmes, à peu près les mêmes que ceux des anciens Brachmanes, ſe conſervent dans les quatre *Vedam*, qui ſont leurs livres ſacrés, dont ils ſe réſervent l'intelligence.

Sous les Empereurs, la circonſtance des tems fit prendre à la Philoſophie des formes bien différentes. Les Romains devenus le jouet de la bizarrerie, & de la cruauté de Tibere & de Caïus, chercherent dans la doctrine de Zenon la

PHILOSOPHIE

fermeté néceſſaire pour ſupporter leurs malheurs : mais ſuccombant pour la plûpart aux violentes attaques de Domitien, les mœurs ne firent plus les Philoſophes : on ne fut tel que par la barbe & par l'habit (o) : leur mérite conſiſtoit, dit Tatien, à montrer une épaule *à la* négligénce ; à porter de grands cheveux, une longue barbe, des ongles de bêtes, & à dire qu'ils n'avoient beſoin de rien, quoiqu'ils reçuſſent des penſions des Empereurs.

Epictete, d'Hiéraple en Phrygie, eſclave d'Epaphrodite Affranchi de Neron, parut avec éclat à la Cour d'Adrien : ſouffrir patiemment les maux, & ſe modérer dans les plaiſirs, c'eſt à quoi il réduiſoit la Philoſophie : quoiqu'Epictete ait beaucoup écrit, il ne nous reſte que ſon *Manuel* : il eut Arrien pour diſciple.

Apollone, de Calcide en Syrie, deſhonora ſa profeſſion par une ſote fierté, & par une avarice ſordide : il tira tout ſon luſtre des inſtructions qu'il donna à Marc-Aurele. Il ne faut pas confondre cet Apollone Stoïcien avec Apol-

(o) *Agellii Noctes Atticæ, lib. 9. cap. 2.*

lone le Platonicien, ni avec un autre de même nom, né à Tyanes en Cappadoce, & Pythagoricien. Celui-ci grand imposteur, & célébre Magicien, s'attira des Sectateurs par l'austérité de ses mœurs, & peut-être par ses prestiges; & après s'être donné pour un Dieu sous Domitien, il mourut sous Nerva accablé de vieillesse. Euphrate ne se laissa pas tromper par Apollone: il prit à tâche & de le démasquer, & de le combatre. Mais le prémier, fort contre la séduction, fut bien foible contre la douleur; car il prit de la ciguë pour mettre fin aux incommodités de sa maladie, sous le regne d'Adrien, & avec la permission de ce Prince.

Numéne, d'Apamée en Syrie, joignit ensemble les dogmes de Pythagore & de Platon. Enomaüs, Démonax, Crescent & Antiochus, Philosophes Cyniques, parurent en des tems différens. Enomaüs de Gadaure dans la Palestine, crut trouver dans Homère toute la doctrine de sa Secte, & il écrivit sous Adrien sur la Philosophie de ce Poëte: trompé par un Oracle, il attribua tous les Oracles à la fourberie des Prêtres des fausses Divinités. Démonax, Cy-

[redacted] PHILOSOPHIE.

priot, sous Marc-Aurele, adoucit la pétulance Cynique par des manières douces & polies. Crescent répandit sur les Chrétiens toute l'amertume de son fiel. Antiochus de Cilicie préféra les bienfaits solides de Septime Severe, & de Caracalla à la pauvreté orgueilleuse des anciens Cyniques (p).

Quant aux Pyrrhoniens, ils étoient peu goûtés dans un siécle où l'on se piquoit de sience, & on ne connoit que Sextus, originaire de Lybie, qui en ce tems-là ait embrassé cette Secte. Mais la corruption des mœurs favorisoit la doctrine d'Epicure, fort assortie au libertinage, & qui rendoit voluptueux par principes. Celse contre lequel Origéne a écrit, & Lucien de Samosate en Syrie, surnommé l'Athée, se signalerent dans cette Secte; & ce qui est plus surprenant, Diogene-Laërce après avoir bien étudié l'Histoire & les dogmes des Philosophes, suivit les Epicuriens les plus éloignés de la vérité, & les plus opposés à la vertu. Mais la doctrine de Platon fut sous la plûpart des Empereurs la doctrine dominante,

(p) *Dio. Hist. lib.* 77.

quoiqu'infectée de Magie. Apulée de Madaure en Afrique, fut un de ses prémiers corrupteurs : Saumaise le place sous les deux Antonins. Le second Empereur de ce nom eut pour maître Maxime de Tyr, aussi Philosophe Platonicien. Plotin pour conférer avec les Mages, suivit Gordien dans son expédition contre les Perses. Amelius, le fidéle disciple de Plotin, Ecrivain laborieux, rédigea en cent volumes les Discours philosophiques de son maître : il fit aussi quarante livres pour combattre la Magie & la Secte des Gnostiques : mais la prolixité de son stile fit bientôt négliger ses écrits. Ces deux Philosophes eurent en Longin un adversaire redoutable : il battit en ruine leurs principes dans le Livre qu'il composa sur le souverain Bien (*de fine*). Longin prit de bonnes leçons à Alexandrie, d'Ammone & d'Origéne (q), & il enseigna la Philosophie de Platon au célébre Porphyre, & à la Reine Zenobie, qui le fit son prémier Ministre.

PHILOSOPHIE.

Porphyre étudia le Platonisme sous Longin à Athênes, & sous Plotin à

(q) Ce n'est pas le Docteur de l'Eglise.

PHILOSOPHIE.

Rome. Persuadé que l'Homme ne pouvoit aller à Dieu que par un Médiateur, il chercha dans les Démons de faux médiateurs, & tomba dans les curiosités sacriléges de la Magie, qu'il nommoit Theourgie, ou Opération Divine: l'élevation de son génie, & l'étenduë de ses connoissances lui acquirent une grande réputation.

Porphyre communiqua à Iamblique sa doctrine & ses erreurs, non son éloquence. Celui-ci ne laissa pas d'attirer un grand nombre de disciples par sa probité, dit Eunape, ou selon d'autres, par la délicatesse de sa table. Les plus célébres furent Sopatre, Edése, Eustathe, & Euphrase. Edése successeur de la Chaire d'Iamblique, laissa en mourant cette place à Maxime, maître de l'Empereur Julien pour l'impiété & la magie. Il fut puni du dernier supplice sous le regne de Valentinien & de Valens, & la Philosophie prétenduë Theourgique expira avec lui. La conduite douce & mesurée de Chrysante, condisciple de Maxime, lui procura une vie plus paisible, & une mort plus tranquille. Prisque, les délices de la Cour de Julien, fut tué par les Goths, qui rava-

gerent la Grèce sous Alaric. Themistius fit un mêlange de la doctrine de Pythagore, de Platon, & d'Aristote, mêlange toutefois où il marquoit assez nettement son penchant pour Aristote, qu'il avoit éclairci par quelques écrits. Comme Themistius à l'imitation des Anciens, faisoit servir la Philosophie au maniment des affaires, Theodose le tira de sa Chaire de Professeur, pour l'élever à la dignité de Préfet de Constantinople.

PHILOSOPHIE.

Tous ces Philosophes étoient Grecs. Ils inspirerent néanmoins aux Romains le goût de la Philosophie, ainsi que nous l'avons remarqué : mais ces dignes éleves ne prirent de cette Sience que le solide : ils en rejetterent le frivole : ils aimerent mieux bien vivre, que bien écrire. Helvidius Priscus fut inflexible dans l'amour de la justice, invincible à la crainte, contempteur des richesses, bon Citoïen, bon Sénateur, ami fidéle (r). On l'eût pris pour une copie parfaite du Sage des Stoïques, si la prudence n'alloit pas du pair avec la sagesse. Priscus ennemi déclaré de la

(r) *Tacit. Histor. lib. 4. cap. 5.*

PHILOSOPHIE.

Monarchie, excita du trouble. Il ignoroit sans doute que la Philosophie a pour but d'affermir un Etat, non de l'ébranler ; & cette ignorance jointe à un zèle amer pour la liberté, le porta à de tels excès, que Vespasien fut obligé de lui ôter la vie.

Rusticus Arulenus fit éclater sa vertu stoïque pendant son Tribunat, & pendant sa Préture : mais trop fidéle imitateur d'Helvidius, & de son indiscrétion, il fit son éloge, & celui de Thrasea : les louanges qu'il donna à ces grands hommes parurent un tocsin à Domitien, qui fit mourir l'Orateur, & chassa de l'Italie tous les Philosophes.

La politique avoit armé ces Empereurs contre les Stoïciens, la bizarrerie porta Caracalla à persécuter les Péripatéticiens. Ce Prince vouloit imiter le grand Alexandre, & parce qu'on disoit qu'Aristote avoit contribué à la mort du Conquérant, il ôta aux Sectateurs du Philosophe les Colléges qu'ils avoient à Alexandrie, & les Priviléges dont ils étoient décorés.

Malgré ces revers de fortune, la Philosophie se faisoit à Rome, & dans tout l'Empire Romain un établissement soli-

de. Antonin Pie donna aux Philosophes dans toutes les Provinces des pensions, & de belles prérogatives. Marc-Aurele éleva au Consulat Claude Severe son maître de Philosophie : il n'avoit pour courtisans que des Philosophes, Sextus, petit-fils de Plutarque ; Junius Rusticus, Préfet de Rome, deux fois Consul, & petit-fils du célébre Arulenus ; Claudius Maximus, Cinna, Catullus, Basilide, Diognéte, &c. Ce Prince dans la vûë de rétablir les études à Athênes, y fonda des Chaires avec dix à douze mille dragmes (4000. l.) d'appointemens pour chaque Professeur de chaque Secte.

PHILOSOPHIE.

Des prémiers Chrétiens.

Les Chrétiens qui avant leur conversion avoient étudié la Philosophie païenne, revendiquerent comme leur propre bien tout ce qu'ils y trouvoient de bon, & se servirent utilement des maximes des anciens Philosophes pour combatre les Gentils, & les Hérétiques.

Les Peres des deux ou trois prémiers siécles firent usage de la doctrine de Platon : ils la crurent plus propre que toute autre, pour disposer les esprits à la véritable sagesse. Dans les siécles suivans, les Ecrivains Ecclésiastiques com-

PHILOSOPHIE. mencerent à goûter Ariſtote & ſa doctrine, que l'on tenoit auparavant pour ſuſpecte : elle eut cours en Orient depuis qu'Anatolius Evêque de Laodicée ſe fut mis à l'enſeigner du tems de Diocletien ; & elle fit enſuite de grands progrès parmi les Mores & les Arabes.

Arabes & Mores. De J. C. 755. Almanzor qui commença à regner l'an de l'Hegire 137. & le Calife Abdalla cultiverent avec ſoin la Philoſophie d'Ariſtote : elle ſe répandit en Afrique, en Eſpagne, & dans tous les païs de la domination des Muſulmans ; mais comme fonduë dans les fades Commentaires d'Alfarabius, d'Algazer, d'Alburnazar, & de quelques autres interprétes, qui firent périr ſous leurs gloſes le texte de ce Philoſophe. Ximenes conçut le louable deſſein de le rétablir dans ſa pureté : il ramaſſa quantité de manuſcrits : il fit travailler à ce grand ouvrage : mais il n'en reſte que les huit livres de Phyſique, trois de l'Ame, & quatorze de Metaphyſique, qu'on voit encore aujourd'hui dans l'Egliſe Métropolitaine de Tolede.

En France. En France, la fortune d'Ariſtote ne fut pas toûjours la même : on fit d'abord un fort mauvais accueil à ſes écrits : ils

furent condamnés dans un Concile en 1209. puis par une assemblée d'Evêques qui se tint à Paris sous Philippe Auguste, & six ans après par le Cardinal de S. Etienne Légat d'Innocent III. Malgré toutes ces proscriptions, Alexandre de Ales & Saint Thomas s'attacherent à expliquer la doctrine péripatéticienne, & jetterent les fondemens de la Philosophie scholastique; l'autorité de ces grands hommes donna beaucoup de poids aux principes & à la méthode d'Aristote: il arriva cependant qu'on prit le change. Les Scholastiques ne connurent & ne firent connoître ce Philosophe qu'habillé à la moresque: les termes Arabes travestis en méchant Latin, jetterent un ridicule complet sur cette Philosophie dominante; mais la prévention ou la coûtume tiroit le rideau sur ce ridicule, & empêchoit qu'on ne l'apperçût: „ Ces préceptes épineux & „ mal plaisans, pour parler comme le „ bon homme Montagne (s), ces mots „ vains & décharnés, où il n'y a point „ de prise „ firent long-tems l'entêtement des Savans. Tel étoit l'état de la Philo-

PHILOSOPHIE.

(s) Essais, liv. 1. ch. 25.

PHILOSOPHIE.

sophie, lorsque vers le milieu du dix-septième siècle, Descartes se persuada, & vint à bout de persuader aux autres, que sur ces matières l'autorité devoit se taire devant la raison : plus heureux que Ramus, que Tilesio, que Patrice, qui avoient fait d'inutiles efforts pour guérir les hommes de leurs préjugés, il ouvrit une nouvelle carrière : il se fit suivre dans des routes jusqu'alors inconnuës : son sistême bien conduit, ouvrage d'un esprit fertile, & d'une méditation profonde, fut tout à coup & contredit & admiré : il devint utile à ses adversaires, autant qu'à ses défenseurs, & par les nouvelles vûës qu'il donna aux uns & aux autres, il servit à porter les différentes parties de la Philosophie au point où nous les voïons aujourd'hui.

LOGIQUE.

LA prémière est la Logique, ou l'Art de conduire la raison dans la recherche de la vérité. Platon & Plutarque regardent Hercule comme un grand Logicien, qui avoit l'art de renverser par la force de ses raisonnemens les argumens captieux des Sophistes. Hercule étoit Thébain; & ce fut à Thêbes, ville d'Egypte, que Pythagore puisa les principes de cette sience, qu'il transmit à ses disciples. Ocellus emploïa le prémier la méthode des définitions. Architas réduisit à diverses classes les objets de nos pensées. Zénon d'Elée distingua les opérations de l'esprit (a). Anaxagore enseigna la Logique à Péricles, qui rapporta cet Art à l'Eloquence, en mettant l'étude de la Philosophie à la teinture de la Rhétorique (b). Ciceron néanmoins reconnoît Socrate pour l'Auteur de la Logique, qu'il tira du Ciel pour

(a) Rapin, Comparaison de Platon & d'Aristote.
(b) *Plutar. in Pericl.*

LOGIQUE. l'amener dans le commerce des Hommes (c) : en effet, ce Philosophe fit un corps de tous les préceptes de cette sience, & par le discours familier il en démontra l'usage & la pratique réelle : ce qui est le propre de la Dialectique. Socrate n'avoit rien écrit : mais Platon nous a conservé la doctrine de son maître dans le *Théetete*, dans le *Sophiste*, dans le *Politique*, où il enseigne à diviser & à définir ; dans le *Cratile*, où il examine la nature des mots simples ; dans le *Menon*, où il établit la manière de chercher la vérité, en faisant produire à celui avec qui il s'entretient tout ce qu'il peut trouver de lui-même ; ce que Socrate appelloit faire accoucher les esprits. Cette Dialectique se trouve encore comme par morceaux dans plusieurs autres traités : de ce nombre sont le Prémier-Alcibiade, le Philebe, l'Euthydeme, le Protagore, & les deux Hippius (d). S. Anselme, Archevêque de Cantorberi, étant Prieur du Bec, fit un traité de Dialectique. C'est un dialogue intitulé, *du Grammairien*, à cause du mot qu'il prend pour exemple. Quant à la mé-

(c) *Acad. quæst. lib. 1. n. 4.*
(d) Fleury, Discours sur Platon.

thode, Platon préféra celle des Orateurs, comme la plus utile ; méthode qui sous des dehors négligés couvre beaucoup d'artifice ; & qui, à l'aide d'un certain agrément répandu dans le discours, paroît la plus propre à lever les préjugés, & à appaiser les passions.

LOGIQUE.

Aristote, au contraire, aima mieux se servir de la méthode des Géométres, qui consiste à n'admettre aucun terme qui ne soit défini, ni aucun axiome qui ne soit accordé, & à ne raisonner qu'en forme concluante ; on voit par-là qu'il ne vouloit avoir affaire qu'à des esprits non préoccupés, attentifs, & entièrement raisonnables : il inventa le Syllogisme, ou du moins il donna la démonstration de toutes ces figures dans ses livres Analytiques : il s'arrêta en un mot à de pures spéculations, dont la plûpart sont d'un foible secours pour perfectionner la raison. Au sentiment des Anciens (e), la Logique d'Aristote, qu'ils entendent quelquefois sous le nom des Catégories de ce Philosophe, avoit pour but d'exercer les jeunes gens contre les Sophistes, qui se moquoient

(e) L'Historien Socrate, liv. II. ch. 35.

[redacted] LOGIQUE.

de la vraïe Philosophie. Les disciples de Platon n'avoient garde d'approuver une méthode plus propre à fomenter les disputes, qu'à chercher la vérité, & ils la blâmoient hautement pour soûtenir la réputation de leur Ecole.

Dans la suite, Cléante & Chrisippe hérisserent d'épines la Logique, & la remplirent de vaines subtilités. C'est le jugement que porte Ciceron (f) de ces deux Philosophes : mais l'Orateur Romain ne fait-il pas retomber sur les maîtres la faute des disciples ? N'est-il pas certain que l'Antiquité disoit sans détour que si jamais Dialectique trouvoit accès auprès des Dieux, ce seroit celle de Chrisippe ? Seroit-il raisonnable de prêter aux Dieux une telle dépravation de goût ? Quoiqu'il en soit, les successeurs de Chrisippe & de Cléante donnerent à plusieurs choses, & aux différentes manières de les concevoir, des noms bizarres qu'ils ne prirent pas la peine d'expliquer (g).

Vers la fin de l'onzième siécle, Oudart, ou, Odon, & Rainbert, Professeurs de Logique, l'un à Tournai, l'au-

(f) *Lib. 3. de finibus.*
(g) *Plaut. Asinar. Rudens, &c.*

tre à Lisle, furent les chefs de deux Sectes. Oudart suivit la doctrine de Boëce & des Anciens, soûtenant que l'objet de la Logique sont les choses, & non pas les paroles. Rainbert suivit Porphire & Aristote. Ces deux Sectes porterent depuis le nom de Réalistes & de Nominaux. (Fleury Hist. Ecclés. l. 63. n. 61.)

LOGIQUE.

Anselme Doïen de Laon tint l'école de cette Eglise, & mourut fort avancé en âge, l'an 1117. Raoul, frere d'Anselme & son successeur, eut pour disciple S. Norbert, Fondateur de Prémontré. Guillaume de Champeaux étudia la Logique sous Anselme : il enseigna cette sience dans le cloître de la Cathédrale de l'Eglise de Paris jusqu'à l'an 1108. & ensuite dans l'école de la Communauté de Saint Victor : mais aïant été promu à l'Evêché de Châlons sur Marne (1113.), il laissa sa Chaire à Gelduin. Pierre Abelard, né en l'année 1079. s'appliqua particuliérement à la Logique. Un de ses prémiers maîtres fut Roscelin de Compiegne, fameux par ses erreurs; puis il se rendit disciple de Guillaume de Champeaux, & tout jeune qu'il étoit, il enseigna publiquement à

LOGIQUE.

Melun, & quelque tems après à Paris, au Mont Ste. Genevieve. Dans la suite, Abelard donna ses leçons au Prieuré de Deuil, dépendant de S. Denis. Jean de Sarisberi, Anglois, suivit ce Docteur, & après sa retraite il s'attacha à Alberic de Rheims, le plus opposé à la Secte des Nominaux : il lia amitié avec Adam, grand Aristotélicien, & finit ses études sous Gilbert de la Poirée.

Au jugement de Jean de Sarisberi (Métalogique) la Logique étoit fort recherchée ; mais peu de gens l'étudioient comme il faut ; & plusieurs y passoient leur vie sans utilité. Ils s'arrêtoient à l'introduction de Porphire, & enseignoient toute la Logique dans le traité des Universaux. D'autres s'en tenoient à la prémière Catégorie, & y faisoient entrer toutes les autres. Ils subtilisoient sans fin, voulant renchérir sur ceux qui les avoient précédés, se faire admirer de leurs disciples, & embarrasser leurs adversaires.

Albert le Grand étendit la Logique au delà de ses bornes, en y mêlant bien des matières étrangères, & au lieu de la regarder comme l'introduction à la Philosophie, il en fit une sience pro-

pre à occuper un homme pendant toute ſa vie.

Ce fut cette ſorte de Logique qui remplit les Traités que Charlemagne fit compoſer ſur cette ſience, & qui dans des tems poſtérieurs, fut adoptée par Ocam, & par ſes diſciples : elle n'étoit pas devenuë meilleure en paſſant par les mains des Arabes, & à la honte de la raiſon, elle triompha long-tems dans l'école. Edmond Richer vers la fin du ſeizième ſiécle fit tous ſes efforts pour tirer la Logique de cet état de baſſeſſe, où l'avoient réduite les Nôminaux & les autres Scholaſtiques : il voulut la ramener aux prémiers principes de la nature ; ſon livre intitulé *Obſtetrix animorum*, qui n'eſt pas lu autant qu'il mérite de l'être, fut comme le précurſeur de l'admirable méthode de Deſcartes, que le Pere Malebranche, & tous ceux qui les ont ſuivis ont tâché de développer. Otton, Evêque de Friſingue en 1138. fils de Leopold IV. Marquis d'Autriche, fut un des prémiers qui introduiſit en Allemagne l'étude de la Logique d'Ariſtote. Elle conſiſte, 1°. A ſuſpendre ſon jugement juſqu'à ce que l'évidence force l'eſprit à ſe rendre à la vérité ; 2°. A di-

LOGIQUE. viſer autant qu'il faut pour connoître les différentes faces que l'objet peut offrir à l'eſprit ; 3°. A aller comme par degrés, de ce qu'il y a de plus ſimple, à ce qu'il y a de plus compoſé ; 4°. A diſcerner les difficultés ; à mettre en uſage les moïens de trouver le vrai.



MORALE.

LA Logique eſt la baſe d'une partie de la Philoſophie beaucoup plus importante, je veux dire de la Morale, qu'on peut définir l'art de bien vivre ſuivant les lumières de la raiſon. Les anciens Egyptiens eurent autant de ſoin de pratiquer les préceptes des mœurs, que de les enſeigner aux autres: l'Hiſtoire nous les repréſente comme les plus ſociables de tous les hommes. Hercule, de Thêbes en Egypte, cultiva la Philoſophie morale: il prit ouvertement le parti de la vertu contre le vice (h): Séneque le met avec Ulyſſe au rang des Philoſophes les plus ſages. C'eſt dans cette école que Pythagore puiſa cette ſageſſe qu'on admire dans toute ſa doctrine, & qui brille dans ce Poëme admirable, où Empédocle enſeigne à purifier l'ame par le culte des Dieux, & par l'accompliſſement des devoirs de la

(h) Selon Xenophon, Elien, & Syneſius.

MORALE.

vie civile. Car ce Philosophe (i) quoique disciple de Parménide, professa le Pythagorisme, Philosophie plus sublime que celle de son maître, & d'une utilité pratique [K].

Socrate cultiva particulièrement la Morale : mais il jugea l'écriture peu propre au dessein d'instruire à fond ses disciples des importantes vérités de la Justice ; & il se persuada qu'il y réüssiroit beaucoup mieux de vive voix (l). „ Socrate, dit un bon Ecrivain (m), „ pratiquoit exactement les leçons qu'il „ donnoit aux autres, menant une vie „ sobre, dure, laborieuse, & portant „ au plus haut degré le mépris des ri„ chesses, & l'amour de la pauvreté. „ Malgré l'austérité de ses mœurs, il „ étoit gai, enjoué, & poli ; il évitoit „ avec soin l'humeur sombre & sauvage „ des Philosophes de son tems ; & ce „ qui est plus remarquable, à ces ver-

(i) Il naquit au commencement de la septente-troisième Olympiade.

(K) Recherches sur Empédocle par Monsieur Bonamy.

(l) M. l'Abbé Sallier sur le Phédre de Platon.

(m) M. Rollin, Histoire ancienne, liv. 9. ch. 4. §. 1.

„ tus

„ tus si douces il joignoit une tranquillité „ d'ame que nul accident, nulle injure „ ne pouvoit altérer „.

MORALE.

C'est une morale si pure que Platon a recueillie dans tous ses écrits : elle est répanduë dans le Banquet, dans le Philebe, dans la République, dans les douze livres des Loix, dans le Gorgias : „ Rien de plus pur, dit un Savant „ Platonicien (n), quant à ce qui re- „ garde le desinteressement, le mépris „ des richesses, l'amour des autres hom- „ mes, & du bien public ; rien de plus „ noble, quant à la fermeté du coura- „ ge, au mépris de la volupté, de la „ douleur, & de l'opinion des hommes, „ & à l'amour du véritable plaisir, & „ de la souveraine beauté „. Une telle morale fut sans doute le motif qui porta S. Clément Alexandrin, cette grande lumière du second siécle de l'Eglise, à étudier soigneusement la Philosophie de Platon, à en conseiller la lecture aux Chrétiens de son tems, & à dire dans le prémier livre de ses Stromates, que cette Philosophie quoiqu'humaine, avoit servi aux Grecs pour les préparer à l'Evangile, comme la Loi aux Hébreux.

(n) M. Fleury, Discours sur Platon.

MORALE.

La Morale d'Ariſtote porte ſur de bons principes : mais elle eſt toute renfermée dans les devoirs de la vie civile ; elle néglige abſolument ceux de la créature envers le Créateur. Je remarque le même défaut dans la Morale de Ciceron, qu'il traite particuliérement dans ſes livres des Offices : il ſuit dans cet excellent Ouvrage les maximes des Stoïciens, les plus éclairés des Païens ſur les devoirs de l'Homme. Si ce traité ne ſauroit faire un Chrétien, il eſt du moins très-propre à former un homme raiſonnable, & par-là diſpoſé à recevoir avec docilité les lumières & les grandes vérités du Chriſtianiſme. C'eſt le jugement qu'en portoient les Païens, au rapport d'Arnobe : c'eſt ce qui leur faiſoit dire que le Sénat devoit donner un Arrêt pour condamner ce Livre au feu. Ainſi, dit un Auteur fort célébre (o), Dieu vouloit que la raiſon humaine fit ſes plus grands efforts avant la Loi de grace ; & il jettoit les fondemens des vérités Chrétiennes dans les Ouvrages des Gentils.

Ciceron ne renferma pas toute ſa morale dans ſes Offices : ſi on y apprend

(o) M. l'Abbé de Saint Cyran.

ses devoirs à l'égard de la Société, on apprend dans les Tusculanes à bien vivre avec soi-même. C'est dommage que des quatre livres connus sous le titre de Questions Académiques, il n'en reste aujourd'hui qu'un complet intitulé *Lucullus*, avec le commencement d'un autre. Dans le même tems, Publius Syrus dans ses Poësies Mimiques développoit tous les replis du cœur humain, donnoit des préceptes propres à réformer les mœurs, à resserrer les liens de la Société, & à la rendre plus agréable & plus parfaite (p). Caton représentoit dans sa conduite le Sage des Stoïques: César soumit tout dans le monde hors l'humeur fiére & indomtable de ce Philosophe (q), & la postérité le jugea digne de donner des Loix aux gens de bien dans les Champs Elysées (r).

MORALE.

Le fond de la Morale d'Epictete est admirable. L'Homme, dit ce Philosophe, doit regarder Dieu comme son princi-

(p) M. de Sérione est le prémier qui en 1736. ait traduit en François les Sentences de ce Poëte Philosophe-Moral.

(q) *Et cuncta terrarum subacta,*
Præter atrocem animum Catonis. Horat.

(r) *Secretósque pios, his dantem jura Catonem. Æneid. lib. 6.*

MORALE. pal objet ; être convaincu qu'il fait tout avec justice, & avec sagesse ; se soumettre à lui volontairement, & le suivre en tout. Cette disposition, ajoûte-t-il, arrêtera les plaintes, & préparera le cœur à souffrir les évenemens les plus fâcheux. Il ne manquoit à Epictete, après avoir si bien connu les devoirs de l'Homme, qu'à connoître son impuissance.

Montagne dans sa Morale ne suit que la raison humaine, il ferme les ïeux à la lumière de la foi, & considérant l'homme destitué de révélation, il met tout dans un doute universel : il s'oppose à ceux qui disent que tout est incertain, & à ceux qui assurent que tout ne l'est pas, parce qu'il ne veut rien assurer. C'est dans ce doute, qui doute de soi, & dans cette ignorance, qui s'ignore, qu'est l'essence de son opinion, qu'il n'a pu exprimer par aucun terme positif.

Telles sont les voïes ténébreuses où l'Homme s'égare quand il n'a pour guide que sa raison corrompuë ; toûjours flottant & incertain, s'il ne s'arrête à la vraïe source de la Morale, aux Livres saints, & aux Ecrivains qui se sont nourris de cette divine lecture. Pour s'en convaincre, qu'on jette les ïeux

MORALE.

ſur un Auteur célébre [s] : il eſt ſolide, profond, lumineux : ſa morale vous fait rentrer dans vous-même ; & c'eſt avec raiſon qu'on lui a appliqué ces paroles de l'Eccléſiaſtique : *Quæſivit verba utilia, & conſcripſit ſermones rectiſſimos & veritate plenos.*

(s) M. Nicole.



METAPHYSIQUE.

LA connoissance de l'être en général, & des substances spirituelles, est l'objet de la Métaphysique. Les traditions des enfans de Noé sur l'Etre Suprême, sur les Anges, & sur l'immortalité de l'ame furent portées par leurs descendans dans tous les païs où ils s'établirent; mais bientôt corrompuës par les hommes vicieux & charnels, elles devinrent méconnoissables, & à la réserve des Juifs, on ne fit qu'entrevoir de sombres lueurs d'une doctrine si pure.

Les Egyptiens tenoient l'ame immortelle: mais en la faisant circuler éternellement dans différens corps, ce qui les mena au culte qu'ils rendirent aux Animaux (t). Pythagore reconnut l'immortalité de l'ame: mais il ignoroit la chute du Genre humain dans le prémier homme; jugeant néanmoins que l'Homme exposé en naissant à toutes sortes de miseres, devoit naître coupable, il adopta la Métempsycose, c'est-à-dire, le paf-

(t) Mythologie de M. l'Abbé Bannier, tom. I. liv. 6. & 7.

ſage de l'ame d'un corps en un autre corps : ce ne fut pas le ſeul écart de ce Philoſophe ; comme il ne pouvoit concevoir l'état d'un eſprit ſéparé de la matière, il ſuppoſa que nos ames étoient autant de portions de cette intelligence univerſelle qu'il appelloit Dieu, & qu'après s'être purifiées dans les corps, des taches qu'elles avoient contractées, elles ſe réüniſſoient dans l'*Ether* à cette ame univerſelle. Selon ce principe, l'ame n'étoit regardée éternelle que comme la matière, dont nulle portion ne périt, quoiqu'elle ſoit ſujette à diverſes modifications. METAPHYSIQUE.

Anaximandre voulut éviter l'abſurdité de quelques Philoſophes, qui donnoient aux corps pour prémier principe un corps, ou un être particulier. Dans cette vûë, il regarda l'Infini comme le prémier principe de toutes choſes. Ce germe univerſel tiroit de ſon ſein un nombre infini d'êtres, qui s'y replongeoient ſucceſſivement, pour en ſortir de nouveau, & former par une chaîne non interrompuë d'exiſtence, de corruption, & de renaiſſance, l'éternité de l'Univers (v).

(v) Recherches de M. l'Abbé de Canaye ſur Anaximandre.

METAPHYSIQUE.

Platon saisit toutes les réveries de Pythagore, les mistères des Nombres, l'ordre des Intelligences, la Réminiscence, & les Idées séparées de Dieu, que l'on croit trouver dans le *Parménide*. Les Platoniciens enseignoient l'immortalité de l'ame ; les Epicuriens soûtenoient qu'elle périssoit avec le corps ; les Stoïciens crurent trouver un juste milieu entre deux opinions si opposées, en s'imaginant que l'ame subsistoit après cette vie, mais qu'elle devoit avoir sa fin (x).

De tous les ouvrages d'Aristote, la partie qu'il paroît avoir le plus négligé est la Métaphysique ; c'est le sentiment des plus zélés défenseurs de ce Philosophe. Cependant cette Métaphysique, toute imparfaite qu'elle est, a dominé dans les écoles pendant plusieurs siécles. On commença vers l'an 1210. à lire à Paris les livres de la Métaphysique d'Aristote, apportés depuis peu de Constantinople, & traduits de Grec en Latin : mais comme par les subtilités qu'ils

(x) Dissertation de M. Morin imprimée à Genêve en 1683.
Nouvelles de la République des Lettres, Juillet 1684. Art. 6.

contiennent ils avoient donné occasion à une nouvelle hérésie, ils furent brulés publiquement, par l'ordonnance d'un Concile tenu à Paris.

METAPHYSIQUE.

Descartes osa le prémier quitter le chemin batu : la *pensée* lui donna la preuve de son existence : de ce principe si simple, mais si fécond, il tira d'autres principes; & de ceux-là un grand nombre de propositions, qui par leur enchaînement naturel, trouvent un facile accès dans les esprits. Descartes avoit prouvé démonstrativement l'existence d'un Dieu, & l'immortalité de nos ames. „ Il s'éleva toutefois, dit un „ grand Métaphysicien (y), un petit „ homme (z) d'une Réligion différente „ de la sienne, ardent & véhément Déclamateur, qui composa des livres „ pleins d'injures contre lui, & l'accusa „ des derniers crimes „.

Le Pere Malebranche, quoique Cartésien, parut original par l'art infini qu'il sut mettre dans ses Livres Métaphysiques. Au prémier principe de Descartes, *Je pense, donc je suis*, il en

(y) Le P. Malebranche, Recherche de la Vérité, liv. 4. ch. 6. 1. édit.
(z) Vossius.

METAPHYSIQUE.

substitua un autre, dont le précédent est un corollaire : le voici : On peut assurer d'une chose ce que l'on conçoit clairement être renfermé dans l'idée qui la représente. N'est-il pas certain que c'est là le prémier fondement de toutes les connoissances évidentes, le prémier axiome de toutes les siences ? On sait le combat littéraire que le Pere Malebranche eut à soûtenir contre le célébre M. Arnauld touchant les vraïes & les fausses idées, combat qui dura autant que la vie des deux champions. Cette dispute, dit sensément l'Auteur d'un ouvrage périodique (a), nous montre que la manière dont nous connoissons les objets est inexplicable, & peut nous faire de grandes leçons d'humilité : elle peut nous apprendre qu'encore que nous connoissions très-certainement l'existence & l'immatérialité de notre ame, nous n'en avons point d'idée.

La nature de nos idées, & les difficultés insolubles que font naître les propriétés du continu porterent M. Berkeley (b) à soûtenir l'étonnant paradoxe

(a) Nouvelles de la République des Lettres, Avril 1684. Art. 2.
(b) Evêque de Cloyne en Irlande.

METAPHYSIQUE.

qu'il n'y a point de corps. Le Pere Malebranche suppofant feulement la poffibilité des corps, a jugé impoffible la démonftration de leur exiftence, parce-qu'elle n'eft point évidente par elle-même, & que Dieu feul pouvant modifier notre ame, il eft l'auteur de tous nos fenfations [c].

On connoît plus clairement l'exiftence de l'ame que l'exiftence du corps : mais l'effence de l'ame a partagé les Philofophes. L'ame, dit Defcartes, confifte dans la penfée, & conféquemment l'ame penfe toûjours : M. Loke le nie : MM. Clarke & Gravefande croïent que c'eft une queftion, qui ne peut être décidée par des preuves évidentes.

L'union de l'ame & du corps eft un nouveau chiffre pour les Savans : ici fe préfentent trois fyftêmes, l'influence réelle & proprement dite de l'ame fur le corps, ancien fyftême remis en honneur aujourd'hui par les Anglois ; les caufes occafionnelles ; & l'harmonie préétablie. Le Pere Malebranche en admettant les caufes occafionnelles, foûtient que Dieu eft l'auteur immédiat de l'u-

(c) M. Boullier, Principes de la Certitude Morale, ch. 7.

META-PHYSIQUE.

nion de l'ame & du corps. Mon ame, dit-il, veut mouvoir mon bras, & Dieu le meut. Les adverſaires de ce Philoſophe trouvent qu'il n'eſt pas conforme à la ſageſſe divine que Dieu agiſſe toûjours ; & que pour expliquer chaque phénoméne, on ne doit pas perpétuellement recourir au concours de l'Etre Suprême. Si l'opinion du Pere Malebranche eſt, comme ils le prétendent, peu philoſophique, leur ſentiment eſt-il aſſez chrétien ? L'accord qui ſe trouve entre les mouvemens du corps, & les déterminations de l'ame, eſt ce que M. de Leipnitz nomme l'harmonie préétablie : car, dit ce ſavant homme, l'ame a la faculté de former toutes ſortes de perceptions, & même ſes ſenſations, & les ſeules loix du mouvement peuvent faire produire au corps tous les effets que nous obſervons dans cette admirable machine. Voilà bien des ſyſtêmes ; les grands eſprits les font ; mais les bons eſprits n'y croïent point. Si Leipnitz & Malebranche après avoir trouvé tant de belles choſes, avoient ſu en douter, rien ne manqueroit à leur gloire (d).

(d) Recueil de diverſes piéces ſur la Philoſophie.

METAPHYSIQUE.

Les disputes philosophiques ne se sont pas terminées à la question que nous venons d'examiner : la liberté de l'Homme a été la matière de plusieurs débats : MM. Collins & Clarke ont été là dessus dans des sentimens fort opposés. M. Pope, contemporain & compatriote de ces Philosophes, a couru une carrière & plus vaste, & plus difficile. Il a considéré l'Homme tout entier (e) : il a allié la subtilité de la Métaphysique avec la beauté de la Poësie [f]. Mais y a-t'il dans l'Ouvrage de ce Poëte autant de solidité, de justesse, & de lumière, que dans les écrits des Philosophes [g] ? Non ; on admire M. Pope d'avoir su manier avec tant d'agrément des idées si abstraites : on ne se sent néanmoins ni convaincu, ni éclairé. Est-ce la faute du Poëte ? Les plus habiles Métaphysiciens nous en apprendroient-ils davantage ? La résolution de nos difficultés sur ces importantes matières est-elle du

(e) Essai sur l'Homme traduit en François en 1735.

(f) C'est un Poëme Anglois divisé en quatre Epîtres.

(g) Sur tout dans la prémière Epître, où l'on regarde l'état de l'Homme par rapport à l'Univers.

METAPHYSIQUE.

ressort de la Philosophie? La Métaphysique offre un champ fort vaste; plusieurs s'y sont exercés; nul n'est absolument sans défaut; on trouve dans Bacon peu d'exactitude: son génie est moins lumineux que brillant. Hobbes est obscur; il manque & de solidité, & d'agrément; ses sentimens sont singuliers, souvent flottans & incertains. S'il en faut croire les Allemands, la Métaphysique des Anglois est extrêmement bornée; au jugement des Anglois, la Métaphysique des Allemands est peu solide. Tel sera toûjours le sort de ceux qui peu satisfaits de la vérité connuë chercheront à se faire un nom par la nouveauté des systêmes.



PHYSIQUE.

LA Philosophie après avoir examiné les substances intellectuelles, descend aux différens effets de la nature: elle tâche d'en expliquer les causes: & c'est là proprement la fonction de la Physique. Comme la connoissance des causes physiques dépend de celle des principes, dont toutes les choses sensibles sont composées, c'est la connoissance de ces principes qui a toûjours été l'objet de la recherche des Philosophes. Les Anciens.

Les Egyptiens tirerent les quatre Elémens du sein de la matière, & les aïant distingués, ils les reconnurent pour les parties intégrantes des Mixtes (h). Moschus, Phénicien, avant le Siége de Troïe, regarda les Atômes comme les seuls principes de la nature (i). Homère, & Thalés après Homère, voulurent que le principe unique dont tous

(h) Le Pere Regnaut, Origine ancienne de la Physique nouvelle, tom. 1.
(i) *Strab. Geograph. lib.* 15.

PHYSIQUE.

les corps résultent, fût l'Eau (k); & Phérécide (l), la Terre. Anaximandre, à leur imitation, n'admit qu'un principe; mais, selon ce Philosophe, ce principe fut l'Infini. Seroit-il possible, disoit Anaximandre, de donner des bornes à la matière, si au delà de toutes celles qu'on lui peut assigner, on conçoit toûjours quelque étenduë? Anaximéne attribua la production des corps à la condensation de l'Air, & à sa raréfaction. Héraclite prétendit que le Feu qui devoit consumer le monde, l'avoit formé. D'autres Philosophes établirent deux principes : Xénophane, la Terre & l'Eau; Parménide & Hippon, l'Eau & le Feu, c'est-à-dire, le Froid & le Chaud; Œnipéde, le Feu & l'Air. Archelaüs en admit trois, l'Air, l'Eau, & la Terre; Zenon y joignit le Feu. Démocrite & Leucippe firent revivre les Atômes de Moschus, petits corps simples & indivisibles, pour en former tous les corps divisibles & composés. Empédocle sans confondre les élémens avec les principes,

(k) *Cic. de Nat. Deorum, lib. 1. n. 15. Senec. Natur. quæst. lib. 3. cap. 13.* Plutar. des Opinions des Philosophes, liv. 1. ch. 3. & suiv.

(l) Il étoit Syrien, & vivoit avant Thalés.

principes, donna le nom de principes à l'Antipathie & à la Sympathie, à la Discorde & à l'Amitié de certaines particules, qui sont, pour ainsi dire, les élémens des élémens. Pythagore chercha les principes des corps dans les nombres; dans l'égalité & l'inégalité, qui sont les élémens des nombres; dans les mesures, dans les proportions, dans les accords (m).

PHYSIQUE.

Anaxagore sans s'arrêter aux principes secondaires, remonta à une intelligence supérieure, qui conduisoit tout avec sagesse : il s'attacha à détruire les timides superstitions qu'engendre l'ignorance, & à inspirer, dit Plutarque (n), une piété solide envers les Dieux. Ce Philosophe enseigna la Physique à Périclès. Une doctrine si mâle donna à cet illustre disciple une force capable de l'élever au dessus des préjugés populaires, & des vaines observations, qui par de scrupuleux délais faisoient souvent échouer les entreprises militaires les mieux concertées.

Phérecrate attribua les opérations des Bêtes à une certaine configuration des

(m) Le P. Regnault, *loc. cit.*
(n) *In Pericl.*

PHYSIQUE.

parties de leurs corps, & cet Ancien peut être regardé comme l'inventeur de ce célébre méchanisme dont les Modernes se sont fait honneur.

Socrate étudia la Physique sous la conduite d'Archelaüs: mais il négligea bientôt cette sience, comme inutile: à quoi bon, disoit-il, s'amuser à considérer les raisons qui se tirent du mouvement des corps, & de leur méchanisme? N'est-il pas plus convenable de s'arrêter aux desseins de l'Esprit Souverain qui gouverne la nature?

Platon dont le vaste génie se portoit à toutes les siences, chercha dans la Philosophie de Pythagore ce que celle de Socrate ne pouvoit pas lui apprendre: mais étant accoûtumé à raisonner moralement en Morale, il raisonna de même en Physique, & voulut tout expliquer par des convenances. C'est ce qui paroît évidemment dans le Timée, où il s'attache à expliquer la structure & les sensations du corps humain. Le dessein est sans doute admirable: malheureusement l'éxécution ne répond pas au projet.

Aristote formé dans l'école de Platon, n'avoit garde de suivre un autre

chemin : il enchérit même ſur ſon maître dans les raiſonnemens moraux & métaphyſiques, qu'il appliqua aux choſes naturelles. Contempteur des autres Philoſophes, il s'attacha à les combatre. Anaxagore avoit formé le Soleil du feu élémentaire, ou de la matière éthérée : Ariſtote (o) ſoûtint que cet Aſtre n'étoit point un globe de feu : il lui refuſa même la chaleur, qu'il fit venir du frotement de ſon corps contre l'air qui l'environne. La plûpart des Phyſiciens affectoient d'être clairs & intelligibles : Ariſtote s'enveloppa dans des ténébres miſtérieuſes ; il cacha le fond de ſa doctrine ſous de ſombres nuages. Si on lui demande ce que c'eſt que la lumière, il répond qu'elle eſt l'acte du lumineux, en tant que lumineux (p). Une telle définition éclaire-t'elle l'eſprit ? N'eſt-elle pas plûtôt un voile propre à favoriſer l'ignorance ?

PHYSIQUE.

Les diſciples de Platon & d'Ariſtote firent valoir leur doctrine dans la Phyſique : mais avec un ſort bien différent. La Phyſique de Platon ne fut connuë & enſeignée qu'autant que dura la Secte

(o) *De Cœlo, lib. 1. cap. 3. lib. 2. cap. 7.*
(p) *De anima, lib. 2. cap. 7.*

PHYSIQUE.

des Platoniciens ; la Physique d'Aristote s'étant élevée sur les ruines de la prémière, s'est fait écouter jusqu'à notre siécle dans toutes les écoles, & a régenté les Savans.

Lucrece fut le prémier qui fit paroître la Physique dans Rome avec les agrémens de la Langue Romaine. Ce Philosophe adopta l'Infini d'Anaximandre, & les Atômes de Démocrite : ou plûtôt il brouilla ces principes, & tâcha de les ajuster à son systême. Après Lucrece, on ne vit à Rome d'autre Physicien célébre que P. Cornelius Severus qui, sous l'Empire d'Auguste composa un Poëme sur les embrasemens du Mont Etna (q). Cet Ouvrage que nous avons en entier [r], a pour principal objet la Physique : mais son Auteur a soin d'égaïer ses explications Physiques par des épisodes, qui y jettent beaucoup d'agrément. Tel est le jugement de Quintilien sur ce Poëme, où il trouve beaucoup de génie, & un goût admirable.

Les *Vates* qu'Ammien Marcellin nomme *Euhages*, ou *Eubages*, étoient les

(q) *Senec. Epist.* 79.

(r) Il a été traduit en François en 1736. par M. de Sérionne Avocat au Conseil.

Physiciens des Gaules. Il n'est pas douteux que parmi un Peuple si superstitieux, la Physique confonduë avec la Divination, ne fût infectée d'une infinité d'erreurs, ainsi que les autres siences, & particuliérement la Médecine.

PHYSIQUE.

Les Modernes.

En Italie, la longue & obscure nuit de l'ignorance ne fut pas plûtôt passée, que Fracastor (s) eut quelque idée de la Philosopie Corpusculaire, qu'il voulut substituer aux qualités Occultes : mais cette idée échappa promptement à son siécle, trop prévenu en faveur d'Aristote & de sa doctrine (t). Galilée fit ensuite paroître le crépuscule de la nouvelle Physique : on prétend qu'il s'aida des principes de Leucippe; peut-être ne connut-il jamais ni Leucippe, ni sa doctrine : mais les admirateurs des Anciens les veulent retrouver à quelque prix que ce soit dans les illustres Modernes. Le double mouvement de la Terre donna lieu à Galilée d'expliquer le flux & le reflux de la Mer, en supposant que le mouvement diurne de notre Globe retarde le mouvement annuel dans l'hémisphére terrestre illuminé ; & il fit voir

(s) Il naquit en 1485.
(t) *Maffei Vérona illustrata*, part. 2.

PHYSIQUE.

par-là pourquoi la marée monte en même tems dans l'un & dans l'autre hémisphére. Mais le retour irrégulier des marées dérangeoit ce systême. Balanius crut remédier à cet inconvénient par une supposition [v], qui fut bientôt refutée par Wallis d'une manière peu solide : car il sera bien difficile d'inventer un bon principe pour expliquer ce phénoméne, tant que l'on ignorera l'Histoire exacte des marées, dont la tradition générale n'est pas toûjours sure. Torricelli & Viviani, dignes successeurs de Galilée, réduisirent la Physique aux Loix immuables du mouvement auparavant presque inconnuës.

Bacon, Anglois, excita par son exemple ses compatriotes à l'étude de la nature. Boyle voïant que ceux qui l'avoient précédé avoient erré dans le fait, s'appliqua à découvrir les diverses propriétés des corps par des expériences réïterés. Il se convainquit de la petitesse inconcevable des particules de la matière : il détermina la nature & la différence de ces corpuscules : il apperçut & d'autres corpuscules infiniment plus petits,

(v) Voïez l'Almageste de Riccioli.

que ceux-là exhalent, & l'atmoſphére qui environne tous les corps liquides, ou ſolides [x]. Vanhelmont, Flamand, porta ſi loin ſes connoiſſances phyſiques, qu'il fut ſoupçonné de les tirer de la Magie.

PHYSIQUE.

En France, M. Gaſſendi, homme d'une grande littérature, ennemi déclaré de tout ce qui avoit quelque air de nouveauté, & fort prévenu en faveur des Anciens, prit d'Epicure & de Démocrite, ce que ces Philoſophes paroiſſoient avoir de plus raiſonnable, & en fit le fonds de ſa Phyſique; ainſi il parle peu de ſon chef, & ne fait que prêter ſon ſtile à ſes modéles: ſon érudition nuit aſſez ſouvent à ſes raiſonnemens; elle les affoiblit, & en cache la liaiſon. Gaſſendi avoit, ce ſemble, ramaſſé toutes les forces des Anciens, pour tâcher de ſoûtenir leur Phyſique chancelante: mais quoiqu'elle fût en poſſeſſion depuis tant de ſiécles de ſe faire reſpecter, elle ſe vit enfin obligée de céder la place à une nouvelle Phyſique, qui par une méchanique bien entenduë, faiſoit travailler la nature dans ſes Ou-

(x) Le P. Regnaut, Origine ancienne de la Phyſique nouvelle, tome 3.

PHYSIQUE.

vrages de la même manière que l'Art travaille dans les ſiens ; où tout ſatisfaiſoit l'eſprit, qui voïoit des choſes, au lieu qu'auparavant les Philoſophes n'avoient eu à donner que des paroles.

Ainſi, Deſcartes né pour faire changer de face à la Phyſique, détrompa les Hommes de leurs vieilles erreurs, corrigea la fauſſeté de leurs jugemens, & les porta à ſacrifier à la recherche du vrai les anciens préjugés, & la prévention dominante.

Deſcartes fonda ſa Phyſique ſur les Loix générales du mouvement établies par le Créateur. 1°. Tout corps, dit ce Philoſophe, perſiſte naturellement dans l'état où il ſe trouve de mouvement, ou de repos. 2°. Le mouvement eſt proportionnel à l'impreſſion de la force qui le produit, & tout corps qui ſe meut tend à continuer ſon mouvement en ligne droite. 3°. Si un corps qui ſe meut en rencontre un autre ſans lui communiquer aucune partie de ſon mouvement, il rejaillit avec une force égale ; mais s'il lui communique une partie de ſon mouvement, il en perd autant qu'il en communique. Delà il eſt aiſé de déduire les Loix particuliè-

res des rencontres des corps, ſelon les différens degrés de vîteſſe, & de maſſe.

PHYSIQUE.

L'unité de la matière fit ſentir à Deſcartes que ſes différences réſultent des diviſions, des figures, des ſituations, des mouvemens de ſes parties. Il eſt impoſſible, ajoûte ce Philoſophe, que la matière ſoit ſans étenduë : l'étenduë ne ſauroit donc être ſans matière. Or, puiſque tout eſt plein, un corps mû ne peut avancer, que les corps collateraux ne paſſent en arrière, pouſſés par les corps de devant, qui ſont obligés de refluer aux côtés. Delà, le mouvement circulaire, plus commun dans la nature que le mouvement direct. La preſſion & le mouvement briſent les parties de la matière : la fragilité de ces parties, ou leur diſpoſition à s'unir rend les Elémens toûjours converſibles l'un dans l'autre. Deſcartes en admet trois, la matière ſubtile compoſée des parties les plus atténuées par le froiſſement, la matière globuleuſe dont les particules arrondies ont conſervé leur figure ſphérique, & la matière compacte dont les parties branchuës ont le mieux réſiſté au froiſſement. Si le prémier Elément domine dans les interſ-

PHYSIQUE.

tices du troisième, & qu'il lui communique la rapidité de son mouvement, en chassant la matière globuleuse, & la repoussant de toutes parts, l'amas tout entier devient en flamme, ou lumineux; & ce feu est d'autant plus violent, que la solidité des parties du troisième Elément y est jointe à la vîtesse du mouvement du prémier. Le corps est opaque, quand les globules du second Elément reçus dans les interstices du troisième, y tempérent le mouvement du prémier. Le corps est transparent, quand ces globules trouvent les pores du corps disposés à leur laisser un passage assez libre pour le traverser de part en part. Enfin, le corps est plus ou moins solide selon que les parties du troisième Elément sont plus ou moins grossières. Il y a plus: nous avons vu le mouvement direct de la matière changé en un mouvement circulaire, par l'obstacle de l'action & de la réaction des corps. Delà, les tourbillons de grandeur inégale, au centre desquels des amas de matière subtile ont formé les Etoiles. Il est clair que la matière n'est capable que de figures, & de mouvemens: tout ce qui s'opére en

celle est une suite des loix du choc: les qualités sensibles de la matière sont de simples modifications de l'ame. PHYSIQUE.

Descartes ne pouvoit se prendre à toutes les maximes reçuës, sans se faire de puissans adversaires. M. Huet entre autres s'éleva contre son systéme, qu'il censura vivement. M. Duhamel lui fut peu favorable dans son Astronomie physique. Le Pere Mersenne, n'osant ni prendre son parti, ni s'en détacher, flotta entre Gassendi, Descartes, Fermat, & Roberval. Cependant, Descartes se faisoit un grand nom dans toute l'Europe: la Reine de Suede l'attira à sa Cour, & se mit sous sa discipline: on frapa en Hollande à son honneur une Médaille, où paroît le buste de ce Savant, & au revers le Soleil qui éclaire le Globe Terrestre, avec ces mots, *Sæculi Lumen.* En France, la Philosophie de Descartes eut un grand défenseur dans M. Rohault: il fit à Paris des Conférences publiques; & comme il avoit le don d'amener les matières les plus abstraites à la portée de ses Auditeurs, il gagna un grand nombre de suffrages, & forma d'excellens disciples: un des plus illustres fut M. Regis, qui

PHYSIQUE.

répandit dans les Provinces une doctrine, qui n'étoit encore bien connuë que dans la Capitale.

On a dit fort joliment de la Philosophie de Descartes, qu'elle n'est qu'à l'antichambre de la vérité : mais si ce Philosophe n'a pas connu toutes les merveilles de la nature, il a mis du moins ceux qui sont venus après lui sur les voïes de les connoître. Le Pere Malebranche avec la seule matière subtile expliqua tous les mouvemens des corps, & tous les changemens de la nature : cet Elément manié par ce grand homme fut comme le ressort de la machine du Monde.

Descartes avoit composé l'Univers d'une infinité de Tourbillons, dont les Etoiles fixes sont les centres : ces Tourbillons, amas immenses d'une matière extrêmement agitée, se meuvent tous ensemble sans se détruire les uns les autres; & chacun du sens qui convient au tout : ils se compriment réciproquement par leurs forces centrifuges : mais ils se compriment avec une égalité si parfaite, qu'ils se conservent dans l'équilibre où ils se sont mis. La matière subtile, ou éthérée (qui n'est autre chose

qu'un fluide très-délié) répanduë en chaque Tourbillon, le Pere Malebranche (y) la divise en une infinité de Tourbillons, presque infiniment petits, & dont la force centrifuge est presque infinie. Quand des particules grossières se touchent immédiatement & sont en repos les unes auprès des autres, elles sont comprimées en tout sens par les petits Tourbillons qui les environnent; ce qui fait leur dureté, ou la résistance que les parties apportent à leur désunion. S'il arrive que ces petits Tourbillons contenus dans les interstices des corps durs, n'aïent plus la liberté de s'y mouvoir comme auparavant, ils tendent par leurs forces centrifuges à rétablir ces corps dans leur prémier état, & delà vient le ressort. Tout corps lumineux presse la sphére des petits Tourbillons qui l'environnent; cette pression est la lumière, & se communique en un instant du centre de la sphére à sa dernière surface, parce que tout est plein: mais comme le corps lumineux est repoussé à chaque instant qu'il pousse, il se fait des vibrations de pression, dont le nombre plus ou moins

PHYSIQUE.

(y) Recherche de la Vérité, édit. de 1712.

PHYSIQUE.

grand dans un tems déterminé, produit les différentes couleurs. Le même principe sert à expliquer la réflexion, la réfraction, la pesanteur; en un mot, il rend raison de ce qu'il y a de plus inconnu dans la Physique. Il est clair que ce systéme du Pere Malebranche est moins un systéme nouveau, que copié d'après celui de Descartes; puisqu'il roule sur une idée qui a été très-familière à ce prémier inventeur; mais qu'il n'a pas poussée aussi loin qu'il auroit dû: ce sera, si l'on veut, le systéme Cartésien réformé, & mis dans tout son jour.

Nous avons dit que la pesanteur, phénoméne jusqu'à présent incompréhensible, étoit expliqué par le systéme des Tourbillons: cependant cette explication a ses difficultés. MM. Huygens & Saurin les ont doctement résoluës: mais M. Newton a mieux aimé les éluder, en découvrant le faux du systéme Cartésien. Le *plein* a souffert la prémière attaque. S'il n'y a pas du vuide dans la nature, peut-il y avoir du mouvement? Si la matière est plus ou moins raréfiée, pourquoi ne le sera-t'elle pas à l'infini? Les espaces éthérées sont donc vuides, ou du moins ad-

mettent le vuide : car il y a des lieux absolus & primitifs, tels par leur essence, & incapables de mouvement. De plus, où a-t'on pris la licence d'imaginer à son gré les mouvemens & les figures d'une matière qui se refuse aux sens ? Comment concilier les Tourbillons avec les mouvemens irréguliers des Cométes ? Les Loix du mouvement établies par Descartes n'ont pas été épargnées. Selon ce Philosophe, un corps perd autant de son mouvement, qu'il en communique. Mais d'où vient qu'une balle de Mousquet perd peu de mouvement, & en communique beaucoup à l'aîle d'un moulinet qu'elle frape, si les autres aîles sont égales, & l'essieu poli, & bien proportionné, & que le contraire arrive, si les aîles du moulinet sont inégales, & l'essieu rouillé, ou trop gros (z) ? On ne donnoit à l'Atmosphére terrestre que quinze ou vingt lieuës de hauteur; & l'on se fondoit sur la durée des crépuscules, & sur les différentes élevations du Mercure dans le Baromêtre : des expériences qui donnent à l'Aurore Boréale 100. 200. & 300. lieuës

PHYSIQUE.

(z) Le Pere Daniel, Voïage du Monde de Descartes.

de hauteur, augmentent celle de notre Atmosphére.

En général, on a comparé les Cartésiens à des gens qui verroient un beau tableau, & qui au lieu d'en étudier le dessein, s'arrêteroient à la composition de chaque couleur en particulier.

Descartes avoit terrassé Aristote, & enlevé ses dépouilles: Newton, à son tour, a traité Descartes de la même façon. Celui-ci avoit donné une Physique très-ingénieuse, mais systématique, & par conséquent purement arbitraire: celui-là en donne une toute expérimentale, & fondée sur des faits. Ce savant Anglois admet une force centrale, qu'il nomme *attraction*, & qui fait que les parties de la matière pesent réciproquement les unes vers les autres. Une Loi du mouvement des Planetes autour de leur centre, fit imaginer à M. Newton sa *force centrale*: du lieu d'où une Planete est partie, & de celui où elle se trouve, tirez, dit Kepler, deux lignes droites qui aboutissent au Soleil, l'aire formé par ces deux lignes, & par la portion de l'Ellipse que la Planete a parcouruë, croît en même proportion que le tems qui s'écoule pendant

dant le mouvement de la Planète. Il reste maintenant à connoître avec précision la loi de cette force centrale; une seconde régle établie par Kepler amène M. Newton à l'exacte connoissance de cette force; cette régle consiste à regarder le tems de la révolution d'une Planete autour de son centre, comme proportionnel à la racine quarrée du cube de sa moïenne distance à ce centre (a). PHYSIQUE.

« Les deux grands hommes (Descartes » & Newton) qui se trouvent dans une » si grande opposition, dit un bel » esprit (b), ont eu de grands rapports. » Tous deux ont été des génies du pré» mier ordre, nés pour dominer sur les » autres esprits, & pour fonder des Em» pires. Tous deux Géométres excellens » ont vu la nécessité de transporter la » Géométrie dans la Physique. Tous deux » ont fondé leur Physique sur une Géo» métrie, qu'ils ne tenoient presque que » de leurs propres lumières. Mais l'un, » prenant un vol hardi, a voulu se pla» cer à la source de tout, se rendre maî-

(a) M. de Maupertuis, Disc. sur les différentes figures des Astres.

(b) M. de Fontenelle, Eloge de M. Newton.

PHYSIQUE.

„ tre des prémiers principes par quel-
„ ques idées claires & fondamentales,
„ pour n'avoir plus qu'à descendre aux
„ phénoménes de la Nature, comme à
„ des conséquences nécessaires: l'autre
„ plus timide, ou plus modeste, a com-
„ mencé sa marche par s'appuïer sur les
„ phénoménes, pour remonter aux prin-
„ cipes inconnus, résolu de les admettre
„ quels que les pût donner l'enchaîne-
„ ment des conséquences. L'un part de
„ ce qu'il entend nettement, pour trou-
„ ver la cause de ce qu'il voit: l'autre
„ part de ce qu'il voit, pour en trou-
„ ver la cause, soit claire, soit obscure.
„ Les principes évidens de l'un ne le
„ conduisent pas toûjours aux phénomé-
„ nes, tels qu'ils sont: les phénoménes
„ ne conduisent pas toûjours l'autre à
„ des principes assez évidens. Les bornes
„ qui dans ces deux routes contraires ont
„ pu arrêter deux hommes de cette es-
„ péce, ne sont pas les bornes de leur
„ esprit, mais celles de l'esprit hu-
„ main.

M. Derham, dans sa Théologie Physique, suit le Systême Newtonien. Ce sentiment a ses partisans parmi nous: plusieurs Savans sont pourtant fidéles à

leurs chers Tourbillons. M. de Molieres est de ce nombre : mais ne pouvant se dissimuler les écarts de Descartes, ni les découvertes de Newton, il a sagement mis à profit les expériences du Philosophe Anglois, pour rectifier les idées du Philosophe François : il a perfectionné ce qui lui a paru de meilleur dans le Systême du dernier, tantôt en démontrant des propositions qu'il n'avoit fait que supposer, tantôt en retranchant d'autres propositions qui pouvoient passer pour inutiles ; & avec le secours de Newton, il a posé des principes, propres à expliquer d'une manière méchanique des effets dont Newton lui-même a cru qu'on chercheroit vainement la cause (c).

PHYSIQUE.

D'un autre côté, le Pere Maziére, de l'Oratoire (d), considérant les seuls effets du choc des corps à ressort, a tâché de montrer que l'Univers est rempli d'une matière extrêmement fluide & agitée (c'est la matière subtile de

(c) Voïez les Leçons de Physique de M. de Molieres.

(d) Traité des Tourbillons.
Dissert. sur les Loix du choc des corps à ressort.

PHYSIQUE.

Descartes) composée d'une infinité de petits Tourbillons de figure sphérique, qui produisent tous les ressorts de la Nature. Car selon la pensée de ce Physicien, c'est ce fluide, dont l'Air emprunte sa fluidité, & sa force, qui fortant des corps au prémier tems du choc, & y rentrant au second, cause par ces deux actions contraires & successives [e] le bandement & le débandement des ressorts.

Ainsi, la Physique est parvenuë peu à peu au degré où on la voit aujourd'hui par la comparaison des pensées qui pouvoient naître dans l'esprit sur la Nature, par l'étude de la Nature même, par la méthode, & par les expériences. Elles ont appris que l'Air est non-seulement un fluide que la finesse de ses parties rend extrêmement mobile, mais qu'il est encore un liquide dont les parties ont une liaison, ou adhérence les unes avec les autres, & de plus, s'attachent aux corps qu'elles touchent, & les mouillent en quelque manière [f];

(e) Le P. Maziére les nomme *Compression*, & *Restitution*.

(f) Histoire de l'Académie des Siences, année 1731.

PHYSIQUE.

que l'Electricité qu'on avoit cruë particulière à un petit nombre de corps, étoit commune à tous les corps, qui par eux-mêmes sont électriques, ou qui le deviennent par communication (g); que plusieurs matières électriques exposées au jour, s'impregnent d'une lumière, qu'elles conservent pendant quelque tems dans l'obscurité (h); que les corps électrisés par le frottement, outre leur vertu d'attraction, en ont une de répulsion sur les mêmes corps qu'ils ont attirés; que le Tourbillon Magnétique reçu par tous les Physiciens, est une pure chimére (i); que Descartes s'est trompé, en donnant plus de force attractive au pole boréal d'un Aimant, qu'à l'austral, & que sur cet article il est impossible de rien établir de général, & de certain.

Telle, & plus grande encore est l'utilité des expériences. Descartes l'avoit sentie cette utilité : mais il n'a pu faire tout l'usage qu'il auroit souhaité de la

(g) Second mémoire de M. du Fay sur l'Electricité.
(h) Sixième Mémoire.
(i) Histoire de l'Académie des Siences, année 1733.

PHYSIQUE.

Physique expérimentale. Il s'est trop pressé de dresser un Systême général : les expériences ont succédé, & on n'a pu les ajuster au Systême Cartésien : delà sans doute une grande partie de ses erreurs ; & quand à ce Systême on a voulu appliquer les expériences, à mesure qu'elles ont paru, il est arrivé que les vérités qui en résultent, & qui seroient certaines, si elles étoient démontrées séparément, perdent cette évidence, se trouvant mêlées, & comme noïées dans le Systême entier. Depuis Descartes, Newton paroît avoir pris le bon chemin : il a fait des expériences : il les a mises dans tout leur jour, sans faire aucun Systême. C'est la voïe qu'a toûjours tenuë, & que tient encore l'Académie Roïale des Siences. Cette illustre Compagnie annoncée par les savantes assemblées qui se tenoient chez M. de Montmor [k], fut ensuite établie pour l'avancement des Arts en 1666. & répondit dès-lors par ses travaux aux intentions de son fondateur. Fixée depuis [l] par des régles invariables suivant les vûës de M. de Pont-

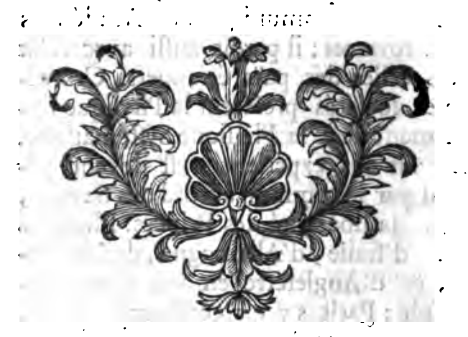
(k) Depuis le 18. Decembre 1657.
(l) En 1699.

chartrain ; & de M. l'Abbé Bignon ; elle enrichit la Physique d'une infinité de découvertes ; elle fait tous les jours une ample récolte d'observations ; elle jette de loin les fondemens d'un Systême général, qui s'élevera tout-d'un-coup, quand les faits qu'elle a soin de recueillir auront donné assez de vérités pour former un tout parfait & inébranlable. Ce même esprit de sagesse, l'Académie de Paris le communique aux Académies des Provinces : il paroît aussi avec éclat dans celles des païs étrangers. Ces célébres sociétés préférent la Physique Expérimentale à la Physique Systématique. Le goût des expériences est devenu général par le commun accord des Savans, & par la libéralité des Princes. Plusieurs Villes d'Italie, d'Allemagne, de Hollande, & d'Angleterre en ont donné l'exemple : Paris s'y est conformé ; & M. l'Abbé Nollet s'y prête avec succès depuis quelques années. Cependant, nous sommes encore bien éloignés d'une connoissance exacte de tous les effets naturels, connoissance toutefois absolument nécessaire pour parvenir à celle des causes. La Nature est un abîme dont nous ne voïons que les bords. Je

PHYSIQUE

PHYSIQUE.

ne sais si tous les travaux des Physiciens pouvent donner lieu d'espérer de voir un jour le bout d'une Sience, qui bien que cultivée depuis tant de siécles, doit être regardée comme étant encore au berceau.



HISTOIRE NATURELLE.

N'Attendons de la Physique d'autres progrès que ceux qu'on fera dans l'Histoire Naturelle. On comprend sous ce nom toutes les siences positives & fondées sur l'expérience, qui regardent la Cosmographie, c'est-à-dire, la construction de l'Univers & de ses parties; l'Anatomie des plantes & des animaux, & les Arts qui produisent des changemens considérables dans les Etres naturels. Mais ne vous y trompez pas: le but de la connoissance de la Nature est de vous faire admirer la grandeur, la bonté, & la sagesse de l'Auteur de la Nature. Considérez l'ordre, & la décoration de l'Univers, les taches, les inégalités, la hauteur, le cours, & les éclipses des Planetes, le nombre presque infini de globes de feu qui roulent dans des espaces d'une étenduë presque infinie, l'immensité des orbes célestes:

HISTOIRE NATURELLE.

mais ne vous arrêtez pas là : percez le Ciel & les Aftres jufques à l'Etre Suprême qui les a créés. Defcendez fur la Terre : c'eft votre domaine ; vous n'y verrez rien qui ne foit marqué au coin de l'Ouvrier : les Infectes même que vous méprifez, annoncent la puiffance de celui qui les a formés : démêlez, fi vous le pouvez, les veines, les artéres, les mufcles, les tendons de ces petits animaux ; montrez moi leur criftallin, leur rétine, leur nerf optique ; & fi cela n'eft pas en votre pouvoir, reconnoiffez la volonté toute-puiffante du Créateur dans la plus petite de fes créatures.

La Nature eft expofée à nos ïeux depuis fix mille ans : nous en connoiffons des effets que les Anciens ont ignorés : d'autres nous font inconnus, & le feront peut-être toûjours. Les principaux Naturaliftes chez les Grecs font Ariftote, & Théophrafte ; chez les Africains Juba le jeune, Roi de Mauritanie, & chez les Romains Elien & Pline. Juba contemporain d'Augufte écrivit, felon Suidas (a), de la nature, & des

(a) Cité par M. l'Abbé Sevin, tom. IV. des Mémoires de l'Académie des Belles Lettres.

HISTOIRE NATURELLE. Les Anciens.

propriétés de différens animaux. L'histoire de Pline est un corps complet d'Histoire naturelle, & le seul que les Anciens nous aïent laissé. L'Auteur de ce grand Ouvrage étoit de Vérone, selon Vossius (b) : il l'adresse à Tite, Consul pour la sixième fois ; ce qui en fixe la publication à l'an de Rome 830. 77. de l'Ere Vulgaire. Cette Histoire qui n'a d'autres bornes que celles de la Nature même, est trop vaste pour être exacte : un Ecrivain ne sauroit tout voir de ses propres ïeux : il se laisse aisément tromper à ceux qui lui fournissent des Mémoires : accordons aux partisans de Pline que cet auteur soit incapable de nous imposer dans les faits qu'il a vérifiés : mais qu'ils conviennent en même tems que ce qu'il avance sur la foi d'autrui est souvent faux, toûjours fort suspect. D'ailleurs Pline ne considére que l'extérieur de la Nature : il s'arrête à ses dehors, beaux à la vérité, mais peu connus à quiconque ignore l'arrangement intérieur, & les ressorts cachés de toutes ses parties. Cette Histoire est toutefois un monument très-précieux de l'Anti-

(b) *Hist. Lat. lib. 1. cap. 29.*

HISTOIRE NATURELLE.

quité : on y voit quel étoit chez les Romains l'état le plus florissant de la Physique Positive : on y remarque de plus que des différens points d'Histoire Naturelle, les uns sont reconnus aujourd'hui pour supposés, après avoir passé pour constans pendant une longue suite de siécles, & que d'autres au contraire, que les Anciens regardoient comme faux, n'ont plus maintenant de contradicteurs.

On peut ranger dans la prémière classe certains animaux fabuleux, tels que les Cerberes, les Amphisbénes, les Hydres à sept têtes, figure symbolique de sept Peuples ennemis vaincus par un Conquérant ; le Basilic qui tuë de son regard, image du Serpent qui empoisonne l'herbe de son écume ; l'Hiéne hermaphrodite, caractère de la calomnie & de la cruauté. Car il est visible que ces chiméres que l'ignorance crut avoir existé, tirent leur origine des Hiérogliphes des Egyptiens, ou des Phéniciens, pris trop littéralement, & consacrés par une tradition superstitieuse (c).

Ciceron (d) reçoit sans examen ce

(c) Dissertation de M. Beneton du Perrin.
(d) *Lib. 3. de Oratore, n. 6.*

que Socrate [e] avoit raconté de la voix mélodieuse du Cigne mourant. Tacite [f] & Seneque [g] sur la foi d'Herodote [h] adoptent l'Histoire du Phénix. Pline [i] qui sent tout le ridicule de cette Fable, tombe dans des erreurs monstrueuses, quand il dit [x] que les Perles naissent de la Rosée, qu'elles sont molles dans la Mer, qu'elles s'amaigrissent & avortent lorsqu'il tonne. Cet Historien prétend que le Caméléon ne vit que d'air : tous les Modernes l'ont cru sur le témoignage de cet Ancien : mais MM. de l'Académie Roïale des Siences, qui ont examiné de plus près cet animal, croïent qu'il se nourrit de mouches & d'autres insectes. Mais voici quelque chose de plus surprenant. Tous les Anciens parlent des Pygmées, qui font la guerre aux Gruës à leur arrivée le long des Côtes de la Mer Rouge. Le croiroit-on, si le fait n'étoit constaté par plusieurs Voïageurs, que ces petits hommes hauts d'un pied & demi

(e) *Lib.* 1. *Tusc. quæst. n.* 73.
(f) *Lib.* 6. *Annal. cap.* 28.
(g) *Epist.* 42.
(h) *Lib.* 2. *cap.* 73.
(i) *Lib.* 10. *cap.* 2.
(x) *Lib.* 9. *cap.* 35.

HISTOIRE NATURELLE.

ſont des Singes, qui ſe battent avec les Gruës pour conſerver leurs petits qu'elles veulent leur enlever ? Dans chaque Eſſain l'Empire des Abeilles eſt régi par un Roi, ſelon les Anciens, &, ſi on les en croit, ce Roi n'a point d'éguillon : cependant d'habiles Modernes [1] donnent à cet Etat une Reine armée d'un éguillon, pour perpétuer l'eſpéce en s'accouplant avec les Bourdons : car les Abeilles communes ne ſont ni mâles, ni femelles.

Les Anciens ont prétendu que le Pélican s'ouvroit la poitrine à coups de bec, pour nourrir ſes petits de ſon ſang : aujourd'hui on eſt perſuadé que ce n'eſt que pour ſon propre ſoulagement ; & les Obſervations modernes le confirment. Toute l'Antiquité a regardé le Kermés, ou Vermillon comme une eſpéce de gale, ou excreſcence : feu M. Niſſole l'aîné, de la Société Roïale de Montpellier, eſt le prémier qui ait vu l'animal qui produit ce fruit. On a cru pendant long-tems que certains coquillages ſe métamorphoſoient en oiſeaux de Mer, après avoir été fécondés

(1) Maraldi Leeuwenhoek, &c.

par l'ardeur du Soleil : M. Deslandes a observé que plusieurs oiseaux de Mer pondent leurs œufs dans ces coquillages (m). HISTOIRE NATURELLE.

On a vanté jusqu'ici la sagesse avec laquelle les Fourmis font dans le tems de la moisson des magasins de grains, qui doivent leur fournir des alimens pendant la rude saison : cependant, M. de Réaumur nous apprend (n) que ces magasins leur seroient inutiles ; qu'elles passent l'hyver sans avoir besoin de manger ; amoncelées, immobiles, & dans un état de mort ; & que les grains qu'elles ramassent ne servent qu'à construire leurs habitations.

Qui a jamais douté que toutes les Hirondelles ne passassent la mer au commencement de l'Automne ? Il est néanmoins constant que celles des païs les plus septentrionaux s'arrêtent en Europe ; se cachent dans des trous soûterrains ; loin du passage des hommes, s'y engourdissent, & demeurent sans mouvement, accrochées les unes aux autres,

(m) Histoire de l'Académie des Sicnces, année 1720.

(n) Année 1735.

HISTOIRE NATURELLE.

jusqu'à ce qu'au retour du printems la chaleur vienne à les dégourdir.

Les Anciens attribuoient à la corruption l'origine des Insectes, & ils avoient infecté de cette erreur Cabée, Kircher, & Bonanni. L'appropriation de certains Insectes à certains corps frappa Redi, Leewenhoek, &c. Ils en conclurent que les Insectes déposoient leurs oeufs & faisoient éclorre leurs petits sur les matières propres à leur nourriture, & Malpighi prouva que les vers qu'on trouve dans les Galles des arbres y sont nés d'un oeuf qu'une mouche y a déposé en perçant le bois ou les feuilles, au moïen d'une tariere qui lui tient lieu de queue.

On ne sauroit avoir trop d'attention à détruire les erreurs populaires. Il en est quelquefois de bien dangereuses. Telle est l'épouvante que répand dans la Bretagne le Papillon à tête de mort, dont le cri funèbre annonce, dit-on, les maladies pestilencielles. Mais quel est l'Insecte qui ait l'organe de la voix ? Le cri de ce Papillon redoutable ne vient, selon M. de Réaumur (o), que de la collision mutuelle de la trompe de cet

(o) Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes.

animal

animal & de ses deux barbes entre lesquelles elle est placée. Les pluïes de sang qui donnoient tant de fraïeur aux Anciens, & qu'on voit si souvent dans leurs Histoires, n'étoient autre chose, au jugement de cet Académicien, que les excrémens rouges d'un grand nombre de Papillons. Je passe sous silence ce que les Anciens racontent de la Remore, petit poisson qui arrête un Navire; des Poulains & des Perdrix engendrés par le vent; de la Salamandre qui vit dans le feu, & répand un venin très-dangéreux.

HISTOIRE NATURELLE.

Rendons justice aux Anciens. Ils ne se sont pas toûjours trompés sur les effets naturels. Des faits qu'ils ont avancés, rejettés par les Modernes, se trouvent aujourd'hui certains: en voici la preuve. Pline fait mention d'une espéce de Coquillage appellé Dactile: sa nature, dit-il, est de luire dans les ténébres, & même dans la bouche de ceux qui le mangent; & les goûtes d'eau qui de ce Coquillage tombent sur les mains, ou sur les habits, luisent aussi. M. de Réaumur d'abord incrédule, s'est rendu à l'évidence, & à fait réparation à la mémoire de Pline, qu'il avoit soup-

HISTOIRE NATURELLE.

çonné de mensonge (p). On traitoit de contes ce que les Anciens ont dit de l'Escarboucle, jusqu'à ce que M. du Fay eut montré que quelques pierres précieuses luisent dans l'obscurité sans être frotées, lorsqu'en plein jour elles se sont imbibées de lumière pendant quelque tems (q).

Les Modernes.

Parmi les Modernes, ceux qui ont écrit l'Histoire Naturelle, ont traité les différentes parties qui la composent, ou se sont resserrés à l'Histoire de leur païs, quelquefois à celle d'une Contrée étrangère. Le nombre des derniers est fort grand : il suffira d'en citer quelques-uns.

Childrey a fait l'Histoire Naturelle d'Angleterre, Cibbaldo celle d'Ecosse, Boate celle d'Irlande, Robert Plot celle des Comtés d'Oxford & de Straffort, Charles Leigh celle des Comtés de Lancastre & de Chester, Thomas Robinson celle de Westmorland & de Cumberland, & Jean Morton celle de Nordhampton.

L'Allemagne a ses Naturalistes ; la

(p) M. Banieres, Traité physique de la Lumière, &c.

(q) Journal des Savans, Mars 1738.

Bohême, le Jésuite Bohuslas-Moïse Balbin ; la Hesse, Michel-Bernard Valentin ; la Basse-Hesse, Pierre Wolfart ; la Silésie, Schwenckfeld ; la Pologne, le Pere Rzaczinski ; Warsovie, Christien-Henri Erndtel ; la Suisse, Wagner, & Jean-Jacques Schenchzer.

M. Astruc, le Médecin, nous donne une connoissance exacte de l'Histoire Naturelle du Languedoc, & M. Dunod de celle de la Franche-Comté dans le sixième livre de l'Histoire du second Roïaume de Bourgogne.

Nous avons celle des Isles Antilles par Rochefort, & par le Pere du Tertre, Dominicain, celle du Méxique par Hernandez, celle de la Jamaïque par M. Sloane, celle de l'Amérique Angloise par Josselin, celle de la Caroline, de la Floride, & des Isles Bahama par Marc Catesby, de la Société Roïale de Londres. L'Ouvrage de cet Académicien, imprimé en Anglois & en François en 1731. est d'autant plus intéressant pour nous, que la Louisiane & le Mississipi étant presque du même Climat que la Virginie & la Caroline, les Anglois en nous apprenant quelles sont les productions de ces deux Contrées, nous

HISTOIRE NATURELLE.

instruisent des productions qui enrichissent nos habitations. En général, la plûpart des livres des Voïageurs ne sont bons que pour ce qui concerne l'Histoire Naturelle des Païs qu'ils ont parcourus.

J'ai dit que plusieurs Modernes ont pris en détail l'Histoire Naturelle : & sans m'arrêter ici à celle des Végétaux qu'on trouvera dans le Chapitre de la Botanique, j'observerai d'abord que l'Histoire des Poissons a occupé nos prémiers Naturalistes. Pelissier, Rondelet, Grevin, Salviani, Joubert, se sont signalés dans cette tâche. L'Ouvrage de Guillaume Pelissier, Evêque de Montpellier, n'a jamais vû le jour : on en voit seulement une partie en manuscrit dans la Bibliothéque de M. du Perier, Conseiller au Parlement d'Aix (r). Le Livre de Guillaume Rondelet, Professeur en Médecine, & Chancelier de l'Université de Montpellier, est le fruit des curieuses recherches qu'il avoit faites à Anvers, à Bourdeaux, & à Baïonne sur la nature des Poissons. Cet Auteur seroit plus estimable, s'il avoit pris la

(r) *Gariel, Series Præs. Monspell.*

es productions &
s habitations. En gé
es livres des Voiages
pour ce qui conce
turelle des Païs qu'ils

it que plusieurs Mode
détail l'Histoire Nat
rrêter *ici* à celle des
uvera dans le Chap
e, *j'observerai* d'
des *Poissons* a
Naturalistes. Peliss
vin, *Salviani*, Jacob
ans cette tâche. L'Ora
Pelissier, *Evéque* de
jamais vû le jour
une partie en manu
éque de M. du Pere
rlement d'Aix (r)
ne Rondelet, Profe
& Chancelier de Fa
ntpellier, est le
herches qu'il avoit
Bourdeaux, & à
des Poissons. Ce
rimable, s'il avoit

vits Prof. Monspell.

peine de corriger ses
servant du travail de
eu l'équité de lui en
Jacques Grevin, de C
voisis, ajoûta un T
aux Œuvres de Nic
traduites en vers Fran
esprit, dont l'éruditio
né atteinte à sa polite
viani, né dans la Ro
gua autant par ses
profession de la Méde
bert de Valence en D
de la gloire qu'il s'ét
composition de plus
se borna à traduire en
re des Poissons écrite e
delet.

Il y a lieu d'être su
de la Nation pour l'H
n'ait pas porté nos Sa
dir celle des Poissons.
encore qu'imparfaitem
tant extérieure qu'intér
tion de la Carpe qu
nous a donnée, fait a

(s) De Thou & Teiss
vans.

HISTOIRE NATURELLE.

découvertes qu'on pourroit faire en ce genre (t).

L'Histoire des Oiseaux aussi stérile que celle des Poissons, se réduit aux courtes instructions que Bélon & Olina nous ont données sur cette matière.

On a été plus attentif à étudier les Quadrupédes. L'Ouvrage d'Aldrovand, & l'Abrégé qu'en a fait Jonston sont assez connus. Edouard Wotton, au jugement de Possevin (v), a ramassé avec tant de soin tous les Ecrits des Anciens sur les Animaux, & les a conciliés avec tant d'industrie, qu'il semble que tout ce qui est rapporté dans ce livre soit l'Ouvrage d'un seul Auteur.

L'Académie des Siences s'apperçut bientôt que les Anciens n'étoient pas allé bien loin dans cette matière, & que les Modernes qui s'étoient contenté de les copier, avoient fait peu de progrès dans ce genre d'étude; & dès l'année 1676. elle dressa des Mémoires pour servir à

(t) M. Petit, le Médecin, a trouvé trois cens quarante-deux mille cent quarante-quatre œufs dans une Carpe longue de dix-huit pouces. Histoire de l'Académie des Siences, année 1733.

(v) Biblioth. l. 2. c. 44.

HISTOIRE NATURELLE.

l'Histoire Naturelle des Animaux, sur des dissections très-exactes.

Mais l'Histoire des Insectes infiniment facilitée par l'invention du Microscope, a été l'objet de l'application des François & des étrangers, & rien n'a échapé à leurs doctes & laborieuses recherches. M. de Réaumur a éclairci en particulier l'Histoire du Limaçon, de la Moule (x), des Teignes (y), & des Guepes (z). M. Malpighi a pris pour sa tâche les Galles qui sont occasionnées par divers Insectes : il a fait aussi de savantes recherches sur les Vers à soïe. M. Homberg a travaillé sur les Araignées (a), M. Poupart sur le *Formica-Leo* (b), & sur le *Formica-Pulex*. Le Pere Bonanni a épuisé l'Histoire des Huitres & des Pinnes Marines, M. Maraldi celle des Abeilles, & M. Geoffroi le Jeune celle des Mouches. Pour juger de l'exacte précision de ces habiles Artistes, considérez la description qu'ils font des ïeux de cet insecte : ils les représentent comme deux

(x) En 1705.
(y) En 1710. & 1718.
(z) En 1719.
(a) En 1707.
(b) En 1707.

HISTOIRE NATURELLE.

bourrelets immobiles, couchés autour de la tête de l'animal, & composés d'une multitude prodigieuse de petits cristalins, qui sont rangés sur des lignes croisées en forme de treillis : ils vous font remarquer au dessous à l'aide du Microscope, autant de nerfs optiques, qu'il y a de facettes au dehors, & ils en font monter le nombre à plusieurs milles de chaque côté. Quelles richesses de l'Histoire Naturelle n'ont-ils pas étalé à nos ïeux ? Les uns (Malpighi) ont découvert que les taches ovales qui paroissent sur les douze anneaux du corps de la Chenille, sont autant d'ouvertures par où l'air est introduit dans les poumons de ces Insectes. Les autres (Bonanni) nous ont enseigné que les poussiéres qui couvrent les aîles des Papillons sont autant de petites plumes, ou plûtôt de petites lames dont le pédicule s'engage dans les ramifications des nervûres de l'aîle. Quelques-uns (Hook, Pujet, Leenwenhoek, &c.) ont curieusement observé les ïeux de ces Papillons ; & au lieu de deux ïeux qu'on accordoit à peine à ces Insectes, ils leur en donnent trente-quatre mille six cens cinquante.

Il s'est trouvé des Naturalistes (Liba-

vius, Malpighi, Swammerdam, & Ray) qui ont mis dans une pleine évidence les mistérieuſes métamorphoſes des Chenilles, & qui ont fait voir que dans cette étonnante transformation l'inſecte ne fait que quitter l'enveloppe qui cachoit la nouvelle forme ſous laquelle il paroît. Les ïeux qu'on avoit bien de la peine à placer ſur la Chenille, ſe ſont montrés à un habile Académicien (M. de Réaumur) dans les ſix petits grains noirs qu'on voit ſur le devant de la tête de l'animal. La Chryſalide, & la Chenille elle-même ont paru à ce Savant comme des œufs d'une eſpéce ſingulière; opinion nouvelle, & oppoſée au ſentiment commun; mais opinion ſure: car n'eſt-il pas certain que le Papillon eſt tout formé & dans la Chryſalide, & dans la Chenille?

Du reſte, on doit ſavoir quelque gré aux Peintres & aux Deſſinateurs, qui ont mis les Inſectes ſous nos ïeux. Les plus célébres ſont Madame Mérian, & Eleazar Albin, qui ont deſſiné, la prémière les Chenilles & les Papillons de Surinam en Amérique, l'autre les Inſectes de l'Angleterre. N'attendons pas néanmoins de grands éclairciſſemens des Gravûres d'après leurs Deſſeins, & d'a-

près ceux de Goëdart, Peintre Hollandois, ni des Explications de ces Gravûres. Voici quelque chose de plus propre à faciliter cette étude.

Les Insectes différent entre eux, & ces différences constituent leurs espéces: mais le nombre des espéces est presque infini. Vouloir les épuiser, seroit une prétention chimérique: il est bon toutefois de fixer ses idées; & on ne sauroit le faire, qu'en distribuant les Insectes connus en diverses Classes: par-là on prépare des places à ceux qu'on viendra à découvrir. C'est faire pour les Insectes, ce que fait le Botaniste pour les Plantes, & le Géométre pour les Courbes. Dans cette vûë, Swammerdam partage les Insectes en quatre Classes. Ray suit cette division. Valisnieri les range aussi en quatre Classes; mais il prend un autre tour. Du reste, les Observations de ce fameux Professeur de Padouë sur ces petits animaux, intéressantes par elles-mêmes, le sont encore davantage par le jour dans lequel il les met. M. de Réaumur trouve que ce petit nombre de Classes entraîne beaucoup d'inconvéniens. Pour les éviter, il augmente le nombre des Classes, & par ce moïen il fait connoître d'une manière admirable les prin-

cipaux genres d'Insectes. C'est sur ce plan que ce Savant & laborieux Académicien a dressé des Mémoires très-exacts sur les Chenilles & sur les Papillons, heureuses prémices d'un grand Ouvrage sur l'Histoire Générale des Insectes.

HISTOIRE NATURELLE. En 1734.

On est encore à desirer une Histoire de la Nature aussi complette, mais plus exacte que celle de Pline. M. Colonne (c) l'a tenté, & les trois prémières parties de son Histoire Naturelle de l'Univers ont déjà vû le jour (d). Mais si cet Ouvrage a toute l'étenduë nécessaire, il n'est pas exempt de tout défaut, & il porte les marques de l'excessive crédulité de son auteur. L'amour du merveilleux lui fait recevoir bien des rêveries. Si on l'en croit, la Turquoise annonce à celui qui la porte les malheurs dont il est menacé; la Sélénite marque par une tache blanche quand la Lune croît ou décroît, & l'Hélite par une tache d'or indique le lever & le coucher du Soleil (e).

(c) François-Marie-Pompée Colonne, Gentilhomme Romain, mort le 6. Mars 1726.
(d) Imprimées à Paris en 1734. par les soins de M. de Gosmond.
(e) Journal des Savans, Septembre 1734.

Fin du prémier Volume.

PRIVILÉGE GÉNÉRAL.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amés & Féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra, SALUT, notre bien Amé DUPLAIN, Libraire à Lyon, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Essais sur l'Histoire des Belles Lettres, des Siences & des Arts.* S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES : voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs Volumes & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roïaume pendant le tems *de neuf années consécutives*, à compter du jour de la datte des Présentes. FAISONS défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéïssance : comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage; ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement ou autre, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur les Registres de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte,

d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Roïaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & Féal Chevalier le sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & Féal Chevalier le sieur Daguesseau Chancelier de France: le tout à peine de nullité des Présentes. DU CONTENU desquelles vous Mandons & Enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses aïans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amés, Féaux Conseillers & Sécrétaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au prémier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le septième jour du mois d'Octobre, l'An de Grace, mil sept cent quarante-six, & de notre Regne, le trente-deuxième.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre onze de la Chambre Roïale des Libraires & Imprimeurs de Paris. No. 728. fol. 643. conformément aux anciens Règlemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. à Paris, le 4. Janvier 1747.

G. CAVELIER, Pere, *Sindic.*



